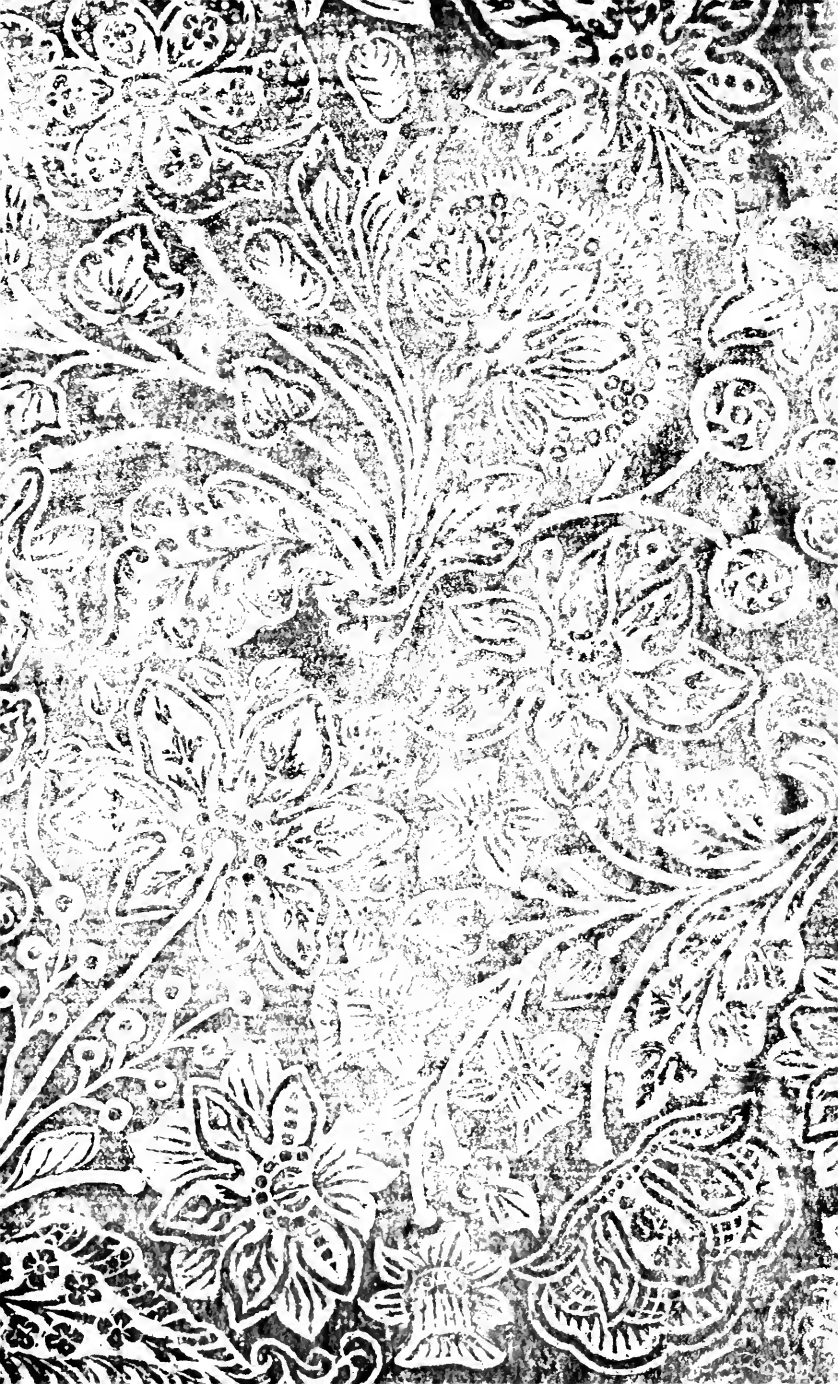


SPECTACLES
DONNÉS
A FONTAINEBLEAU

Pendant le ſéjour de LEURS MAJESTÉS
en l'année 1762.

Ces Spectacles ont été ordonnés par M. le Duc D'AUMONT, *premier Gentilhomme de la Chambre de* SA MAJESTÉ, *en exercice.*

Et conduits par M. DE LA FERTÉ, *Intendant & Contrôleur de l'Argenterie, Menus plaiſirs & Affaires de la Chambre du Roi, en exercice.*

DE L'IMPRIMERIE
De CHRISTOPHE BALLARD, ſeul Imprimeur du Roi pour la Muſique & Noteur de la Chapelle de Sa Majeſté.

M. DCC. LXII.

Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ.

JOURNAL

DES DIFFÉRENTS

SPECTACLES

Donnés en 1762, *ſur le Théâtre Royal de Fontainebleau pendant le ſéjour de* LEURS MAJESTÉS.

Le Mardi 12 *Octobre.*

LES Comédiens François donnerent une repréſentation de *l'Ecoſſaiſe*, Comédie en cinq Actes; en Proſe, du Sieur *de Voltaire*; cette Piece fut ſuivie de

l'Amour Medecin, Comédie en 3 Actes, & en Proſe, du feu Sieur *Moliere*, réduite en un Acte par le Sr *Bellecour*, Comédien Ordinaire du Roi.

Le Mercredi 13.

LEs Comédiens Italiens repréſenterent *le Fils d'Arlequin perdu & retrouvé*, Comédie Italienne en 5 Actes, mêlée d'Ariettes Italiennes. Cette Piece qui eſt du Sieur *Goldoni*, a été arangée au genre de la Scene Italienne en France par le Sr *Zanuzzi*, Comédien Italien Ordinaire du Roi.

Le Jeudi 14.

LEs Comédiens François repréſenterent *Zelmire*, Tragédie nouvelle du Sieur *du Beloy*; qui fut ſuivie de *Zénéide*, Comédie en un Acte en Vers du feu Sieur *Cahuzac*.

Le Mercredi 20.

LEs Comédiens Italiens repréſenterent *le Maître en Droit*, Opera-Comique en 2 Actes, du Sieur *le Monier*, & du Sieur *de Monciny* pour la

Muſique. Cette Piece fut ſuivie de *Sancho Pança*, Opera Bouffon, du Sieur *Poincinet* le jeune, & du Sieur *Philidor* pour la Muſique.

Chacune de ces deux Pieces furent ſuivies d'un Ballet de la compoſition des Sieurs *Laval* pere & fils, Maîtres des Ballets du Roi, & éxécuté par les Danſeurs des Ballets de Sa Majeſté.

Le Jeudi 21.

LEs Comédiens François repréſenterent *la Fauſſe Agnès*, Comédie en 3 Actes & en Proſe du feu Sieur *Deſtouches*. Cette Piece fut ſuivie de *Pſyché & l'Amour*, Divertiſſement en un Acte, tiré des *Fêtes de Paphos*. Les Paroles ſont du Sieur ***, & la Muſique du Sieur *Mondonville*.

Nota. Le Samedi 23. le Sieur *Francœur*, Surintendant de la Muſique du Roi en ſemeſtre, fit exécuter dans l'Antichambre de la Reine, ſous les ordres du Premier Gentilhomme de la Chambre, le *Devin du Village*, Intermede en Muſique, du Sieur *J. J. Rouſſeau*; le Rôle de *Colette* fut chanté par la Dlle *du Bois* l'ainée, de

l'Académie Royalle de Muſique ; celui de *Colin*, par le Sieur *Beſche*, de la Muſique du Roi, & celui *du Devin*, par le Sieur *Geſlin*, de l'Académie Royalle de Muſique.

Le Mercredi 26.

LEs Comédiens François repréſenterent *la Gouvernante*, Comédie en 5 Actes & en Vers, du feu Sieur *la Chauſſée*. Cette Piece fut ſuivie du *Dedit*, Comédie en un Acte & en Vers du feu Sieur *Dufreny*.

Le Jeudi 27.

LEs Comédiens Italiens repréſenterent *les Sœurs Rivales*, Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes, du Sieur la *Ribardiere*, & du Sieur *des Broſſes* pour la Muſique. Cette Piece fut ſuivie *d'Annette & Lubin*, Comédie en un Acte en Vers, mêlée d'Ariettes & de Vaudevilles. Cette Comédie eſt de la Demoiſelle *Favart* & du Sieur *L****. La plûpart des Ariettes de cette Piece ſont du Sieur *Blaiſe*.

Ce ſont les Danſeurs des Ballets du Roi qui ont exécutés les Divertiſſements de ces deux Pieces.

Le Mercredi 3 Novembre.

LEs Comédiens Italiens repréſenterent le *Maréchal*, Opera-Comique en 2 Actes, du Sieur *Quetan*, & pour la Muſique du Sr *Philidor*. Cette Piece fut ſuivie d'*On ne s'aviſe jamais de tout*, Opera-Comique du Sieur *Sedaine*, & du Sieur *de Monciny* pour la Muſique.

Le Jeudi 4.

LEs Comédiens François repréſenterent *Cinna*, Tragédie du feu Sieur *Pierre Corneille*, qui fut ſuivie des *Mœurs du Temps*, Comédie nouvelle en un Acte, du Sieur *Saurin*, de l'Académie Françoiſe.

Le Mardi 9.

LEs Comédiens Italiens repréſenterent *la Nouvelle Troupe*, Comédie en un Acte & en Proſe,

mêlée de chants. Les Paroles de cette Piece ſont des Sieurs *de Heſſe* & *Anſeaume*, & la Muſique du Sieur *Blaiſe* Elle fut ſuivie *des Caquets*, Comédie en 3 Actes & en Proſe, du Sieur *Riccoboni* & de *la Soirée des Boulevards*, ambigu comique, mêlé de chants & de danſes, du Sieur *Favart*.

Les Ballets de cette Piece ſont des Sieurs *de Heſſe* & *Bignoly*, & ont été éxécutés par les Danſeurs de la Comédie Italienne.

Le Mercredi 10 *Novembre.*

LEs Comédiens François terminerent les Spectacles par une repréſentation *du Magnifique*, Comédie en Proſe & en 2 Actes, du feu Sieur de *la Motte*, qui fut ſuivie d'une ſeconde repréſentation de l'Acte de *Pſyché & l'Amour.*

LE
FILS D'ARLEQUIN
PERDU ET RETROUVÉ,

Comédie Italienne en cinq Actes, mêlée d'Ariettes Italiennes.

Repréſentée à Fontainebleau devant leurs MAJESTÉS *le Mercredi* 13 *Octobre* 1762, *par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

A PARIS,

De l'Imprimerie de CHRISTOPHE BALLARD, ſeul Imprimeur du Roi pour la Muſique, & Noteur de la Chapelle de Sa Majeſté.

M. DCC. LXII.

Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ.

Cette Piéce eſt du Sieur *Goldoni*, & a été arrangée au genre de la Scène Italienne en France, par le Sieur *Zanuzzi*, Comédien Italien Ordinaire du Roi.

LE
FILS D'ARLEQUIN
PERDU ET RETROUVÉ.

ACTEURS.

PANTALON, Aſtrologue, crû Pere de Roſaura, *Le Sr. Collalto.*

ROSAURA, crûe Fille de Pantalon. *La Dlle. Savi.*

CELIO, Epoux ſecret de Roſaura. *Le Sr. Zanuzzi.*

FILENE, Frere de Roſaura. *Le Sr. Balletti.*

DORINA, Amante de Filene. *La Dlle. Piccinelli.*

SCAPIN, Domeſtique de Pantalon. *Le Sr. Ciavarelli.*

ARLEQUIN, Payſan, Epoux de Camille. *Le Sr. Carlin.*

CAMILLE, *La Dlle. Camille.*

TROUPE DE PAYSANS ET PAYSANNES.

LE
FILS D'ARLEQUIN
PERDU ET RETROUVÉ.

EXPOSITION DE LA PIECE.

PANTALON, Aſtrologue, eſt retiré dans la vallée de Bergame. Il jouit d'un bien conſidérable, mais une très-grande partie de ſa fortune ne lui appartient pas légitimement. Un de ſes amis, appellé *Anſelme Ardenti* étant venu demeurer avec lui, avoit laiſſé une fille en

bas âge, héritière de tous ſes biens. *Pantalon*, pour ſe les approprier, a fait paſſer la jeune orpheline (*Roſaura*) pour ſa propre fille. Elle vient en âge d'être mariée. *Scapin*, qui ſait le ſecret de la ſuppoſition, favoriſe les amours ſecrets de ſa jeune Maîtreſſe avec *Celio* qui l'aime. Les deux amans s'épouſent ſecrettement; ils ont un enfant. *Arlequin*, pauvre payſan du voiſinage, mari de *Camille*, a dans le même temps un fils. C'eſt ici où commence la Piéce.

ACTE PREMIER.

LE Théâtre repréſente la montagne ſur laquelle eſt ſituée la maiſon d'*Arlequin*. Les avenues en ſont illuminées d'une maniere ruſtique; ſes voiſins danſent & chantent en réjouiſſance du rétabliſſement de ſon épouſe qui vient de relever de ſes couches.

CHERS amis, en réjouiſſance
Chantons célébrons la naiſſance
D'un bergamaſque rejetton,
Par ce bachique carillon
Dindi dandon,
Dindi dandon,
Rendons hommage à ce joli Poupon.

Que chaque jour ſa gentilleſſe,
Son air de gaieté, ſa ſoupleſſe,
Soutiennent l'éclat de ſon nom ;
Par ce bachique carillon
Dindi dandon,
Dindi dandon,
Rendons hommage à ce joli Poupon.

Dans le voiſinage de la cabanne d'*Arlequin*, eſt une autre chaumiere où *Roſaura* & *Celio*, d'intelligence avec *Scapin*, ont fait cacher leur enfant du même âge que celui d'*Arlequin*, & qu'ils gardent dans cet endroit en attendant qu'ils ayent trouvé à qui le confier, ou que leur mariage ſoit découvert. *Roſaura* vient avec *Scapin* pour voir ce cher enfant. Pendant qu'elle

le careſſe, *Pantalon* arrive; elle veut cacher ſon fils, *Pantalon* veut ſavoir ce que c'eſt; *Scapin* imaginant tout d'un coup de ſe ſervir de la conformité des circonſtances & des âges, dit à *Pantalon* que l'enfant que tient *Roſaura* eſt le fils d'*Arlequin*. *Pantalon* lui ordonne de le prendre & de le rendre à ſon père. *Scapin* voudroit le porter en quelque lieu où il fût en ſureté, mais il eſt rencontré de nouveau par *Pantalon* qui le remet lui-même à *Arlequin*. *Scapin*, encore plus intrigué, a peur qu'*Arlequin* retournant à ſa maiſon & trouvant un autre enfant ne découvre l'intrigue. Que faire? Pendant qu'*Arlequin* croyant tenir ſon fils, s'amuſe avec lui aſſis par terre, à quelques pas de ſa chaumiere, *Scapin* y entre ſans être apperçu & emporte ſon véritable enfant: *Camille* trouve ſon mari occupé à careſſer ſon fils; ce ſpectacle l'attendrit & l'enchante; elle en témoigne ſa joie à *Arlequin*. *Celio*, mari de *Roſaura*, qui ſait l'avanture, ſurvient

& cherche des prétextes pour demander à ces bonnes gens de lui confier leur fils. *Arlequin* s'en défend, en disant qu'il lui appartient; *Celio* lui dit qu'il pourroit se tromper, & que l'enfant n'est point à lui. *Arlequin* conçoit des soupçons sur la vertu de sa femme, elle se défend & entre en fureur contre *Celio*. *Pantalon* survient; & *Arlequin* qui le connoît pour un homme sçavant, le prie de tirer l'horoscope de son fils pour voir s'il est effectivement bien à lui. *Pantalon* le lui promet.

ACTE SECOND.

SCapin découvre à *Celio* que *Rosaura* n'est point fille de *Pantalon;* que cependant *Pantalon* veut la donner en mariage à *Filene*, qui est lui-même aimé de *Dorine* : *Arlequin* vient avec *Pantalon* pour savoir l'horoscope de son fils : voici ce qu'il apprend :

Celui qu'on croit fils d'Arlequin *eſt le fruit d'un amour qu'on ne connoît pas encore.*

On pourroit traduire ainſi l'Italien.

» Ce fils que d'Arlequin on avoit toujours cru,
» Eſt le fruit d'un Amour qui n'eſt pas bien connu.

Et Arlequin *répond en parodiant l'horoſcope.*

» Ce fils que d'Arlequin on avoit toujours cru,
» Eſt un ſigne évident que l'on m'a fait . . . . . .

Ses ſoupçons redoublent, il s'emporte contre *Camille*; elle ſe déſeſpere; ils ſe querellent & ſe quittent brouillés.

Già che ti vuol ſi miſera
A mille affanni in ſeno
La ſorte troppo barbara,
Non ti riduca almeno
Infino a vaneggiar,
Laſcia i tuoi ſogni, e riedi
Saggio a miglior conſiglio
Ti raſſerena o figlio
Ceſſa di lagrimar.

ACTE TROISIÉME.

ARLEQUIN, en fureur, ſonge aux moyens de ſe venger de ſa femme : il ſe détermine à l'abandonner ; mais pour lui laiſſer des marques de ſon reſſentiment & la punir de l'outrage qu'elle lui fait, il met le feu à ſa chaumiere ; il ne veut pas même ſauver ſon enfant, voulant exterminer tout ce qui pourroit être un témoignage de ſon deshonneur. *Celio* arrive, & voyant l'embraſement, s'écrie : *Ah : mon pauvre enfant* ! j'ai trouvé le pere dit *Arlequin* en s'en allant. *Celio* entre dans la chaumiere, prend l'enfant & part. *Scapin* ſurvient, voit l'incendie, ne doute pas que l'enfant de *Celio* ne ſoit brulé ; & pour empêcher le déſeſpoir de *Roſaura*, il imagine de lui ſubſtituer le fils d'*Arlequin* qu'il a entre les mains & de lui faire entendre que c'eſt le ſien. *Camille* affligée du courroux de ſon mari, arrive en ſe plaignant de ſon ſort ; elle

tourne triſtement les yeux vers ſa chaumiere, en regrettant la paix dont elle y jouiſſoit; elle la voit conſumer par les flammes & s'abîmer à l'inſtant. L'horreur & l'effroi la ſaiſiſſent; elle court au travers des ruines pour ſauver ſon enfant, & ne le trouvant pas, elle ſort en pouſſant des cris de déſeſpoir & de douleur. *Roſaura* arrive & demande à *Camille* la cauſe de ſes pleurs & de ſes gémiſſemens. La vue des reſtes affreux de l'embraſement la ſaiſit elle-même. *Camille*, étonnée de l'intéret qu'elle prend à ſon malheur, en cherche les motifs. *Scapin* arrive avec l'enfant d'*Arlequin* ſous ſon manteau. *Roſaura* s'avance pour lui faire des reproches; *Scapin* l'appaiſe en lui donnant l'enfant qu'il tient & qu'il lui dit être ſon fils. *Camille* veut s'en ſaiſir, diſant que c'eſt le ſien. *Pantalon* ſurvient, qui oblige *Roſaura* à le céder; elle s'évanouit, & *Filene* accourt à ſon ſecours. *Celio*, qui la voit dans ſes bras, en conçoit de la jalouſie.

TUONA a deſtra il ciel irato
Veggo il mar tutto in procella
Senza luce ſenza ſtella
Son vicino a naufragar.
Infelice e diſperata
Sento il cor che il ſen delira
Non ſo dove il pié s'aggira,
Vò partir, e vò reſtar.

ACTE QUATRIÉME.

LE quatriéme Acte commence par une Scène de dépit, entre *Celio* & *Roſaura*; *Scapin* les réconcilie. *Arlequin*, qui a trouvé l'enfant de *Celio* entre les mains d'un Payſan, a cru que c'étoit le ſien, & arrive en le careſſant. *Camille* vient d'un autre côté avec ſon véritable fils que *Pantalon* lui a fait rendre. Ils ſont tous deux étonnés en ſe rencontrant; tous deux prétendent avoir entre les bras l'enfant légitime, & tous deux pré-

tendent que celui qu'ils n'ont pas eſt ſuppoſé ; ce qui donne lieu a une Scène entre les deux Acteurs. *Celio* inſtruit par le Berger de l'enlévement de ſon fils, ſurvient, & s'aprochant d'*Arlequin*, avec promptitude, lui enléve l'enfant qu'il tient. *Scapin* arrive d'un autre côté, & enléve de même à *Camille* celui qu'elle a dans ſes bras. Tous deux ſortent pour courir après les raviſſeurs. *Roſaura* rencontre *Filene* qui lui parle encore de ſon amour. *Scapin* leur découvre qu'ils ſont frere & ſœur ; ils s'embraſſent. *Celio* ſurvient: nouveau ſujet de jalouſie. *Arlequin* vient, pendant que celui ci s'abandonne à la fureur, & lui demande ſon fils ; il l'impatiente tant que *Celio* en colére, le veut battre ; *Arlequin* le repouſſe avec la tête ; » Je te bleſſerai, dit-il, avec » les armes que tu m'as faites.

ACTE CINQUIÉME.

PANTALON voyant que tout eſt découvert, promet de rendre compte à *Roſaura* de ſon bien, & lui permet d'épouſer *Celio*. Cependant *Arlequin* vient redemander ſon fils à *Celio*, & *Camille* vient auſſi faire la même demande à *Scapin*. Tous deux s'en vont ſans rien répondre, & reviennent un moment après avec les deux enfans. Le tout eſt de ſçavoir quel eſt celui d'*Arlequin*. *Scapin*, qui eſt au fait de toute l'intrigue, la développe, en diſant que celui que *Celio* tient eſt le ſien, & il remet à *Camille* & à *Arlequin* celui qu'il leur a enlevé. Tout le monde ſe réjouit, & la Piéce finit.

VOus amans que j'intereſſe
Par mes pleurs & ma triſteſſe,

Aprenez de ma foibleſſe
A fuir les amans trompeurs;
Cet amour qui vous careſſe
A cauſé tous mes malheurs.

Il vous flate il vous entraîne,
Mille fleurs parent ſa chaîne;
Séduits par autant de charmes
Vous perdez la liberté;
Et c'eſt de vos larmes
Que le traître eſt enchanté.

Vous amans, &c.

L'eſpérance qu'il vous donne,
Ces plaiſirs, cette couronne,
Quand la paix vous abandonne
Sont de trop funeſtes dons,
Non, non.

Vous amans, &c.

LE MAITRE EN DROIT,

OPERA-COMIQUE

EN DEUX ACTES;

Repréſenté devant LEURS MAJESTÉS *à Fontainebleau le Mercredi* 20 *Octobre* 1762, *par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

DE L'IMPRIMERIE

De CHRISTOPHE BALLARD, ſeul Imprimeur du Roi pour la Muſique & Noteur de la Chapelle de Sa Majeſté.

M. DCC. LXII.

Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ.

Les Paroles ſont du Sr. *Lemonnier.*

La Muſique du Sr. *Moncini.*

Le choix des Airs & l'arrangement des Divertiſſemens ſont du Sr. *Francœur*, Sur-Intendant de la Muſique du ROI en Séméſtre.

Les Ballets ſont de la Compoſition des Srs. *Laval*, Pere & Fils, Maîtres des Ballets du ROI.

ACTEURS

DE LA PIÉCE.

LE DOCTEUR,	*Le Sr. La Ruette.*
LINDOR,	*Le Sr. Clerval.*
LISE,	*La Dlle. Villette.*
JACQUELINE,	*La Dlle. Deſchamps.*
Premier ÉCOLIER.	
Second ÉCOLIER.	
TROUPE D'ÉCOLIERS.	

ACTEURS DANSANTS.

Les S-s. Laval, Gardel.

Les Dlle-. Cuimard, Dumonceau.

Les Srs. Le Lievre.	Les Dlles. Dumiray.
Hyacinte.	Rey.
Dauberval.	La Fond.
Groſſet.	Peſlin.

La Scene eſt à Rome.

LE MAÎTRE EN DROIT,

OPERA-COMIQUE

EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Place publique. On voit d'un côté la maiſon du Docteur, & de l'autre des arbres.

SCENE PREMIERE.

JACQUELINE, LINDOR.

JACQUELINE, *repouſſant Lindor, qui veut entrer dans la maiſon du Docteur.*

NON, non, ſortez; non, je ne puis
Vous faire entrer en ce logis.

LINDOR.

Laiſſe-moi voir Liſe un moment,
Ton refus cauſe mon tourment.

JACQUELINE.

Non, je ne puis y conſentir.

LINDOR.

Tu veux donc me faire mourir.

ENSEMBLE.

JACQULINE.	LINDOR.
Je voudrois bien vous ſecourir,	Ah ! fais-moi, fais-moi ce plaiſir,
Mais je ne puis y conſentir.	Comble mon unique deſir.
Non, je ne puis y conſentir.	Tu veux donc me faire mourir.

LINDOR.

Mais ſonge donc, ma chere Jacqueline, que je n'ai jamais vû Liſe, & que je l'adore cependant ſur le portrait enchanteur que tu m'en as fait.

Air : *Je ferai mon devoir.*

De lui parler & de la voir
Si tu m'ôtes l'eſpoir, (*bis.*)
Il falloit donc de ſes attraits
Ne me parler jamais. (*bis.*)

JACQUELINE.

Il falloit . . . il falloit . . . Que les Amans ſont ſots ! Eh ! mort de ma vie ! ſongez que le Docteur épouſe Liſe aujourd'hui . . . & que ſi vous ne trouvez un moyen de rompre ſon hymen avec elle . . mais le voici lui-même. Bon ſoir.

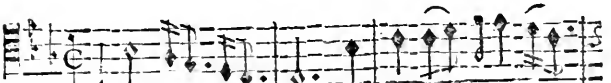
[*Elle ſort.*]

LINDOR, *ſeul*

Quel affreux contre tems ! . . Il vient, le vieux jaloux ! Ah ! dérobons-lui mon embarras.

SCENE II.

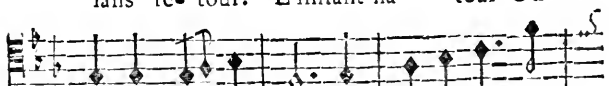
LE DOCTEUR.



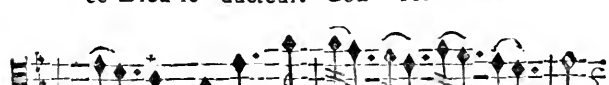
AU tendre a- mour J'abandon- ne mon

a- me ; Life en ce jour Eſt à moi

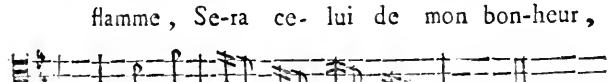
ſans re- tour. L'inſtant fla- teur Où



ce Dieu ſé- ducteur. Cou- ronne-ra ma



flamme, Se-ra ce- lui de mon bon-heur,



Se-ra ce- lui de mon bon- heur.

Mais, craignons qu'on ne nous entende, & surtout cachons bien mes desseins à mes Ecoliers.... Ces petits Messieurs-là vous ont plûtôt soufflé une Maîtresse....

Air : *L'occasion fait le larron.*

Chut.... Justement j'en vois un qui s'avance ;
Observons-nous pendant notre entretien.

SCENE III.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LE DOCTEUR.

Suite de l'air précédent.

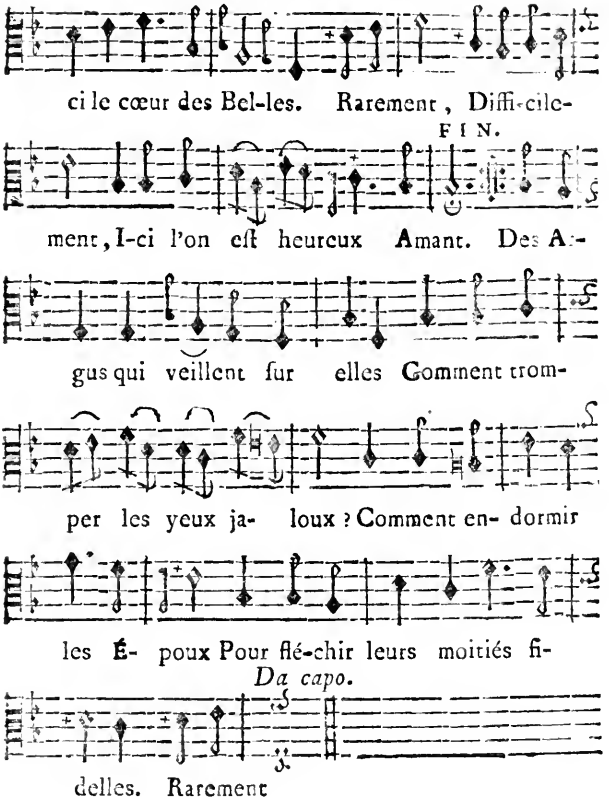
QU'avez-vous donc ?.. Vous gardez le silence.
(*A demi-voix.*)
Les amours n'iroient-ils pas bien ?

LINDOR.

Mes amours ? Bon ! Nouvellement arrivé à Rome, je n'y connois personne encore.... & d'ailleurs....

ARIETTE.

RAre- ment, Diffi-cilement, On gagne i-



LE DOCTEUR.

Allez, allez, mon cher, rien n'eſt plus facile que cela, pour un François ſurtout... ne ſçavez-vous pas que ce nom-là ſeul eſt la clef des cœurs de toutes les Belles ? Ecoutez, voulez-vous que je vous donne un bon conſeil... Mais *motus*, au moins.

Allegro , ma non tropo.

En France on s'annonce d'abord
Par un tendre tranſport ;
Avec ſa Belle on cauſe ,
On parle longtems de ſes feux . . .
Ici c'eſt autre choſe ,
Le tems eſt précieux.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR. LINDOR.
Le tems eſt précieux. Tant mieux , tant mieux.

LE DOCTEUR.

Romaines ne ſont point cauſeuſes ,
Ni jaſeuſes ,
Et dès le début ,
Et dès le début ,
Elles vont au but.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR. LINDOR.
Le tems eſt précieux. Tant mieux , tant mieux.

LE DOCTEUR.

Oui , tant mieux , j'en conviens tout bas :
Pour moi , quand je ſuis dans le cas ,
Je fais encor fracas.
On me connoît dans Rome
Pour un égrillard
Dans cet art ,
Et je ſuis homme
A ne point encor dire non ,
Quand je trouve une occaſion.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR. LINDOR.

Non, non, non, non. Bon ! bon ! fi donc.

LINDOR.

A propos de cela, vous vous mariez, dit-on, & vous m'en faites un myſtere !

LE DOCTEUR.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Moi, prendre femme, moi !

LINDOR.

C'eſt le bruit de la ville.

LE DOCTEUR, *à part.*

O ciel ! il eſt inſtruit ; la feinte eſt inutile.

LINDOR.

Vous êtes bien rêveur.

LE DOCTEUR, *bruſquement.*

Ce n'eſt-là qu'un faux bruit.

Et pour un curieux vous êtes mal inſtruit.

Air : *Le Maſque tombe.*

Quand je verrai la vieilleſſe gênante
M'enlever tout, plaiſirs & liberté,
Pour mettre au moins mon front en ſûreté,
J'épouſerai ma vieille Gouvernante.

LINDOR.

Qui ? Dame Jacqueline ? Ah ! ah ! fi donc vous nous feriez enfuir tous.

SCENE IV.

JACQUELINE, *les Acteurs précédens.*

JACQUELINE.

GRAND-MERCI.

ARIETTE.

Ah ! mépriſez moins le peu de charmes
Qui reſtent de mon printems :
Plus d'un jeune cœur nous rend les armes ;
On trouve encor des galans.
On n'eſt pas bien opulente,
Brillante,
Saillante,
Pimpante,
Fringante,
Princeſſe,
Ducheſſe,
Marquiſe, Comteſſe ;
Mais ſans cela
On peut valoir tous ces gens-là.
Point de mépris,
On ſçait qu'on vaut encor ſon prix. *fin.*
Oui, ſi l'on vouloit ſur vous-même
De ſes attraits eſſayer le pouvoir,
On vous feroit voir,
Sans une peine extrême,
Ce qu'on peut valoir.
Mais mépriſez moins, &c.

LINDOR.

Ah ! pardon, ma chere Jacqueline. (*Bas.*) Ne vois-tu pas que je veux lui donner le change?..

JACQUELINE, *bas.*

A la bonne-heure ! Que ne parliez-vous auſſi ? Laiſſez-moi faire. (*Haut.*) Oui, oui...

Air : *Palſambleu, Monſieur le Curé.*

Croyez-moi, perdez tout eſpoir.
(*Au Docteur*)
Au fond, c'eſt un badinage.

LE DOCTEUR, *d'un air inquiet.*

Mais qu'eſt-ce donc ?

JACQUELINE.

Monſieur voudroit ſçavoir
A quand votre Mariage ?

LE DOCTEUR.

Que veux-tu dire avec mon Mariage ?

JACQUELINE.

Eh ! oui... Avec cette petite là...

LE DOCTEUR, *bas à Jacqueline.*

Mais, tais-toi donc, Babillarde.... (*Haut.*) C'eſt une folle, au moins...

LINDOR, *froidement.*

Non... Je vois, Docteur, ce que je dois penſer de tout ceci. Ma préſence vous gêne... Adieu. (*Bas à Jacqueline.*) Je reviendrai dès qu'il ſera parti.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

DUO.

LE DOCTEUR. ES-TU contente ;
Vieille imprudente ?
JACQUELINE. Qu'ai-je donc fait ?
LE DOCTEUR. Par ton caquet,
Tu trompes mon attente.
JACQUELINE. Je n'ai rien dit.
LE DOCTEUR. Tu n'as rien dit !
Elle m'aſſomme.
JACQUELINE. Ah ! le pauvre homme !
Il perd l'eſprit.
LE DOCTEUR. De mon dépit
Elle ſe rit.

ENSEMBLE.

JACQUELINE.	LE DOCTEUR.
Je n'ai rien dit.	Tu n'as rien dit !
Ah ! le pauvre homme !	Elle m'aſſomme.
Il perd l'eſprit.	Ah ! pauvre eſprit !

JACQUELINE.

Oui, oui, oui, vous perdez l'eſprit, puiſqu'il faut vous le dire. Eh ! qu'ai-je donc tant dit, après-tout, qui doive vous allarmer ſi fort ?

LE DOCTEUR.

Tu n'as que trop parlé pour me perdre.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Car enfin Lindor vient d'apprendre
Qu'un autre objet avoit mon cœur,
Et je voulois lui faire entendre
Que toi ſeule aurois cet honneur.
Il faut lui dire le contraire.
Serois-je dans ce cas ſans toi ?

JACQUELINE.

Pardi, voilà bien du myſtere !
Pour abréger, épouſez-moi.

LE DOCTEUR.

Que je t'épouſe, moi !

JACQUELINE.

Eh ! mais, mais, ce n'eſt pas ce que vous pourriez faire de pis, au moins.

ARIETTE.

Dès le poltron minet
Je ſerois à l'ouvrage.
De mes ſoins pour le ménage
Bientôt vous verrez l'effet.

LE DOCTEUR.

Ah ! point de verbiage ;
Vous n'êtes point mon fait,
Je vous le dis tout net.

ENSEMBLE.

JACQUELINE.	LE DOCTEUR.
Tant pis pour vous, Compere.	Tant mieux, c'eſt mon affaire.
Craignez le trébuchet ;	Je vous le dis tout net ;
Et ce ſera bien fait.	Vous n'êtes point mon fait.

LE DOCTEUR.

Tais-toi, parlons d'autre choſe : car tout cela ne ſignifie rien. Ecoute, le jour baiſſe..... Je vais t'amener Liſe un moment ; profite de mon abience pour lui parler de mes feux.... Adieu.

(*Il ſort.*)

JACQUELINE.

Laiſſez-moi faire, allez... Je ſais mieux que perſonne ce qu'il vous faut, & je vais travailler à vous ſervir en conſéquence..... Peſte ſoit du vieux fou !

SCENE VI.

LINDOR, JACQUELINE.

LINDOR.

AH ! ma chere Jacqueline, tu me vois au comble de mes vœux ; à la fenêtre du Docteur, je viens de voir Liſe, qu'elle eſt belle ! Je ſens que je l'adorerai toujours. Conſens à faire mon bonheur, ſers ma tendreſſe, & tu peux compter....

Air : *Mon cœur volage.*

[*Il lui donne une Bague, ſa Boëte.*]

Tiens, prends d'avance,
Par complaiſance,
Prends ces bijoux,
Pour toi je les deſtinois tous.
Tu me refuſe !...

JACQUELINE.

JACQUELINE.

Je ſuis confuſe.

LINDOR.

Tiens, prends encor,
Et tous deux agiſſons d'accord.

JACQUELINE.

C'eſt par obéiſſance, ce que j'en fais... Eh! Dites-moi, Liſe vous a-telle vû ?

LINDOR.

Je le crois : elle s'eſt cependant retirée de la fenêtre ; mais le moment d'après j'ai vû tomber à mes pieds ce bouquet & ce ruban.

JACQUELINE.

Air : *Tant de valeur.*

Quoi ! Lindor, ce n'eſt pas un conte !

LINDOR.

Non, non.

JACQUELINE.

Comment ! Mais en ce cas,
Vous n'avez point perdu vos pas ;
C'eſt toujours... un ruban... à compte.

Ecoutez-moi, Liſe va ſe rendre ici ; le Docteur doit ſortir, laiſſez-moi faire, & allez m'attendre ſous ces arbres ; tenez-vous prêt ſeulement à paroître au premier ſignal que je vous ferai.

LINDOR.

Je ne quitterai point ces lieux.

(*Il ſort.*)

JACQUELINE.

La voici.... voyez un peu à cette mine, ſi l'on ſe douteroit qu'elle en ſait auſſi long. Oh! la nature eſt un grand Maître.

SCENE VII.

LE DOCTEUR, LISE, JACQUELINE.

LISE.

QUoi! Monſieur, vous êtes donc l'époux que vous me promettiez?

TRIO.

LE DOCTEUR.

Oui, ma petite,
Ton cœur palpite:
L'Amour l'agite.
Te parle-t-il en ma faveur?

JACQUELINE, *bas, à Liſe.*

Répondez-lui,
Oui.

LISE, *troublée.*

Oui.... Non Monſieur.

LE DOCTEUR.

Bannis la crainte,
Tu peux ſans contrainte
M'ouvrir ton cœur.

JACQUELINE, LE DOCTEUR.

Eh! bien? eh! bien?

LISE, *timidement.*

A vous parler ſans feinte....

JACQUELINE, LE DOCTEUR.

Eh ! bien ? eh ! bien ?

LISE.

Pour vous je ne ſens rien.

ENSEMBLE.

JACQUELINE. Ceci débute bien.

LE DOCTEUR. Fi, cela n'eſt pas bien.

LE DOCTEUR.

Réponds mieux à ma flamme :
En devenant ma femme,
Tout mon bien eſt à toi ;
Oui, j'en jure ma foi.
(*A Jacqueline.*)
Parle-lui donc pour moi.

JACQUELINE.

Répondez à ſa flamme :
En devenant ſa femme,
Vous aurez chaque jour
Nombre d'Ecoliers faits au tour ;
Qui vous feront la cour.

LE DOCTEUR, *à Jacqueline.*

Langue maudite,
Que dis-tu là ?
Faut-il parler de cela.
[*A Liſe.*]
Ah ! ma petite,
Ton ſein s'agite,
Ton cœur palpite.
Ne me vois-tu qu'avec froideur ?

JACQUELINE, *bas à Liſe.*

Répondez donc,
Non.

LISE, *troublée.*

Non... Oui; Monſieur.

LE DOCTEUR.

Ah! quel martyre!
Mais je ne reſpire
Que pour ton bien.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

Eh! bien? eh! bien?

LISE.

Faut-il vous le redire?

JACQUELINE, LE DOCTEUR.

Eh! bien? eh! bien?

LISE.

Pour vous je ne ſens rien.

ENSEMBLE.

JACQUELINE. Ceci débute bien.
LE DOCTEUR. Fi, cela n'eſt pas bien.

JACQUELINE, LE DOCTEUR.

Quoi! Rien?

LISE.

Non, rien.

LE DOCTEUR.

Quoi! Liſe, vous me refuſez, vous m'ôtez ainſi votre cœur?.

LISE *ingénuement.*

Eh! Mais, ma Bonne ſçait bien que je n'ai jamais eu le deſſein de vous le donner.

JACQUELINE.

Oh ! oui... cela eſt vrai. ... mais laiſſez-nous ſeules un inſtant ; je ſçaurai bien la faire parler autrement.

LE DOCTEUR, *à Jacqueline.*

Adieu donc... (*A Liſe.*) Bon ſoir Mignonne.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LISE, JACQUELINE.

JACQUELINE, *après avoir regardé un moment Liſe qui rêve.*

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Vous paroiſſez triſte & rêveuſe ;
D'où provient donc votre ſouci ?
Si vous n'êtiez pas amoureuſe,
Vous ne rêveriez pas ainſi.

LISE, *ingénuement.*

Amoureuſe !.. Eh ! de qui, ma Bonne ? Je ne vois, je ne parle ici qu'à mon petit chat & à vous.

JACQUELINE.

Ah ! encore faut-il en excepter ceux à qui vous jettez par votre fenêtre, vos rubans & votre bouquet.

LISE.

Ah ! ma Bonne, c'eſt un menteur s'il vous l'a dit. Mon bouquet s'eſt détaché... & ...

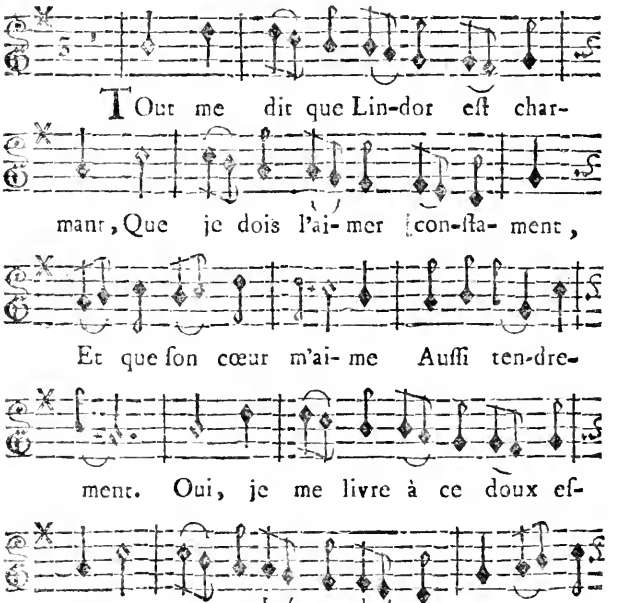
JACQUELINE.

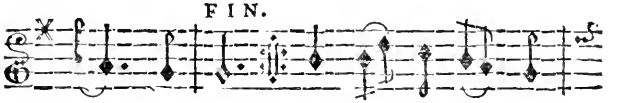
Air : *M. le Prévôt des Marchunds.*

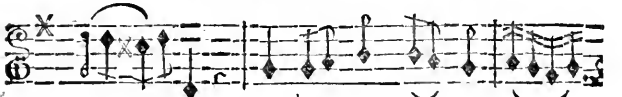
Allez, ne diſſimulez point,
J'en ſçais plus que vous ſur ce point ;
Mais vous pouvez ſans vous contraindre
Vous livrer à de tendres feux,
De moi vous n'avez rien à craindre,
Je veux rendre Lindor heureux.

LISE.

Lindor ! le joli nom ! Ah ! vous l'avez donc vû, ma Bonne ? Convenez qu'il eſt bien aimable, n'eſt-il pas vrai ?...

ARIETTE.

drois moi- même Hâter l'inſtant où je

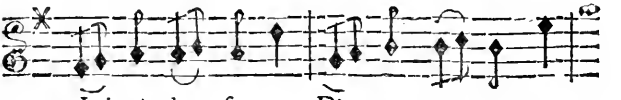
FIN.

dois le voir. Comment ne pas ſe



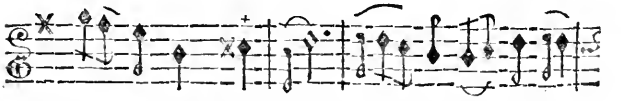
ren- dre ? Eh ! comment ſe dé- fen-

dre De cou-ronner ſes feux, De com-

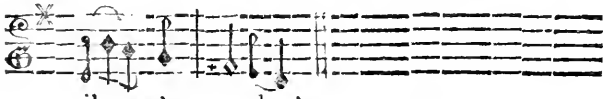
bler ſes vœux ? Il a l'air ſi ten- dre !



J'ai vû dans ſes yeux D'un cœur a- moureux



Les tranſports heu-reux. Oui, je l'ai- merai



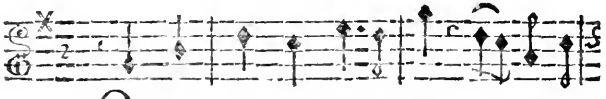
JACQUELINE.

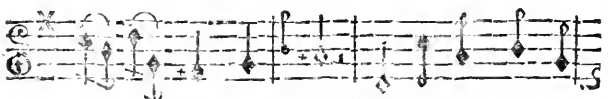
Mais ſi ce Monſieur Lindor, que vous trouvez ſi aimable, ſi charmant, n'étoit qu'un volage... un trompeur.... car c'eſt un François, au moins; je vous en avertis.

LISE.

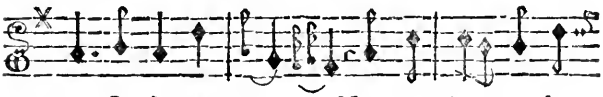
Lindor un volage ! Quoi ! vous le ſoupçonneriez ? (*Avec vivacité.*) Ah ! vous avez beau dire, je ne vous crois pas, ma Bonne.

ROMANCE.

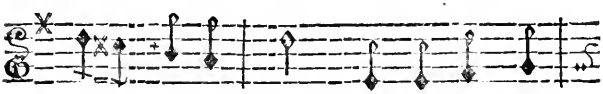




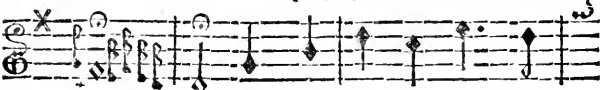
faits. S'il gênoit notre a- me, Chéririons-



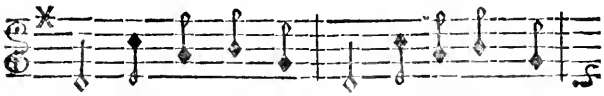
nous Sa douce flam-me? Nous vo- lons au de-

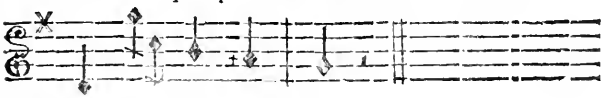


vant de ſes coups, Quand il nous en-



flam- me. Qu'on di- ſe tant qu'on vou-

dra, Qu'un jour ce Dieu me trompe- ra;

Mais moi qui, pour mon bien, Le connoit très-



bien, Je n'en crois rien.

JACQUELINE.

Voilà ce qu'on appelle parler clairement. Eh! Dites moi, ſeriez-vous bien-aiſe de le voir, ce Monſieur Lindor?

SCENE IX.

LINDOR, LISE, JACQUELINE.

LINDOR.

IL eſt à vos génoux, charmante Liſe.

LISE.

Lindor, Lindor ! Ma Bonne, que je vous embraſſe.

LINDOR.

Air : *Je ne ſuis qu'un ſimple Berger.*

Ah ! dans quel doux raviſſement
Ce tendre aveu me plonge !
Je doute encore en ce moment
Si ce n'eſt pas un ſonge.

JACQUELINE.

Ça, mes enfans, ne perdons point de tems, ſongez que les momens vous ſont chers, & qu'il faut....

LISE.

Ma Bonne, ſi vous vouliez, nous pourrions nous revoir encore ce ſoir chez moi. Là, nous concerterions enſemble...

JACQUELINE.

Eſtes-vous folle, Mademoiſelle ? Mais en vérité !...

LISE.

Mais, ma Bonne, vous ſeriez avec nous.

LINDOR, *lui donnant une bourſe.*

Tiens, ne faut-il que cela pour te décider ?

JACQUELINE.

Non, non, vous dis-je... (*Elle prend la bourſe, & dit d'un ton de dépit :*) en vérité, Monſieur Lindor, vous êtes inſupportable.

Air : *De la beſogne.*

Allons, nous verrons tout ceci,
Dans une heure, ſoyez ici,
Je reviendrai pour vous y prendre ;
Mais ne vous faites pas attendre.

LINDOR.

Va, je ne quitterai pas ces lieux.

JACQUELINE.

Et moi, je vais tout préparer pour vous introduire chez le Docteur, ſous un déguiſement qui vous empêche d'en être reconnu.

[*Elle va à la couliſſe.*]

LINDOR.

Que les momens que je vais paſſer loin de vous vont ajouter à ma tendre impatience !

LISE.

Hélas ! j'ai mille choſes à vous dire ; mais je crains que ma Bonne ne nous entende. Ne quittez point ces lieux. Si le Docteur n'eſt pas rentré, je profiterai du premier inſtant où je verrai ma Bonne embarraſſée, pour venir concerter avec vous les moyens... je la vois... ne parlons de rien devant elle... mais peut-être nous manquerez-vous de parole ?

LINDOR.

Ah ! Ma chere Liſe, jugez mieux de l'amour que vous m'avez inſpiré.

TRIO.

JACQUELINE.

Çà, mes enfans, je tremble
Qu'on ne vous trouve enſemble ;
Allons, allons, ſans différer,
Il faut rentrer.

LISE.

Eh ! quoi ! déjà nous ſéparer !

LINDOR.

L'Amour à peine nous raſſemble.

LISE.

Faut-il vous implorer ?

LINDOR.

Faut-il te conjurer....

ENSEMBLE.

De me laiſſer voir encore

LISE. } L'Amant,
LINDOR. } L'objet que j'adore.

JACQUELINE.

Encore ! encore !

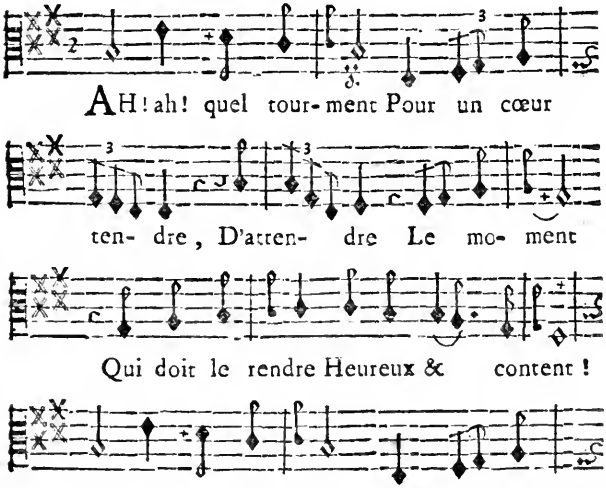
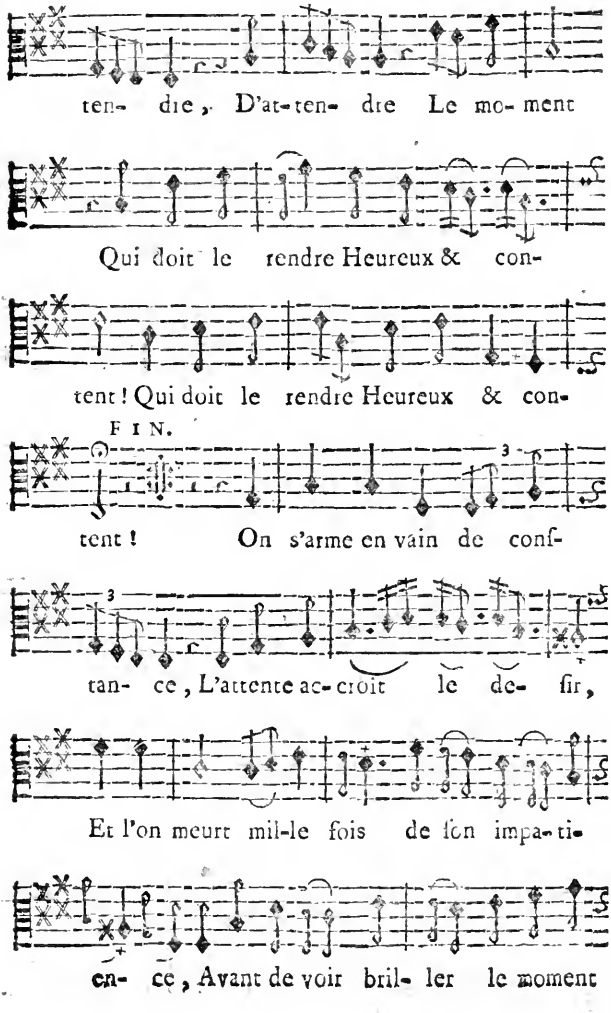
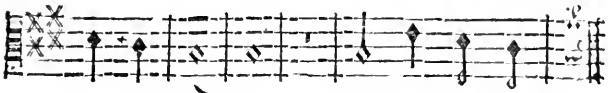
LISE & LINDOR.	JACQUELINE.
Eh ! quoi ! déjà nous ſéparer !	Il faut rentrer, il faut rentrer.
L'Amour à peine nous raſ-	Je crains qu'on ne vous trou-
ſemble.	ve enſemble.

(Elle emmene Liſe, & force Lindor à ſe retirer.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE. *

LINDOR.

* L'obſcurité vient par gradations , de ſorte qu'il fait nuit à la Scene cinquiéme.

ten- dre, D'at-ten- dre Le mo- ment
Qui doit le rendre Heureux & con-
tent! Qui doit le rendre Heureux & con-
FIN.
tent! On s'arme en vain de conf-
tan- ce, L'attente ac-croit le de- ſir,
Et l'on meurt mil-le fois de ſon impa-ti-
en- ce, Avant de voir bril- ler le moment

Perſonne ne vient encore. Quel eſt mon embarras ! Ah ! Liſe ! n'aura pas trouvé ſans doute le moment de s'échapper comme elle me l'avoit promis . . . & peut-être . . . Mais c'eſt elle que je vois.

SCENE II.

LISE, LINDOR.

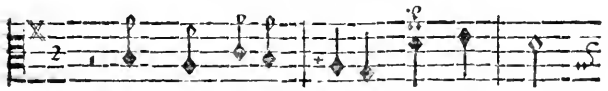
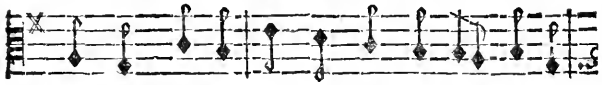
LINDOR, *allant au-devant de Liſe avec précipitation.*

L'AMOUR vous rend donc enfin à mes tendres deſirs.

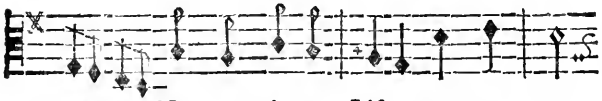
LISE, *vivement.*

Le Docteur n'eſt pas encore de retour, & profitant d'un moment où j'ai vû ma Bonne occupée, j'ai ſçu tromper ſa vigilance . . . Mais ma frayeur redoubie à chaque pas. . . . Jugez par la témérité de ma démarche, de la crainte où je ſuis de voir accomplir l'hymen odieux qu'on me prépare.

LINDOR.

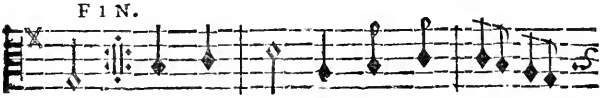


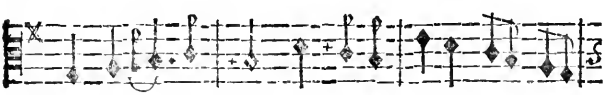
Mon cœur vous répond D'un plus charmant eſcla-

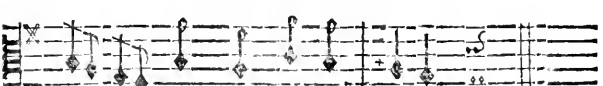


va- ge. Non, ma chere Liſe, non, non, non,

L'amour à nos feux Réſerve un ſort plus heu-

FIN.

reux ; Sous ſes loix il nous en- ga- ge ;

Pour nous combler de ſes fa- veurs : Il a lui-

même u- ni nos cœurs. Il ache- vera ſon ou-



vra- ge. Non, ma chere Liſe, &c.

LISE

LISE.

Je le deſire trop, pour ne pas l'eſpérer.

LINDOR.

Ne craignez rien, vous dis-je; vous ſçavez que Jacqueline eſt dans nos intérêts.

LISE.

Convenez que ma Bonne eſt une femme adorable.

LINDOR, *ſouriant.*

Vous l'aimez donc bien ?

LISE.

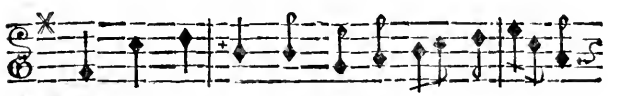
Si ſon projet réuſſit, dans l'envie qu'elle a de nous unir, je ne ferai jamais tant pour elle, qu'elle aura fait pour moi.

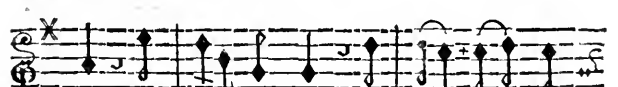
LINDOR, *tranſporté.*

Chere Liſe, que vous êtes aimable !

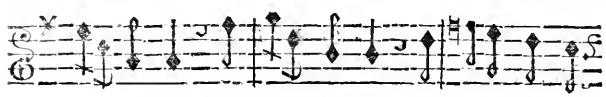
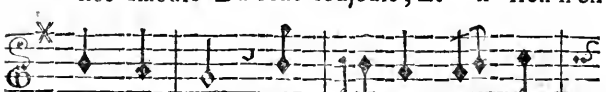
LISE.

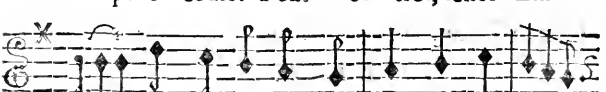
POur vous mon cœur Se livre à l'ar-



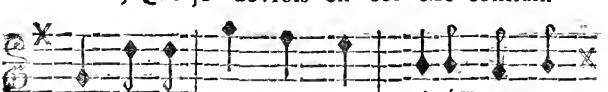
deur Qui l'en- flamme: Il eſt un ſou-verain

bien... Je le ſens bien... Et c'eſt un ten-

dre li- en : Oui, ſans rou- gir, Je fais

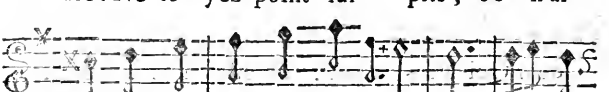
mon plai- ſir De ma flamme. Heureu-ſe, ſi

nos amours Du-rent toujours, Et ſi rien n'en

rompt le cours. Peut- ê- tre, cher Lin-

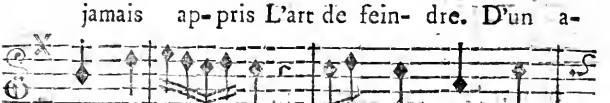
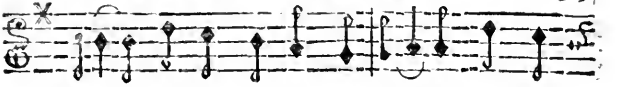


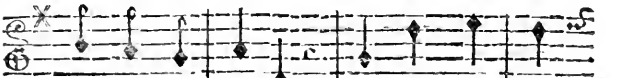
dor, Que je devrois en- cor Me contrain-



dre : Ne ſo- yez point ſur- pris ; Je n'ai



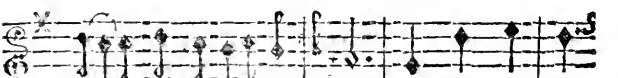
jamais ap- pris L'art de fein- dre. D'un a-

mour ex- trê- me Quand je fais l'a-

veu ; C'eſt que je ſens un feu....! C'eſt qu'il

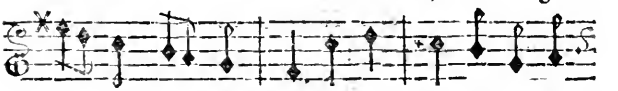


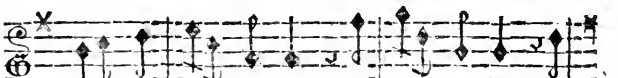
eſt vrai que j'ai-me. Pour vous mon cœur,

Se livre à l'ar-deur Qui l'en-flamme : Il eſt

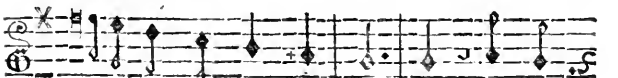
un ſou- ve-rain bien... Je le ſens bien... Et



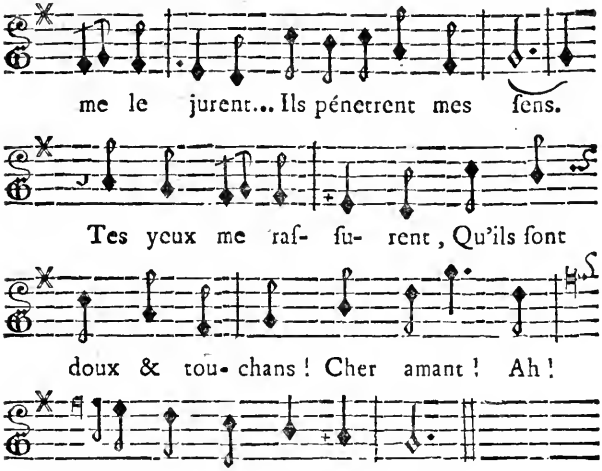
c'eſt un tendre li- en : Oui, ſans rou-gir,

Je fais mon plai- ſir De ma flamme. Heureu-



ſe, ſi nos amours Du-rent toujours, Et



ſi rien n'en rompt le cours. Tes yeux



Mais j'oublie, en vous voyant, que le tems ſe paſſe; Jacqueline peut venir & me gronder, ou le Docteur faire encore pis. Adieu, adieu.

LINDOR.

Vous me quittez!

LISE.

Il le faut. Tenez-vous ici, juſqu'à ce que ma Bonne vienne vous chercher, entendez vous? Ne vous impatientez pas. J'aurai ſoin de la faire ſouvenir de ſa promeſſe.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

LINDOR, *seul.*

QUE de graces!... que d'esprit! Et je souffrirois qu'un jaloux!... Le voici... Contraignons-nous, & consultons-le; peut-être m'ouvrira-t-il un avis dont je pourrai profiter.

SCENE IV.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LINDOR.

Air : *Adieu paniers, vendanges sont faites.*

J'Ai besoin de vos bons offices
Pour sortir d'un grand embarras.

LE DOCTEUR.

Parlez, & ne vous gênez pas,
On doit se rendre, entre amis, des services.

LINDOR.

Voici le fait... J'aime & je suis aimé du plus bel objet qui soit dans la Nature.

Air : *Des Pendus.*

Mais par malheur j'ai pour rival
Un vieillard jaloux & brutal.

LE DOCTEUR.

Eh ! bien, il faut vous en défaire.
A quel homme avez-vous affaire ?

LINDOR.

Tout franc, c'eſt un ſot animal,
Que je vous définirois mal.

LE DOCTEUR.

Tant mieux, morbleu, tant mieux.

LINDOR.

Je ne ſuis point encore bien verſé dans l'étude des loix ; mais dites-moi, Docteur, n'en eſt-il pas quelqu'une qui autoriſe une Pupile à fuir l'hymen d'un Tuteur qu'elle abhorre ?

LE DOCTEUR.

Oui, ſans doute, mon cher, & la loi y eſt formelle.

DUO.

LINDOR.

Quoi ! tout de bon, c'eſt la loi ?
Ah : rien n'eſt plus heureux pour moi.

LE DOCTEUR.

Vous allez en être éclairci,
Tenez, je crois que la voici.

LINDOR.

Ah ! de grace, montrez-moi la.

LE DOCTEUR.

Oui-dà, très-volontiers, oui-dà.

LINDOR, *à part.*

Je le tien,
Ne diſons rien.

LE DOCTEUR, *lisant.*

» Tout acte est nul, de plein droit,
» Quand il est fait sans volonté.
» Et sans liberté,
» Il devient nul, de plein droit.
» Lisez, voici l'endroit.

LINDOR.

Je le tiens,
Ne disons rien;
Tout va bien,
Fort bien, très-bien.

LE DOCTEUR.

» Cujas
» Décide le cas :
» C'est chapitre six,
» Ou dix.

LINDOR.

Je puis donc former ce lien ?

LE DOCTEUR.

Allez, allez, ne craignez rien.

LINDOR.

Le vieux magot
Sera bien sot.
Cette loi là.

LE DOCTEUR.

Magot
Bien sot ;
Oui-dà ;

ENSEMBLE.

A la raison le ramenera :
Ah ! le benêt ! le pauvre nigaud !
Je croi,
Ma foi
Qu'il sera bien sot.

LINDOR.

Mais, ne risquai-je rien dans tout ceci ?

LE DOCTEUR.

Ne craignez rien, si l'on vous cherche noise; & que vous ayez besoin d'un Avocat, n'en cherchez point d'autre, & je vous promets...

LINDOR.

Alte-là, je vous prends au mot, songez à tenir votre parole.

LE DOCTEUR.

Oui; je vous le repéte, une pareille cause est imperdable: avez-vous oublié d'ailleurs que *Requiritur consensus partium in matrimonio?*

LINDOR.

A la bonne heure... (*A part.*)

Air: *De nécessité nécessitante.*

Bon, fort bien; de lui-même il s'enferre.

LE DOCTEUR.

Hé! comment finirez vous l'affaire?

LINDOR.

Comment? En ces lieux je vais attendre
Qu'une vieille....

LE DOCTEUR.

Vienne vous y prendre.

A merveille; voilà ce qu'on appelle être en regle.

LINDOR.

Bien plus, la vieille m'a promis de venir me prendre ici pour m'introduire chez le jaloux.... Adieu. [*A part.*] Rien ne me presse encore, laissons-le sortir de ces lieux.

SCENE V.

LE DOCTEUR, *seul.*

A Dire vrai, je ne ſerois pas fâché de connoître & de voir cette Beauté charmante.

Air : *Mais comment ! ſes yeux ſont humides.*

La nuit me paroît ſombre en diable...
Ah ! le tour ſeroit impayable,
Si la vieille ſe méprenoit.
Au rendez-vous, ſur ma parole,
J'irois d'honneur jouer ſon rôle ;
Cela peut-être le rendroit
Une autre fois moins indiſcret.

SCENE VI.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

JACQUELINE, *dans le fond du Théâtre, une lanterne ſourde à la main, tenant des habits de femme ſous ſon bras. Elle eſt couverte d'un voile noir.*

ST, ſt.

DUO.

LE DOCTEUR.

Prêtons un peu l'oreille.

JACQUELINE, *dans l'éloignement. Elle s'approche à chaque vers qu'elle dit.*

Etes-vous là ?

LE DOCTEUR.

J'entends, je crois, la vieille.

JACQUELINE.

Lindor, êtes-vous là ?

LE DOCTEUR.

Bon, à merveille ;
Oui, me voilà.

JACQUELINE.

Répondez donc : *oui, me voilà.*

LE DOCTEUR.

Oui, me voilà.

JACQUELINE *tourne sa lanterne, quand elle est derriere le Docteur ; elle le reconnoît & dit à part :*

O ciel ! quelle mépriſe !
C'eſt le Docteur.

Ah ! quelle peur
Saiſit mon cœur !

Me voilà dans la criſe.

LE DOCTEUR, *à part.*

La nuit me favoriſe ;
Point de frayeur.
(*A Jacqueline*).
Allons, mon cœur,
Sers mon ardeur.
(*A part.*)

Me voilà dans la criſe.

JACQUELINE, *à part.*

Mais... il me vient un projet...
Oui... riſquons le paquet.
[*Haut au Docteur*]
Quittez cet équipage.
[*Elle lui ôte ſon chapeau, ſa perruque & ſon manteau*]

LE DOCTEUR.

Mais tu n'es pas ſage.

JACQUELINE.

Nous ſommes d'accord ſur ce point ;
Sans cela vous n'entrerez point.

LE DOCTEUR.

Eh ! quoi ! c'eſt tout de bon ?

JACQUELINE.

Le voulez-vous, ou non ?
Mettez ce grand bonnet.

(*Elle le coëffe avec une cornette de femme attachée ſur un tour de perruque.*)

Paſſez ce jupon, ce corſet.

JACQUELINE.

Vous paroiſſez bien inquiet.

Craignez-vous quelque choſe ?

(*A part.*)

Sa figure eſt comique.

LE DOCTEUR.

Non, non, je ſuis très-ſatisfait ;
Mais hâtons-nous, pour cauſe.

(*A part.*)

L'aventure eſt unique.

ENSEMBLE, *à part.*

Ah ! d'un pareil tour,
Je rirai plus d'un jour.

[*Jacqueline, après avoir habillé le Docteur, lui couvre la tête d'un voile.*]

LE DOCTEUR, *à Jacqueline qui le prend ſous le bras.*

Çà, point de tricherie, au moins.

JACQUELINE.

Allez, vous ne pouviez tomber dans de meilleures mains ; (*Bas.*) Tu m'as bien fait peur, maudit barbon ; mais je te la garde bonne.

SCENE VII.

LINDOR, *les Acteurs précédens.*

LINDOR, *bas, à Jacqueline qu'il reconnoît.*

QUE vois-je ? Tu me trahis !...

LE DOCTEUR, *entendant parler.*

Plaît-il ? ...

JACQUELINE, *au Docteur, qu'elle pousse rudement.*

Chut... [*Bas à Lindor.*] Suivez-moi, je vous instruirai de tout.

SCENE VIII.

Le Théâtre change & représente l'École de Droit, tous les Écoliers sont assemblés, & attendent le Docteur.

CHŒUR D'ÉCOLIERS.

Air : *Allons, gai.*

PROFITONS du tems qu'on nous laisse,
Pour nous divertir,
Pour nous réjouir.
Chassons loin de nous la tristesse.

Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Pendant notre jeuneſſe;
Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les fous.

(*La danſe finie, les Ecoliers ſe remettent à leur place; une porte s'ouvre ſur le côté du Théâtre, par laquelle Jacqueline fait entrer le Docteur, & lui dit:*)

JACQUELINE.

Entrez....

LE DOCTEUR, *à demi-voix.*

C'eſt donc ici qu'on m'attend?

JACQUELINE.

Oui.

SCENE IX.

LE DOCTEUR, TROUPE D'ÉCOLIERS.

LE DOCTEUR.

QUE vois-je? Où ſuis-je...? O Ciel! Dans mon Ecole! Devant mes Écoliers!.. Je ſuis t[illegible]ni... Tout eſt perdu... Ah! vieille abominable! Où fuir? Où me cacher?...

(*Au bruit qu'il fait, un des Ecoliers tourne la tête, & dit, en s'approchant du Docteur.*)

Premier ÉCOLIER, *à ſes camarades.*

Air : *Ah ! venez donc.*

Ah ! venez voir.... Ah ! venez donc :
Voilà des maſques. Le tour eſt bon.

Et bon jour, ma petite Maman.

Second ÉCOLIER.

Peſte ! elle doit être jolie.... montrez-nous donc un peu votre minois.

(*Tous les Ecoliers entourent le Docteur, qui ſe cache toujours le viſage ; ils lui font mille agaceries.*)

Premier ÉCOLIER.

D'où Diable venez-vous ?.. Etes-vous veuve ? fille ? femme ?...

TRIO.

LE DOCTEUR. O ciel ! quelle diſgrace !

PR. ÉCOLIER. Allons ;
Point de façons.

SEC. ÉCOLIER. Bas les mains.

LE DOCTEUR. Ah ! de grace !

PR. ÉCOLIER. Bas les mains, vous dit-on...

LE DOCTEUR. Non, non.
O ciel ! quelle diſgrace !

PR. ÉCOLIER. Elle veut qu'on l'embraſſe.

SEC. ÉCOLIER. Eh ! bien, commence, toi.

PR. ÉCOLIER. Nenni, nenni, ma foi.

ENSEMBLE. A toi, à toi, à toi, à toi : *en ſe renvoyant le Docteur l'un à l'autre.*

Prem. ECOLIER.	LE DOCTEUR.	Sec. ECOLIER.
Allons, commence, toi,	Eh ! Meſſieurs, laiſſez-moi.	Allons, commence, toi,
Nenni, ma foi ;	Ah ! de grace,	Nenni, ma foi.
Je meurs d'effroi.	Laiſſez-moi.	Pourquoi? pourquoi?
Elle fait la grimace.	O ciel ! quelle diſgrace !	Elle veut qu'on l'embraſſe.

(*Pendant qu'on balotte le Docteur, un des Ecoliers le regarde avec plus d'attention, & dit à ſes camarades.*)

Premier ÉCOLIER.

Eh ! C'eſt un homme....

Second ÉCOLIER.

Un homme !... Ah ! ventrebleu.... C'eſt un fripon ; faiſons-le repentir de ſon effronterie.

TOUS ENSEMBLE.

Allons, allons.... C'eſt bien dit... Aſſommons-le.

LE DOCTEUR, *ſe découvrant:*

Eh ! Meſſieurs, Meſſieurs.... Doucement ; reconnoiſſez le Docteur votre Maître.

Premier ÉCOLIER.

Le Docteur !...

Second ÉCOLIER.

C'eſt lui-même....

TOUS ENSEMBLE.

Fuyons...

SCENE X.

LE DOCTEUR *ſeul, ſe relevant.*

Air : *Ah ! Maman, &c.*

AH ! bon Dieu ! que je l'échappe belle !
Quel fâcheux inſtant !
Je ſuis tremblant,
Et je chancelle.

Mais que dois-je penſer de tout ceci ? .... Liſe, me hait, & plus je me rappelle ce que Lindor m'a dit ... Ah ! je n'en doute plus .... Jacqueline, Lindor, Liſe ... Tout .... Tout eſt d'accord pour me tromper....

Air : *Comm' v'là qu'eſt fait !*

Ah ! ſi la petite fripponne,
Au mépris de mon tendre amour,
Pour ſe moquer de ma perſonne,
M'avoit joué ce vilain tour ;
De ma rage & de ma colere
Bientôt elle ſe ſentiroit....
Mais éclairciſſons ce myſtere,
Elle vient bien à cet effet.

SCENE

SCENE XI.

LISE, LE DOCTEUR.

LISE, *riant.*

Suite de l'air.

COmm' vous v'là fait !
Comm' vous v'là fait !

LE DOCTEUR.

Approchez, approchez-vous, la Belle ; il n'eſt pas queſtion de plaiſanter ici... Il faut m'avouer tout.

LISE.

Comment ! que voulez-vous dire ?

LE DOCTEUR.

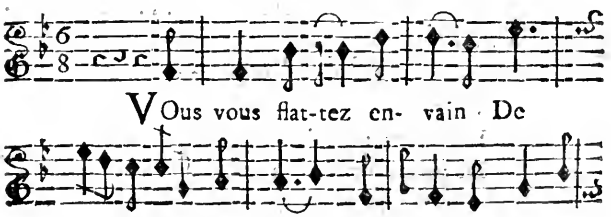
Que vous me jouez vraiment de jolis tours !

LISE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ce n'eſt pas moi, d'honneur.

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! ah !... Sçavez-vous bien que tous ces ah ! ah ! là me déplaiſent ; apprenez un peu à reſpecter votre époux futur.

LISE, *ironiquement.*

LE DOCTEUR.

Eh ! parbleu, nous verrons : je vois que malgré ma défenſe on vous a fait voir Lindor.... Que Jacqueline & lui... M'écouterez-vous, petite impertinente ?

(*Liſe regarde ſi Lindor ne vient point.*)

LISE, *ironiquement.*

Oui, oui, vous parlez très-bien.... Mais malgré cela...

*Repriſe de l'*ARIETTE.

Vous vous flattez envain
De régler mon deſtin,
De poſſéder ma main.

LE DOCTEUR.

C'en eſt trop... le dépit l'emporte, &...

SCENE XII *& derniere.*

LINDOR, JACQUELINE, LISE, LE DOCTEUR.

LINDOR.

DOUCEMENT.... que voulez-vous donc faire?..

JACQUELINE.

Allons, allons, Monſieur, de la modération.

LE DOCTEUR.

Ah ! chienne, te voilà !

JACQUELINE.

Défendez-moi donc, Monſieur Lindor. (*Au Docteur.*) C'eſt votre faute ; pourquoi vous trouviez-vous là ? Ce n'étoit pas vous qu'on venoit chercher.

LE DOCTEUR.

Allons, la Belle, rentrez vîte.... Allons.... & qu'on m'obéiſſe.

LISE

Ah ! tout eſt dit : je ne quitte plus mon époux...

LE DOCTEUR.

Votre époux ! qui ? Lui ? Eh ! quel ſot, s'il vous plaît, vous a mariés ?

JACQUELINE.

Vous-même.

LINDOR.

A vous dire vrai, nous ne ſommes pas encore époux; mais je me flatte que vous n'irez point contre votre avis, contre la loi, & que vous me ſervirez même d'Avocat, comme vous me l'avez promis.

JACQUELINE.

Comment vous trouvez-vous de la consultation, Monsieur l'Avocat ?

LE DOCTEUR.

Ah ! vous êtes venu me surprendre ; mais vous ne le porterez pas loin.

[*Il veut sortir, Lindor l'en empêche.*]

QUATUOR.

LINDOR.

Peine inutile.

LISE.

Restez, restez tranquille.

JACQUELINE.

A vos dépens,
N'apprêtez point à rire aux gens.

LE DOCTEUR.

Quoi ! maudite sorciere,
Tu ne veux pas te taire !

JACQUELINE.

Pour vous venger, épousez-moi.

LISE ET LINDOR.

Epousez-là.

JACQUELINE.

Voilà ma foi.

LE DOCTEUR.

Ah ! cesse d'y prétendre.
Plûtôt que d'être à toi,
J'aimerois mieux me pendre.

QUATUOR.

LISE & LINDOR.	LE DOCTEUR.	JACQUELINE.
Soyez plus raisonnable.	Ah! race abominable !	Soyez plus raisonnable ;
Soyez moins intraitable.	Après un tour semblable ;	Soyez moins intraitable :
Malgré tout son courroux,	Dans mon juste courroux	Calmez votre courroux,
Aimons-nous toujours, aimons-nous.	Au Diable je vous donne tous.	Et n'allez plus au rendez-vous.

FIN.

SANCHO PANÇA DANS SON ISLE,

OPERA BOUFFON

EN UN ACTE;

Repréſenté devant LEURS MAJESTÉS *à Fontainebleau le Mercredi* 20 *Octobre* 1762, *par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

DE L'IMPRIMERIE

De CHRISTOPHE BALLARD, ſeul Imprimeur du Roi pour la Muſique, & Noteur de la Chapelle de Sa Majeſté.

M. DCC. LXII.

Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ.

Les Paroles ſont du Sr. *Poinſinet* le jeune.

La Muſique du Sr. *Philidor.*

Le choix des Airs & l'arrangement des Divertiſſements ſont du Sr. *Francœur*, Sur-Intendant de la Muſique du Roi en Séméſtre.

Les Ballets ſont de la Compoſition des Srs. *Laval*, Pere & Fils, Maîtres des Ballets du Roi.

ACTEURS DE LA PIÉCE.

SANCHO PANÇA, *Gouverneur de l'Iſle*,	Le Sr. Caillot.
LOPE TOCHO, *ſon gendre prétendu*,	Le Sr. Clairval.
TORILLOS, *homme de confiance du Duc*,	Le Sr. Champville.
DON CRISPINOS, *Amant de Juliette*,	Le Sr. Lejeune.
LE DOCTEUR TIRTEOFUERO, *Médecin*,	Le Sr. La Ruette.
THÉRESE PANÇA, *Epouſe de Sancho.*	La Dlle. Deſchamps.
JULIETTE, *jeune fille*,	La Dlle. Villette.
UNE BERGERE,	La Dlle. Colet.
UNE GOUVERNANTE,	La Dlle. La Fond.
UN FERMIER,	Le Sr. Rochard.
UN BARBIER.	Le Sr. St. Aubert.
UN TAILLEUR.	Le Sr. Desbroſſes.

PLUSIEURS OFFICIERS ET GARDES.

PERSONNAGES DANSANTS.

PREMIERE ENTRÉE.

VILLAGEOIS.	VILLAGEOISES.
Les Sieurs.	Les Demoiselles.
Lany, Beat, Groſſet.	Allard, Peſlin, La Fond.

SECONDE ENTRÉE.

BERGERS.	BERGERES.
Les Sieurs.	Les Demoiselles.
Dauberval, Le Lievre, Campioni.	Guimard, Dumiray, Rey.

La Scene eſt dans l'Iſle de Barataria.

SANCHO PANÇA DANS SON ISLE; *OPERA BOUFFON.*

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon très-orné.

THERESE, PANÇA, LOPE TOCHO.

THERESE.

A La fin finale j'arrivons : j'allons donc voir ce biau Gouvarneur. Je gage que mon vieux fournois ne me croit pas ſi près de ſes talons. Ah ! trédame, s'il faut que je rencontre la petite peronnelle dont ils m'avont averti qu'il s'eſt amouraché ici, malgré la fidélité conjugale qu'il me doit ; &

vous le ſçavez comme tout le village, Monſieur Lope, vous le ſçavez, ſi je lui ai bien gardée?

LOPE TOCHO.

Paix donc, Dame Thereſe. Vous dites ça comme un reproche. Tranquiliſais-vous : le bonhomme Sancho eſt trop ſage, n'en croyez pas les calomnies, & ſongez à notre affaire.

THERESE.

Et oui, oui, j'y ſonge; vous épouſerez not' fille, v'là qu'eſt fini... Mais que c'eſt donc beau, mon garçon! queux enfilades! & pis de l'or, & pis de grands meubles! Ah! dame, ſi ça continue, t'auras beau dire, je croirai que c'eſt tout de bon que not' homme eſt devenu tout de ſuite ou Gouvarneur, ou Prince.

LOPE TOCHO.

Non, j'vous dis, je ſuis dans le ſecret; tout ce qui reluit n'eſt pas or. C'eſt une niche qu'on fait au papa Sancho; comme il ne parlait jamais que de Principautés & de Gouvernemens, on lui a donné à croire qu'on lui baillait celui-ci; mais ſoyez bien certaine que tout ce qui s'y paſſe n'eſt que pour divertir un Duc & une Ducheſſe que l'on informe bien fidelement de ſa conduite.

THERESE.

Voirment, ça n'eſt pas trop biau à ces gros Seigneurs de ſe moquer comme ça du pauvre monde.

LOPE TOCHO.

Mais auſſi votre mari, à ce que m'avont dit les gens de la maiſon, eſt ſi drôle & ſi ſimple!

THERESE.

Ah ! que nennin, il n'y a pire eau que celle qui dort ; c'eſt un ruſé, un matois qui m'a donné bien du tintoin. Voyez que j'en ons une belle récompenſe !

ARIETTE.

Il fallait le voir au village,
Quand il ſortait du cabaret ;
Il était ivre, il faiſait rage.
Ah ! quel tourment pour moi c'était !
Paſſe encor ſi quelques taloches
Euſſent fini le différend.
On n'a pas ſes mains dans ſes poches,
Pif, paf, on les donne, on les rend.
Quand rien n'arrête la beſogne,
Et qu'un mari fait ſon devoir,
Pendant le jour la femme grogne,
Mais elle s'appaiſe le ſoir.

LOPE TOCHO.

Il eſt vrai que l'ami Sancho eſt un peu ſur ſa bouche.

THERESE.

Il ne fallait pas moins que je le ſupportiſſe avec tous ſes vices ; là où tiant la chevre faut qu'alle y broute ; auſſi j'ons eu bien des obligations au bon Seigneur Don-Quichote de lui avoir baillé une charge d'Ecuyer errant ; c'eſt toujours rendre un grand ſervice à une pauvre femme, que de la débarraſſer de ſon mari. Stapendant je ne ſuis pas pour ſouffrir qu'il en cajole une autre, &

dès que j'ons appris ſes beaux déportemens ; j'ons bien vîte fait mon paquet pour y venir mettre ordre.

LOPE TOCHO.

Vous avez fort bien fait. Par ainſi vous eſperais donc qu'il conſentira à ce que je ly venons demander, qu'il plantera là toutes ſes Chevaleries, où il n'a jamais gagné que des coups, qu'il viendra vivre avec nous dans notre Farme où rien ne manque, & qu'il me baillera ſa petite Sancha en mariage.

THERESE.

S'il vous la baillera ! oh ! ça s'ra vrai comme je m'appelle Thereſe ; les foux font les feſtins, & les ſages les mangent. Il n'y a ni Gouvarneur ni gouvarnerie qui tienne, vous êtes not' ami, not' compere & not' voiſin ; vous aimez not' fille ; elle vous voit de bon œil, ça ſuffit : c'eſt moi qui ſuis ſa mere, ça ne doit regarder que moi : oh ! ne croyez pas que je le ménage après l'affront qu'il n'a pas honte de me faire.

LOPE TOCHO.

Et vous en revenais toujours là : fi donc, que c'eſt vilain d'être jalouſe.

THERESE.

Moi jalouſe ! parguienne oui ; j'en ons ben le tems ! oh ! ce n'eſt pas que je l'aime, mais on a un cœur, on eſt ſenſible, on ſe ſouvient de ce qui nous eſt dû, & puis que ſçait-on ? Depuis que le v'la gros Seigneur, peut-être ben ne s'enivre-t'il plus ſi ſouvent.

LOPE TOCHO.

Encore une fois, penſais à mon mariage, ça nous réunira. Vous viendrais tretous dans not' Métairie, une Ferme où l'on rit, vaut mieux qu'un Palais où l'on baille, chez nous vous ſerais la maitreſſe, votre fille fera le ménage, Sancho la cuiſine, moi les affaires, & vive la joie.

ARIETTE.

Dans ces grands châteaux,
On dit qu'on voit ſans ceſſe
Une Ducheſſe
Une Princeſſe,
Bailler, dormir ſur des carreaux.

Dans ma métairie,
Moi je veux qu'on rie,
Jamais d'embarras....
Le jour, bonne chere;
Le ſoir, laiſſez faire;
Notre ménagere
Ne ſe plaindra pas.

Dans ma métairie, &c.

THERESE.

Ah! taiſez-vous donc; il ſemble déjà que j'y ſois, vous me rendais toute joyeuſe; laiſſez faire à moi: il va venir, j'allons ly parler doucement; mais s'il bronche, ſuffit; vous varrez comment je m'comporte.

LOPE TOCHO.

Paix: j'entends du bruit, c'eſt lui qui viant; taiſons-nous.

SCENE II.

LOPE TOCHO, THERESE, SANCHO, *entouré de pluſieurs domeſtiques qui lui font des révérences.*

SANCHO.

OH ! laiſſez-là vos révérences, je n'aime point tant les façons ; la politeſſe eſt une traîtreſſe : que l'on panſe mon griſon, & que l'on ſonge à me faire dîner bien vîte.

TRIO.

LOPE TOCHO.

Eſt-ce lui ? La plaiſante allure !
Ah ! ah ! ah ! ah !
On n'y tient pas.
Monſieur, vous êtes ſi drôle !
C'eſt que l'on n'y tient pas.
Ah ! point de colere,
Pour une miſere,
Ne vous fâchez pas.
C'eſt qu'on a beau faire,
On n'y tient pas.

THERESE.

La bonne figure !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Mon cher mari, qu'il eſt drôle !
Non, laiſſez le faire.
Viens-y, tu verras
N'ai-je pas deux bras ?

SANCHO.

C'eſt ma femme ! ah ! quelle aventure ?
Je ne l'attendais pas.
Comment ! qu'eſt-ce à dire ?
Qu'avez-vous à rire ?
Pourquoi ces éclats ?
Mais je crois qu'elle eſt folle.
Çà, Monſieur le drôle,
Un ton plus bas.
Tiens, tais-toi, Thereſe,
Sinon tu ſentiras,
Tu ſçauras,
Ce que peſe
Mon bras.

LOPE TOCHO.

Eh ! là, n'faut pas nous en vouloir pour une petite gaillardiſe. Je venons vous parler d'une affaire bian plus ſérieuſe.

THERESE.

Ah ! que oui, j'en ons d'autres à te compter. Eh ! ben, Monſieur le biau galant : pourrait-on ſçavoir des nouvelles de votre amoureuſe ?

SANCHO.

Qu'eſt-ce que çà ſignifie ?

LOPE TOCHO, *à Thérese.*

Laiſſez-nous un moment expliquer.

THERESE, *à Lope Tocho, en menaçant Sancho.*

Parlez, parlez.

LOPE TOCHO.

Vous ne reconnaiſſez pas en moi Lope Tocho, neveu de Jean Tocho, vot' compere.

SANCHO.

Ah ! mon ancien ami Tocho ! ... Comment ſe porte-t-il ?

LOPE TOCHO.

Fort bien. Il eſt mort ; mais ça ne fait rien à la choſe. Il m'a laiſſé tout ſon bien, parce que je ſuis tout ſeul, & au par-deſſus une bonne métairie dont je devians le Farmier.

SANCHO.

Eh ! bien, ſi vous êtes ſi riche, tant mieux pour vous, mais comme on dit le mord doré ne rend pas le cheval meilleur. Et....

LOPE TOCHO.

Quelle comparaiſon.

THERESE.

Oh ! j'aime ben ça ; n'allez-vous pas faire le rencheri ? Mais ça li ſied !

LOPE TOCHO.

Mais je vous en prie, Dame Thereſe ; laiſſez-nous.

THERESE.

Mais voyez donc, faut-il tant de raiſons pour li dire que ſa fille eſt grande comme pere & mere, que ça demande à ſe pourvoir à corps & à cris, & qu'il vaut ben mieux la marier plûtôt que plus tard ? V'là un bon garçon qui la demande.

SANCHO.

Comment ?

LOPE TOCHO.

Oui. V'là le fait. J'ons déjà la parole de vot' fille & celle de vot' femme. J'aurions bian pû nous paſſer de la vôtre, mais par politeſſe...

SANCHO.

Sçavez-vous que j'ai beſoin de tout mon bon ſens pour ne pas vous répondre un millier de ſottiſes ? Ah ! que nennin ; ce n'eſt pas dans nos vignes que vous viendrez chercher des perles. Ecoutez-les donc dire, bailler la fille d'un Gouverneur à un payſan !

THERESE.

Trédame, un Payſan ! ne voulez-vous pas marier vot' fille dans un Palais, où elle n'aura pas l'eſprit de marcher, pour qu'on ſe moque d'elle & de vous ? Nennin, Sancha a des cottes de ſerge, ça ly ſiait mieux que des ſouliers de ſoye ; faut que chacun ſe meſure à ſon aulne : voirment on appellerait ma fille Madame : & moi faudra donc m'appeller ma Reine.

LOPE TOCHO.

Courage, continuez.

SANCHO.

Auras-tu bien-tôt dit, femme opiniâtre, & têtuë; quand la Fortune eſt à la porte, faut-il lui fermer ſur le nez? Veux-tu toujours reſter dans ton même état, ſans hauſſer ni baiſſer, comme une figure de tapiſſerie. Apprends, ignorante, que le brave Chevalier Don Quichotte pour récompenſe de mes ſervices, m'a fait bailler par le Duc de Médoc ſon ami le gouvernement de cette Iſle en terre ferme, & puiſque me voilà Gouverneur; je veux que ma Fille ſoit Comteſſe, Baronne, & peut-être bien Ducheſſe, ſelon ma fantaiſie.

ARIETTE.

Je veux que Sancha brille,
Et faſſe honneur
A ma famille;
Qu'on diſe, c'eſt la fille
De Monſeigneur
Sancho Pança le Gouverneur.
Quel honneur
Pour ma famille!

A ſa ſuite on verra
Des laquais, des pages:
Dans les plus riches équipages,
Ma fille brillera:
Grands yeux ouverts, bouche béante;
Tout le peuple demandera
Quelle eſt cette Infante;
On lui répondra:
C'eſt la fille, &c.

A la Cour elle paraîtra,
Le Roi lui-même ira la prendre ;
La Reine l'embraſſera, ;
Chaque courtiſan enviera
Le bonheur de mon gendre,
Et celui du papa.
Chacun dira :
C'eſt la fille, &c.

LOPE TOCHO.

Mais écoutez une raiſon.... Qu'avez-vous donc, Dame Thereſe ?

THERESE, *ſe cachant avec ſon tablier.*

Oh ! ça me déſeſpere. (*Elle frappe du pied.*) Oui, toutes ces grandeurs-là front la perdition de vot' Fille ; on ſçait bien d'où l'on vient, on ne ſçait pas où l'on va ; je n'ai jamais aimé les ſuffiſances ; je m'appelle Théreſe, & mon Pere Caſcayo, & v'là tout. Voirment quand not' Fille paſſerait par le village avec ſes biaux atours de qualité, ils ne manqueront pas de dire : eh ! regarde donc cette Mam'ſelle ; il y a quatre jours qu'elle filait des étoupes, & ſe parait d'une ſerviette ſur ſa tête ; la v'là dans le beau monde ; mais il n'y a pas de feu ſans fumée ; elle a fait fortune, oui-dà, mais il faut ſçavoir un peu comment cette fortune là s'eſt faite ; & tout çi, tout ça ; oh ! je leur fermerai ben la bouche, moi ! & tant que j'aurai mes cinq ou ſix ſens de nature, Sancha ne ſera pas Princeſſe, je n'y baillerai jamais mon conſentement.

SANCHO.

Bavarde que tu es, t'as beau dire, beau crier, c'eſt révolu dans ma tête ; Sancha ſera Comteſſe quand tu devrais en crever.

THERESE.

Et moi j'aimerais mieux qu'elle fût morte que de la voir tant ſeulement Baronne.

SANCHO.

Ah ! çà, il n'y a ſi bonne compagnie qu'il ne faille quitter, comme diſait ce grand Roi.

LOPE TOCHO.

Comment ! vous nous plantais-là ?

THERESE.

Pardi c'eſt tout ſimple : ne faut-il pas que ce biau Monſeigneur s'en aille viſiter ſa chere Infante.

SANCHO.

Une fois pour tout, que voulez-vous dire... ? (*A part.*) Aurait-elle appris...

THERESE.

Oh ! je ſçavons de tes nouvelles, j'en ſçavons ; mais je t'en ferons ſçavoir des nôtres.

SANCHO.

Ecoute, Théreſe.

THERESE.

Je n'acoute rien ; je m'en vais m'informer un peu, ſi par hazard ta Peronelle n'aurait pas un Pere & une Mere, & je rendrai compte à ſes parens de ſa belle conduite.

SANCHO.

Ne t'aviſe pas de faire quelque coup de ta tête.

LOPE TOCHO.

Eh ! ben, allez-vous encore vous chanter pouille ? Il y a de drôles de familles dans le monde ! appaiſez-vous, Dame Théreſe, & vous Papa qui faites tant le fier, je vous certifie que vous me baillerez votre Fille, & que vous ſerais encore trop heureux de venir chez nous quand vous quitterez votre biau Gouvernement.

SANCHO.

Pauvre cervelle ! ça me fait pitié... (*A part.*) Faut me délivrer d'eux. (*Haut.*) Eh ! bien, oui, mon garçon, ſi jamais je quitte mon Gouvernement, v'là qu'eſt fini, je te baille ma Fille, & je vous ſuis tretous.

LOPE TOCHO.

Tope, tout eſt dit.

SANCHO.

J'y conſens : quelqu'un vient.

LOPE TOCHO.

Sarviteur, not' Beau-Pere ; avant que la journée finiſſe, j'attendons un troupeau de Payſans de notre village, & je viandrons avec eux vous charcher ; vous nous en remarcîrez, vous varrez.

SANCHO.

Serviteur.

THERESE.

Adieu.... Si jamais tu faiſais ma Fille Comteſſe... Hom... Prends garde à toi.

SCENE III.

SANCHO TORILLOS.

TORILLOS.

JE viens vous annoncer....

SANCHO.

Le dîner?

TORILLOS.

Non, vraiment.

SANCHO.

Tant pis.

TORILLOS.

On ne peut ſervir que ce ſoir.

SANCHO.

Qu'eſt-ce à dire, ce ſoir? Oh! je veux de mon autorité abſolue qu'on me ſerve trois fois par jour.

TORILLOS.

L'uſage....

SANCHO.

L'uſage eſt un ſot & vous auſſi.

TORILLOS.

Excuſez, mais illuſtre Don Sancho...

SANCHO.

A qui parlez-vous? Je vous avertis tout net & tout franc que je ne prends point le Don; je m'appelle Pança tout court & tout rond; mon

Pere s'appellait Pança & Pança s'appellait mon ayeul, je ne veux ni titres, ni Seigneuries : c'eſt comme les beaux habits, il y a tant d'eſpéces de gens qui s'en parent que pour ſe diſtinguer il faudrait n'en plus porter.

TORILLOS.

Eh bien ! Seigneur Sancho, tout court & tout rond, ce ſont les habitans de l'Iſle qui viennent en foule voir leur nouveau Gouverneur.

SANCHO, *à part.*

Ces gens prennent bien mal leur tems, j'attendais ici ma chere Juliette.

TORILLOS.

C'eſt un hommage qu'ils vous doivent, & ils ſe raſſemblent pour vous le rendre en cérémonie.

SANCHO.

Comment diable ! il s'agit donc ici de repréſenter.

TORILLOS.

Sans doute.

SANCHO.

J'aimerais bien autant qu'on repréſentât mon dîner.

TORILLOS.

Les voici.

SCENE IV.

SANCHO, *au milieu*, TORILLOS *à côté de lui*, UNE GOUVERNANTE, UN BARBIER, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE, UN TAILLEUR, UN MARÉCHAL, UN LAQUAIS, UN PROCUREUR, UN TRAITEUR, *Suite de Valets & de Payſans.*

CHŒUR, *qui entoure & ſalue Sancho.*

CHANTONS, chantons la bienvenue
De notre nouveau Gouverneur.
Qu'à l'envi chacun le ſalue ;
Honneur, honneur, honneur
A notre nouveau Gouverneur.

SANCHO.

Je ſuis content, ſi cela continue.

LE CHŒUR.

Monſeigneur, écoutez-nous,
Nous avons recours à vous.

SANCHO.

Mes enfans, expliquez-vous.

LE BARBIER, *lui crie à l'oreille.*

Vous placerez ma famille.

LE PAYSAN *le tire par la manche.*

Vous marirez notre fille.

LA PAYSANNE.

Mon couſin eſt en priſon.

LE MARÉCHAL.

Je panſerai le griſon.

LA GOUVERNANTE.

Prenez-moi pour Gouvernante.

LA PAYSANNE.

Protégez une innocente.

LE TAILLEUR.

J'aurai l'honneur
D'être Tailleur.

LE LAQUAIS.

Laquais.

LE PAYSAN.

Fermier.

LE PROCUREUR.

Procureur.

LE MARÉCHAL.

Maréchal.

LE BARBIER.

Barbier.

LE CUISINIER.

Traiteur.

TOUS.

De Monſeigneur
Le Gouverneur.

SANCHO.

Je ne ſçais auquel entendre.

TORILLOS.

Répondez-leur,
Monſeigneur.

SANCHO.

Taiſez-vous tous.

LE CHŒUR.

Écoutez-nous,
Nous avons recours à vous.

SANCHO.

Je ne ſçais auquel entendre.
Que me veulent ces niais ?

LE CHŒUR, *chacun tire un grand papier.*

Monſeigneur, ce ſont nos Placets.

SANCHO.

Je ne ſçais auquel entendre.
Je vais tous les faire pendre.
Taiſez-vous, ou je m'en vais.

Me voilà devenu ſourd, qu'on me chaſſe ces coquins-là ; oui-dà, faites-vous bon, le loup vous mange ; mais fin contre fin ne fait pas doublure, je vois bien qu'il faut ici de la réforme.

TORILLOS, *qui était ſorti un moment, rentre.*

Monſeigneur, une jeune habitante de l'Iſle demande...

SANCHO, *à part.*

Ce ſera ma petite Juliette.... Oh ! j'enrage, tous ces renégats-là ne s'en iront jamais.

TORILLOS.

Voulez-vous qu'elle entre ?

SANCHO.

Aſſurément. Eſt-ce que les gens de mon état doivent refuſer rien aux jolies femmes ? Mais dis-

moi, mon ami, ne pourrais tu pas me congédier, la, poliment à coups de bâton ce troupeau de bavards ? Et tout de suite, je t'en prie, mon cher camarade, fais mettre la nappe, ou qu'on n'en mette pas; comme on voudra ; sans façon, deux ou trois plats, un peu de bœuf, du lard, des navets, quelques oignons, du fromage ; je ne suis pas difficile, je t'aimerai de tout mon cœur...

(Il l'embrasse.)

TORILLOS, *fait signe aux autres personnages de se retirer.*

Laissons-le avec cette petite personne qui nous a promis de bien jouer son rôle, & courons vîte avertir sa femme, & donner avis à Monsieur le Duc des premieres actions de notre Gouverneur.

SCENE V.

SANCHO, JULIETTE.

JULIETTE.

Bon jour, Monsieur Sancho.

SANCHO.

Bon jour ma bonne petite Amie... que vous êtes jolie !

JULIETTE.

A votre service, Monsieur notre Gouverneur.

SANCHO.

Paix ; attendez un moment, il est bon de voir

ſi perſonne ne nous écoute ; car chez nous autres gros Seigneurs, on dit que les murs ont des oreilles.

JULIETTE.

C'eſt vrai, on dit cela, prenez-y garde. (*A part.*) Et nous tâchons de nous bien tirer d'affaire ; il ne me paraît pas difficile d'inſpirer de l'amour à ce bon Payſan, (*Haut.*) vous voyez que je ſuis venue comme je vous l'avais promis, pendant que ma Mere eſt ſortie, & ſans que mon Amant le ſçache.

SANCHO.

Qu'eſt-ce à dire ? A votre âge vous avez déjà un Amant ?

JULIETTE.

Oh ! oui. Et un brave encor, mais ça ne fait rien.

SANCHO.

Si fait, vraiment, ça me fait beaucoup.

JULIETTE.

Oh ! je ne l'aime pas du tout, parce que c'eſt un méchant qui ne ſçait que crier & ſe battre.

SANCHO.

Et moi, ma Petite ?

JULIETTE.

Oh ! je vous aime bien vous, parce que vous m'avez promis de me faire Reine.

SANCHO.

Vraiment, je vous le promets encore, foi d'Écuyer errant.

JULIETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça ?

SANCHO.

Vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un Écuyer errant ? Diable, c'eſt une choſe qui eſt toujours à la veille d'être Gouverneur, ou roué de coups, tantôt mourant de faim, tantôt mangeant comme quatre.... Enfin.... ſuffit que vous n'aimez pas votre autre Amant ; mais qu'un bon gros garçon tout uni, tout rond comme moi, là, qui vous ait du courage & de la ſanté, vous plairait mieux pour votre Mari.

JULIETTE, *à demi voix.*

Oh !... je ne ſçais pas.

SANCHO.

Plaît-il ?

JULIETTE.

Oui, non. Dame, vous me rendez toute honteuſe, & puis votre mine me fait rire.

SANCHO, *à part.*

Comme c'eſt innocent ! que ça me conviendrait ! Ah ! coquine de Thereſe ! Si tu pouvois être atteinte de quelque mort ſubite.

JULIETTE.

Mais je ſçais bien que je voudrais que vous me ſiffiez bien vîte, ou Reine ou grande Dame, pour faire enrager mon Oncle, ma Tante, mon Frere & ma Couſine.

SANCHO.

Que vous avont-ils fait, Juliette ?

JULIETTE.

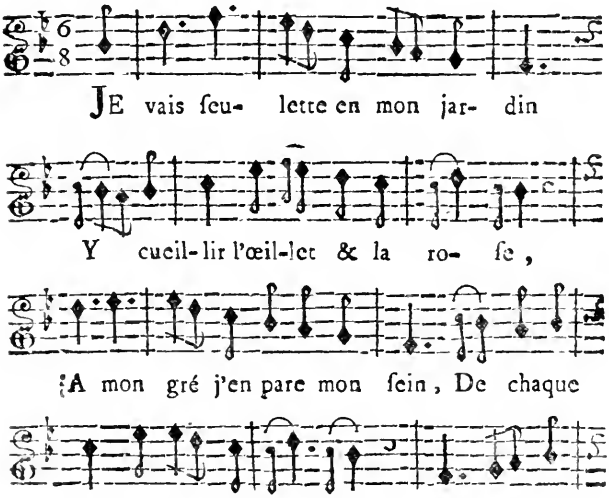
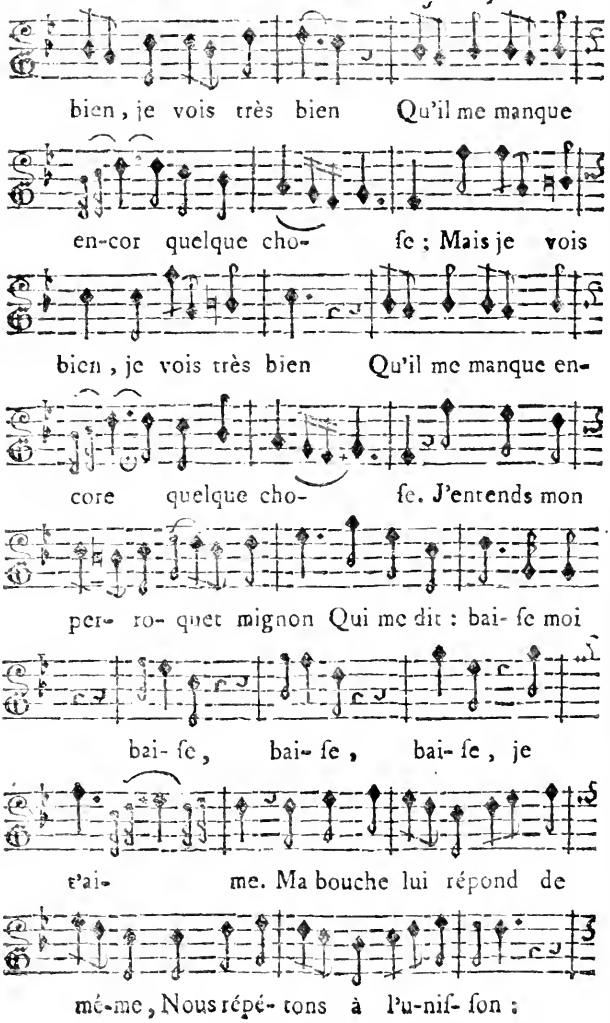
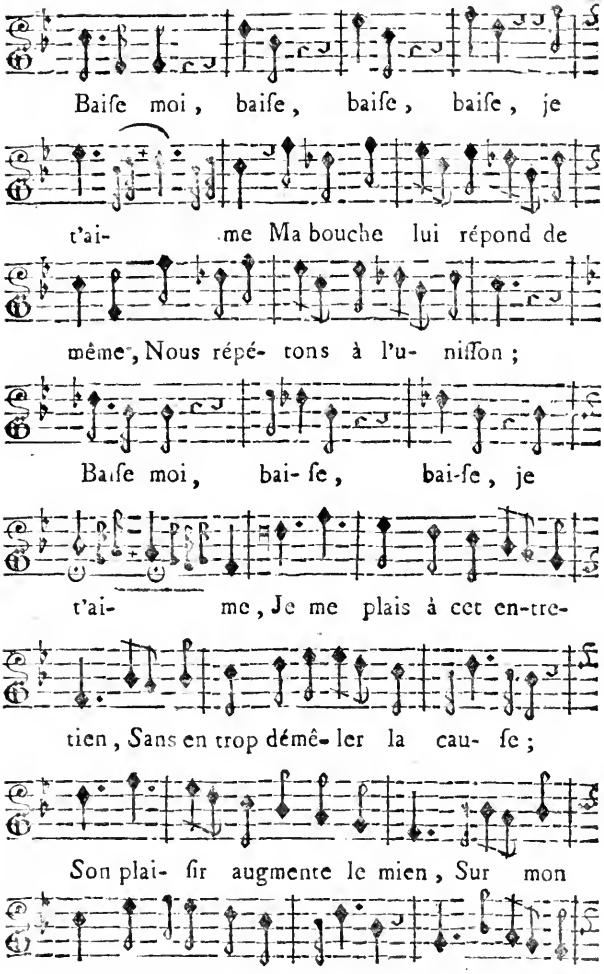
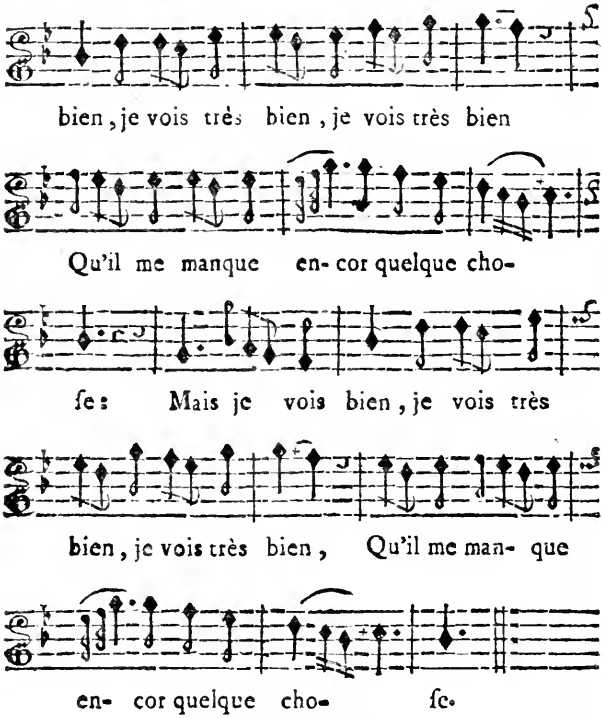
Voyez donc, ils ſortent du matin au ſoir pour s'aller divertir, & me laiſſent toute ſeule ; toute ſeule, en me diſant : petite Fille, reſtez ici, gardez la maiſon, comme s'ils avaient peur qu'elle ne s'enfuye.

SANCHO.

Quoi ! vous n'avez aucun petit divertiſſement ?

JULIETTE.

Pas du tout... Si fait, pourtant.... quelquefois..... Tenez, par exemple.

ARIETTE.


bien, je vois très bien Qu'il me manque
en-cor quelque cho- ſe ; Mais je vois
bien, je vois très bien Qu'il me manque en-
core quelque cho- ſe. J'entends mon
per- ro- quet mignon Qui me dit : bai- ſe moi
bai- ſe, bai- ſe, bai- ſe, je
t'ai- me. Ma bouche lui répond de
mê-me, Nous répé- tons à l'u-niſ- ſon ;

Baiſe moi, baiſe, baiſe, baiſe, je
t'ai- me Ma bouche lui répond de
même, Nous répé- tons à l'u- niſſon ;
Baiſe moi, bai- ſe, bai-ſe, je
t'ai- me, Je me plais à cet en-tre-
tien, Sans en trop démê- ler la cau- ſe ;
Son plai- ſir augmente le mien, Sur mon
ſein ſouvent il re- po- ſe ; Mais je vois

SANCHO.

Vraiment, oui, ah! çà, tenez, écoutez-moi.... (*A part.*) Si pourtant Théreſe... Mais, bon! elle n'en ſçaura rien.... Moi, ça toujours été mon faible que la jeuneſſe. (*Haut.*) Écoutez donc, il n'y a qu'un mot qui ſerve; un bon *tien* vaut mieux que deux *tu l'auras*; je ſuis le Maître, à ce qu'on m'a dit; reſtez avec moi.

ARIETTE.

Vous ſerez ma Dulcinée,
Je vous careſſerai,
Chérirai
Toute la journée.
Vous plairez-vous à cela ?

JULIETTE, *faiſant la révérence.*

Oui-dà ;
Ce ſera,
Monſieur, tout comme il vous plaira.

SANCHO.

Puis ma femme mourra ;
Elle eſt vieille, méchante,
Quelqu'un m'en délivrera,
Elle mourra :
Alors, ma chere Infante,
Sancho vous épouſera.

JULIETTE.

Oui-dà, &c.

SANCHO.

Don Quichotte mon maître
Eſt allé ſe faire Empereur ;
Un de ces matins peut-être,
Grace à ſa valeur,
Sancho ſera Prince
D'une province
Qu'à vos petons il mettra.

JULIETTE.

Oui-dà, &c.

SANCHO.

Puis ſans trop de peine,
Mon maître un jour pourra de moi
Faire un petit Roi;
Je vous ferai petite Reine.
Conſentez-vous à cela ?

ENSEMBLE.

JULIETTE.

Oui-dà;
Ce ſera,
Monſieur, tout comme il vous plaira.

SANCHO.

Cela
Ne ſera
Qu'autant que Sancho vous plaira.

SANCHO.

Quelle docilité ! vouloir bien être Reine ! Ce n'eſt pas comme toi, chienne de Mauricaude ; mais, patience ; tous les biens ne viennent pas à la fois ; me v'là Gouverneur cette année, il faut eſpérer que la prochaine je ſerai veuf.

SCENE VI.

SANCHO, JULIETTE, THERESE.

THERESE.

OH ! ce ne ſera pas vrai, je vivrons encore plus de cent ans pour te faire enrager.

SANCHO, *à part.*

La coquine ! qui l'aurait crue ſi proche ?

THERESE.

V'là donc qu'à la parfin je te prends ſur le fait, vieux ivrogne, vieux ingrat ! v'là donc la belle récompenſe de toute mon amitié ! Oh ! n't'imagine pas que je le ſouffre ; j'aimerais mieux que tu fuſſes crevé dix fois, que non pas de te voir tant ſeulement en regarder une autre.

JULIETTE, *à part.*

Oh ! quelle femme ! elle n'a guères plus de raiſon que ſon mari

SANCHO.

Tien, crois-moi, tais-toi, Thérèſe.

THERESE.

Vraiment, oui, que je me taiſe ! C'eſt bien dit, ſi je le veux.

ARIETTE.

Ne viens pas me chercher noiſe.
Ne faudra-t-il pas vraiment
A ta petite ſournoiſe
Faire ici mon compliment ?
Regardez, qu'elle eſt jolie !
Comme elle a l'air gracieux !
Il me prend en fantaiſie
De vous étrangler tous deux.
Oh ! je ne ſis pas peureuſe,
Et ſi t'es le Gouvarneur,
Par bonheur,
Je ſis itou Gouvarneuſe :
J'ai bon droit,
Je te ferai marcher droit.

SANCHO.

Le plus ſûr eſt de m'enfuir d'ici.

JULIETTE, *à Théreſe.*

Madame, ne me frappez pas.

THERESE, *arrête Sancho.*

Ne t'imagine pas m'échapper ; & vous, Peronnelle, vous ne rougiſſez pas à votre âge de venir comme ça chercher les Maris des autres ?

JULIETTE.

C'eſt vous qui ne ſçavez ce que vous dites. Eſt-ce que je cours après votre Mari ? Je n'en veux, ni ne m'en ſoucie ; c'eſt lui qui prétend me faire Reine malgré moi. Eſt-ce que je le connais ? Si vous avez ſi peur de le perdre, pourquoi le perdez-vous de vue ?

THERESE.

Comment ! ça raiſonne · oh ! tu n'y es pas, j'ons déjà averti toute ta famille, & ton grand eſcogrife d'Amant va te venir chercher ici tout à l'heure.

JULIETTE.

Me v'là perdue.

SANCHO.

Je ne ſçais qui me tient.

SCENE VII.

DON CRISPINOS, SANCHO, JULIETTE, THERESE.

DON CRISPINOS.

OÙ ſont-ils ? où ſont-ils ? . . Ah ! vous voici, la peſte, Mademoiſelle, il faut courir pour vous attrapper . . . mais qu'avez-vous ?

JULIETTE, *ſe leve vîte.*

Rien, rien. (*A part.*) Courage, ils ont donné dans le panneau.

DON CRISPINOS.

(*A part.*) Tant mieux. (*Haut.*) Je ſuis ravi de vous trouver, & vous auſſi, mon brave Gentilhomme.

SANCHO.

Monſieur, en vérité, vous êtes bien bon.

DON CRISPINOS.

Vous nous rendrez compte de votre petite conduite : nous ſçaurons pourquoi vous faites des eſcapades de la maiſon paternelle, & ce qui vous attire ici.

THERESE.

Je vous ai bien dit qu'elle y venait faire l'amour avec mon Mari.

DON CRISPINOS.

Faire l'amour !

SANCHO.

Te tairas-tu ?

JULIETTE.

Ça n'eſt pas vrai.

THERESE.

Comment ! je ne l'ai pas vû qui te prenait la main, & toi qui lui diſais : oui-dà, oui-dà.

SANCHO.

Ah ! ſi je tenais ta chienne de langue.

DON CRISPINOS.

Parler d'amour à ma Prétendue ! faire cet outrage à un homme de ma qualité ! allez, petite coquette, allez vîte à la maiſon ; & vous, bonne femme, fiez-vous à moi. (*Juliette ſort.*) Je me charge de vous venger.

THERESE.

Grand-merci, Monſieur.

DON CRISPINOS.

Allez avec elle.

THERESE.

Oh ! que nennin, je ne l'abandonne pas : la peſte ; il eſt trop ſujet à broncher, quand on le quitte.

SCENE VIII.

SANCHO, DON CRISPINOS, LOPE TOCHO, THERESE.

LOPE TOCHO.

C'Est vous que je cherche ; venez, venez vîte, Dame Théreſe.

THERESE.

Et non, mon garçon, j'ons nos raiſons pour reſter ici.

LOPE TOCHO.

Et j'en ons pour vous emmener ailleurs ; v'là de la compagnie qui nous arrive.

THERESE.

Mais.....

LOPE TOCHO.

Laiſſez cet homme ſeul avec le Papa Sancho, je vous jure qu'il le dégoutera bien vîte d'être Gouverneur.

THERESE.

Et non.

LOPE TOCHO.

Et ſi, venez toujours, je retournerons tout de ſuite.

SCENE IX.

DON CRISPINOS, SANCHO.

DON CRISPINOS, *à part.*

BON ! nous voilà ſeuls ; ſi par hazard il s'aviſait d'être brave, ce ne ſerait pas trop mon compte.

SANCHO, *à part.*

Ils ſont tous partis : je ne me crois pas trop en ſûreté avec cet homme-ci ; délogeons. Monſieur, je ſuis bien votre ſerviteur.

DON CRISPINOS, *enfonce ſon chapeau.*

Je ne ſuis pas le vôtre.

SANCHO.

Comme il vous plaira. Les volontés ſont libres.

DON CRISPINOS.

Un moment, s'il vous plaît : êtes-vous Chevalier ?

SANCHO.

Ah ! parbleu, mes épaules ſe ſouviennent encore de l'accolade.

DON CRISPINOS.

J'en ſuis ravi : me connaiſſez-vous ?

SANCHO.

Moi, non, j'arrive.

DON

DON CRISPINOS.

Je m'appelle Don Criſpinos-Alonzos-Tapaginos-Dellos-Fuentes Peyros.

SANCHO.

Eh ! bien, Monſieur Tapaginot-Cripinot Peyrot, je ne vous connais, ni ne m'en doute : je viens de mes vignes, je ne ſçais rien de rien ; qui vous doit vous paye ; bon jour, bon an.

DON CRISPINOS.

Et vous croyez bonnement vous diſpenſer ainſi de me faire raiſon de l'outrage ?

SANCHO.

Moi ! Monſieur, qu'entends-je ?.. Ma foi... je n'ai rien fait : demandez plûtôt.

DON CRISPINOS.

Me vouloir ſupplanter ! me couper l'herbe ſous le pied ! Allons, allons, je vous laiſſe le choix des armes.

SANCHO, *à part.*

Ah ! juſte Ciel ! je l'avais bien prévû, pauvre Sancho ! coquine de Théreſe ! c'eſt quelqu'enchanteur, mon Maître avait raiſon. Ah ! s'il était ici, qu'il aurait de plaiſir à le pourfendre depuis le chignon du cou !..

DON CRISPINOS.

Que dites-vous là ?

SANCHO.

Rien, rien, je réfléchis.

DON CRISPINOS.

Au choix des armes ?

SANCHO.

Non : je vous jure.

DON CRISPINOS.

Dépêchons, j'ai d'autres affaires.

SANCHO.

Eh ! bien, allez les faire ; ne vous gênez pas.

DON CRISPINOS.

Un Gouverneur ne peut pas refuſer de ſe battre.

SANCHO.

Il ne le peut pas ! Ah ! le ſot métier ! Eh ! bien, ſoit : puiſqu'il faut choiſir. . . Battons-nous.

DON CRISPINOS.

Comment ?

SANCHO.

Battons-nous. . . . la, tout ſimplement, au plûtôt fait, comme amis, à coups de poings.

DON CRISPINOS.

Fi donc : quelle indignité ! Allons, l'épée à la main.

SANCHO, *à part.*

(*Pendant ce couplet, Criſpinos eſſaye ſon épée, & la reguiſe ſur une pierre.*)

Je ſuis mort. . . . On m'abandonne. Ah ! ſi je croyais qu'en faiſant bien du bruit, il vînt quelqu'un nous ſéparer ; mais peut-être fait-il le fanfaron, & au fond il a peur comme moi. Eſſayons

un petit, quitte à m'enfuir, & s'il fait la canne, je le froterai comme un Diable.

Il tire ſon épée en mettant le pied ſur la garde.)

Voyons, voyons donc.

DON CRISPINOS.

Tenons ferme. (*A part.*) Je crains d'être la dupe de cette plaiſanterie.

DUO.

DON CRISPINOS.

Ah ! une, deux.

SANCHO.

Trois, quatre.

DON CRISPINOS.

Comment diable ! il ſçait ſe battre.
Je ne l'ai pas cru ſi fort.

SANCHO.

S'il avance, je ſuis mort.

DON CRISPINOS.

Une, deux.

SANCHO.

Trois, quatre.

ENSEMBLE, *en baiſſant les pointes de leurs épées.*

Tien, crois-moi, va-t'en chez toi.
Tien, retire-toi, crois-moi.

DON CRISPINOS.

Faiſons bonne contenance.

SANCHO.

Ah ! c'en eſt fait, il avance.
Il ne vient point de ſecours.

DON CRISPINOS.

Il avance toujours,
Il eſt pâle, ce me ſemble.

SANCHO.

Je crois que le coquin tremble.

[*Les épées se touchant.*]

Cric, crac ; je meurs de peur.

DON CRISPINOS.

Je perds courage.

SANCHO.

Ne touchez point au visage.

ENSEMBLE.

La main me manque de frayeur.

[*Les épées leur tombent des mains.*]

SANCHO *le prend au colet.*

C'est où je t'attendais, traître.

DON CRISPINOS, *même jeu.*

Maraud, tu vas me connaître.

SANCHO, *reculant.*

Si je n'étais Gouverneur....

DON CRISPINOS, *même jeu.*

Si j'en croyais ma fureur....

SANCHO.

Je ne m'épouvante guère.

DON CRISPINOS, *ramassant son épée.*

Je mépriſe ta colere

Va, tu t'en repentiras.

SANCHO.

Va, tu me reconnaîtras.

DON CRISPINOS.

(*A part.*) Comme il y va, je ne me chargerai pas une ſeconde fois de lui venir chercher querelle. Ah ça, Monſieur, juſqu'au revoir, nous n'avons rien à nous reprocher, nous ſommes d'égale force, ſi vous avez jamais beſoin d'un ſecond vous pouvez compter ſur moi. Bon jour.

SCENE X.

SANCHO, *ſeul.*

LE voilà donc parti; mais à quoi diable ſert-il d'être Gouverneur, ſi l'on ne s'en trouve pas moins expoſé à être aſſommé ! Le coquin s'en mourait d'envie, tout ici me trahit : on ne parle point de dîner, ma force diminue, & mon appétit s'augmente : ſi je mets le nez dehors, l'un me pouſſe, l'autre m'arrête, c'eſt à qui m'étourdira. Ah ! malheureux Sancho !

ARIETTE.

Je ſuis comme une pauvre boule
Dont les enfans font leur jouet ;
Petit & grand, comme il lui plaît,
La pouſſe, la chaſſe, la roule :
Sur un terrein facile & doux.
Soit qu'elle coule & ſe promene,
Soit, à travers mille cailloux,
Qu'elle ſe heurte & les entraîne,
Ce ſont toujours tourmens nouveaux.
L'un la pouſſe, l'autre la roule ;
Jamais, jamais la pauvre boule
Ne reſte un moment en repos.

SCENE XI.

SANCHO, TORILLOS, LE DOCTEUR, *Troupe de* DOMESTIQUES.

TORILLOS.

J'Accours vous défendre.

SANCHO.

Il eſt bientôt temps.

TORILLOS.

On vient, dit-on, de vous manquer de reſpect.

SANCHO.

Oui, mon ami; c'eſt un coquin, un maraud qui a voulu m'aſſommer.

TORILLOS.

Ah! ciel! inſulter un Gouverneur dans ſon Gouvernement : qu'on cherche cet inſolent, qu'on l'arrête.

SANCHO.

Et non, non : qu'on le laiſſe aller.

TORILLOS.

(*Il ſort de droite & de gauche des Domeſtiques.*) Monſeigneur n'eſt-il pas bleſſé? vîte un Médecin.

SANCHO.

Oh! ce n'eſt pas la peine, je n'ai reçu que quelques coups de poing, & j'y ſuis fait.

TORILLOS.

(*Le Docteur entre.*) N'importe : venez, Seigneur Docteur; voici Monſeigneur le Gouverneur qui vient d'être battu.

LE DOCTEUR.

Battu !... cela mérite attention.

TORILLOS.

(*On apporte un fauteuil.*)

Asseyez-vous ; reposez-vous.

SANCHO.

Que de cérémonies !

LE DOCTEUR.

Battu !... Examinons la chose : sont-ce des coups d'épée, des coups de sabre, coups de bayonette, coups de canne, coups de baton, coups de pied, coups de canon....

SANCHO.

Et non, non ; ce sont de petits coups de poing qui ne valent pas la peine qu'on en parle si long-tems. Laissez-moi tous en paix, & qu'on me donne à dîner.

LE DOCTEUR.

Un verre d'eau à Monseigneur.

SANCHO.

De l'eau ! juste Ciel ! du vin, si l'on veut que je boive.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous en bien.

ARIETTE.

Il vous faut des liqueurs calmantes,
Le sang dans vos veines brulantes,
S'élance & se roule à grands flots.
Il se précipite, il s'arrête.

Prenez un moment de repos :
Ah ! que votre état m'inquiette !
De vos humeurs je crains le choc.
Voyons ce pouls.... Il m'épouvante ;
Tic, tic, tac, tic, tac, toc, toc.
C'eſt une fievre intermittente.
Votre pouls eſt dur, inégal.
Vous êtes mal, fort mal, fort mal.

SANCHO.

Moi, je me trouve bien, fort bien : qu'on me donne à manger.

LE DOCTEUR.

Je ſerais votre aſſaſſin, ſi je ſouffrais que l'on vous ſervît même une ſoupe d'ici à trois ou quatre heures.

SANCHO.

Ah ! le traître !

TORILLOS.

Il s'agit d'ailleurs d'une affaire bien plus ſérieuſe ; vos Gardes en faiſant la viſite de l'Iſle, ont arrêté une jeune Bergere & un Fermier qui ſe diſputaient. On vous les amene ; il faut être à jeun pour juger ſainement.

SANCHO.

Moi ! je n'ai d'eſprit que quand je digére. Ah ! le maudit métier ! Qu'on m'approche ce ſiége, qu'ils viennent ; mais je déclare & très-clairement que c'eſt pour la derniere fois, & que je ferai donner les étrivieres au premier étourdi qui oſera m'importuner à l'heure des repas.

LE DOCTEUR.

Nous eſpérons tous voir ici briller votre haute intelligence, & ſur-tout que vous vous défairez petit à petit de l'habitude de débiter à tout propos une légion de proverbes. . . .

SANCHO.

Qu'eſt-ce à dire ? Mes proverbes ſont à moi, & je fais de mon bien ce que je veux ; qui ne ſçait pas ſon métier doit fermer ſa boutique ; un bon payeur ne craint point de donner de gages ; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ; on connait l'arbre au fruit ; tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre ; chaque oiſeau trouve ſon nid beau ; & qui ne fait pas ce qu'il doit, ne trouve pas ce qu'il croit ; le fruit verd . . .

LE DOCTEUR.

A votre aiſe ; ne vous gênez pas, Monſeigneur.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, UNE BERGERE, UN FERMIER, GARDES.

LA BERGERE.

JE viens devant vous.

SANCHO.

Je le vois bien.

LA BERGERE.

On m'a pris. . . .

SANCHO.

Quoi ?

LA BERGERE.

Monſeigneur, malgré moi, ce méchant m'a pris mon Bouquet.

SANCHO.

Oui-dà !

LE FERMIER.

Monſeigneur, il faut que vous ſçachiez . . .

SANCHO.

Taiſez vous, chacun à ſon tour. (*A la Bergere.*) Expliquez-moi comment s'eſt fait la choſe.

LA BERGERE.

ROMANCE.

Je ne ſuis qu'une Bergere,
Je ne vois que mes moutons ;
Je ne veux aimer ni plaire,
Je ne ſçais que des chanſons.
Pour treſſer ma chevelure,
Mon miroir eſt un ruiſſeau ;
Un bouquet fait ma parure ;
Et mon bien, c'eſt mon troupeau.

Ce matin, ſa voix m'appelle ;
Il s'approche à pas de loups.
Laiſſe-moi, ma toute belle,
Me dit-il, d'un ton ſi doux !
Ton amant ſoumis & tendre
Se croira trop ſatisfait,
Si tu veux lui laiſſer prendre
Un baiſer & ton bouquet.

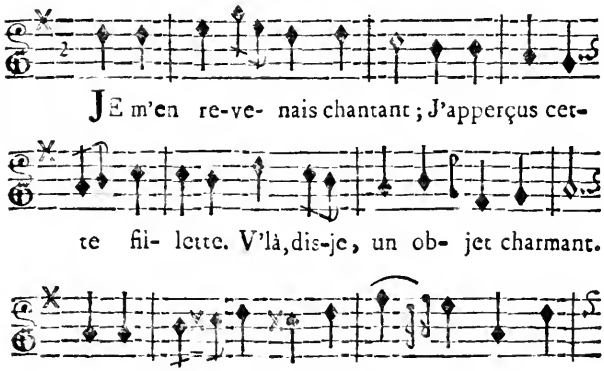
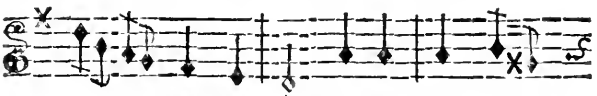
Fi donc ; laiſſez-moi de grace,
Laiſſez, cela ſe prend-il ?
Pour ſa réponſe, il m'embraſſe:
Voyez qu'un homme eſt ſubtil !
Je veux fuir, il perſévere
Malgré mes efforts, mes cris ;
Malgré mon chien, ma colere,
Mon joli Bouquet fut pris.

SANCHO.

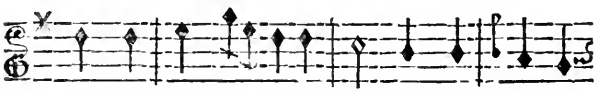
Ah ! ah ! Monſieur le galant, voilà donc comme vous en uſez avec nos jeunes filles ! mais à bon chat, bon rat ; je vous ferai voir que le bien eſt pour tout le monde, & le mal pour qui le cherche : qu'avez-vous à répondre ?

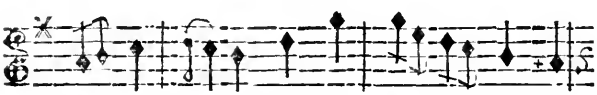
LE FERMIER.

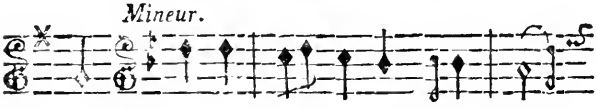
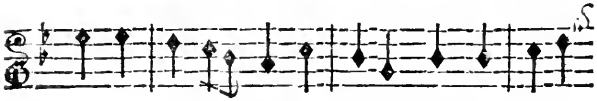
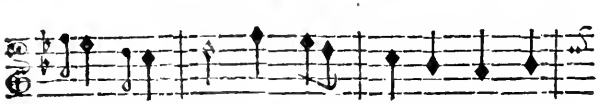
Moi, rien : ſi ce n'eſt d'abord qu'elle a menti ; v'là le fait de la choſe.

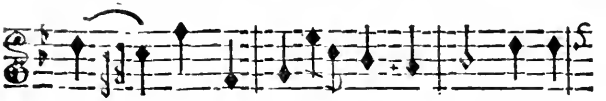
ROMANCE.

au- riez fait au- tant. En tour-nant mon

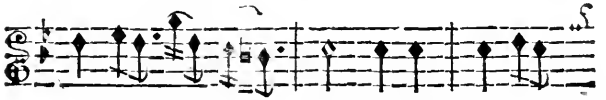
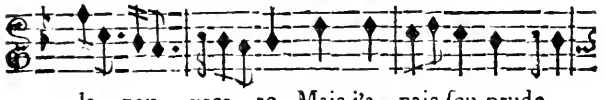
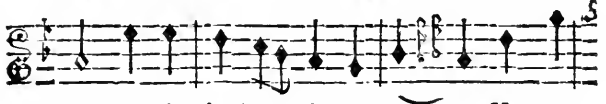
compliment, Je fai- ſis ſa main blanchette,



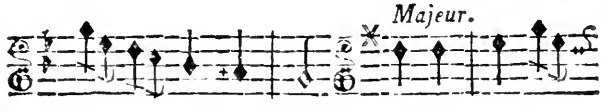
Mon re-gard fut é-loquent : Mais mon ar- deur

fut di- crete, Vous en au- riez fait au-

Mineur.

tant, Je t'ai- me- rai tant, tant, tant,

Lui di- ſais-je, ma bru- nette. Plus je deve-

nais preſ- ſant, Plur j'a- mu- ſais la fo-

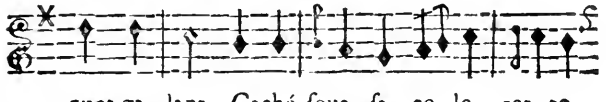


let- te; Vous en auriez fait au tant. Un bai-

ſer pris dou- ce- ment, Fâcha d'abord

la pau- vret- te, Mais j'a- vais ſçu prude-

ment Garnir de fleurs ſa hou- let- te; Vous en

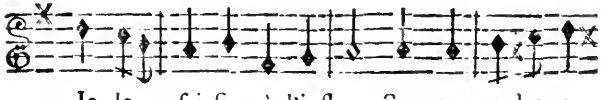
Majeur.

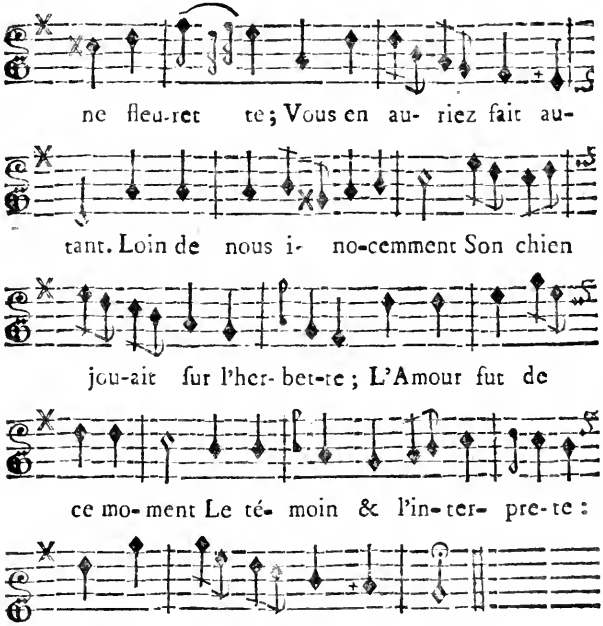


au- riez fait au- tant. Je vis ce bou-



quet ga- lant, Caché ſous ſa co- le- ret- te,



Je le ſai-ſis à l'inſtant, Sans en perdre u-

SANCHO.

Il a ma foi raiſon ; mais faut d'la juſtice : écoutez, que vois-je là ſortir de votre poche ?

LE FERMIER.

C'eſt un beau mouchoir de fine ſoye que je vais porter à notre ſœur.

SANCHO.

Eh ! bien, Monſieur le frippon, je vous ordonne de donner œ beau mouchoir de fine ſoye

à cette jeune Fille pour la conſoler du bouquet que vous lui avez pris.

LE FERMIER.

Oh! Monſeigneur, j'aime mieux tout rendre.

SANCHO.

Je le crois : mais voyez un peu cet impertinent, qui veut raiſonner avec la Juſtice! Obéiſſez.

LA BERGERE, *met le mouchoir ſur ſon col.*

Grand-merci, Monſeigneur.

SANCHO.

Attendez ; & toi, mon garçon, ne laiſſe pas ſortir cette Fille, & de gré ou de force reprends-lui le Mouchoir que tu viens de lui bailler.

LE FERMIER.

Oh! laiſſez faire.

DUO.

LE FERMIER.

Vous me le rendrez, j'eſpere,

LA BERGERE.

Tu ne l'auras pas.

LE FERMIER.

Tu me le rendras.

LA BERGERE.

Tien, ne me mets pas en colere.

LE FERMIER.

Je veux ravoir
Mon beau mouchoir.

LA BERGERE.

Mais, mais je penſe qu'il radote :
Il faudroit que je fus bien ſotte.

LE FERMIER.

Je te dis que je le veux.

LA BERGERE.

Je t'arracherai les yeux;
Magot, voilà pour ta peine.

LE FERMIER.

Je ſuis déjà hors d'haleine,
Je dis que je le veux.

LA BERGERE.

Je t'arracherai les yeux.

SANCHO.

Arrêtez, arrêtez : qu'on me remette ce Mouchoir.

LA BERGERE.

Monſeigneur ...

SANCHO, *le rendant au Fermier.*

Tenez, mon ami, gardez-le bien; & vous, ma belle petite Poulette, ſi vous aviez défendu ce matin votre Bouquet comme vous venez de défendre ce Mouchoir, à coup ſûr il ne vous l'aurait pas pris ; que je n'entende plus de vos nouvelles. Bon jour, qu'on les renvoye, & qu'on les marie pour les punir d'avoir retardé mon dîner.

SCENE

SCENE XIII.

[*Torillos qui était ſorti pendant le* Duo, *entre avec une Lettre.*]

SANCHO, TORILLOS, LE DOCTEUR, DOMESTIQUES.

SANCHO.

ALLONS vîte nous mettre à table.

TORILLOS.

Ecoutez-nous.

SANCHO.

Je n'écoute rien.

TORILLOS.

C'eſt une Lettre.

SANCHO.

Je ne ſçais pas lire.

TORILLOS.

Mais, c'eſt de la part du Seigneur . . .

SANCHO.

Peu m'importe.

TORILLOS.

Du Seigneur Don Quichotte.

SANCHO.

Attendez; il faut avoir du reſpect pour ſes Maîtres.

TORILLOS.

Vous reconnaissez son écriture.

SANCHO, *tourne & retourne la Lettre.*

Oui, sans doute... (*A part.*) Comment ferais-je ?.. Me voilà pris. (*Haut.*) Allons, allons, lisez-la-moi bien vîte.

TORILLOS.

Moi, Monseigneur ?

SANCHO.

Oui sans doute, n'êtes-vous pas mon Sécretaire, mon Intendant ?

TORILLOS.

D'accord ; mais il vous la lisez vous-même.

SANCHO.

Mais si je ne veux pas la lire.

TORILLOS.

C'est que l'écriture est un peu ingrate.

SANCHO.

Ah ! le traître, le veillaque, le boureau, le maudit Sécretaire ! Comment, coquin, tu ne sçais pas lire ?

TORILLOS.

Mais vous-même, Monseigneur ?

SANCHO.

Tien, va-t-en, je t'en prie, va-t-en, crainte de malheur : & vous Docteur, puisque Docteur y a, voyons si vous sçavez lire.

LE DOCTEUR.

Grec, Hébreu, Siriaque, Anglais, Italien, Français, Espagnol, vous n'avez qu'à dire.

SANCHO.

Finissons.

DUO.

LE DOCTEUR *lit, & Sancho l'interrompt.*

Ami Sancho.

SANCHO.

C'était un ſi bon maître !
Il m'avait promis trois ânons,
Il me les donnera peut-être.

LE DOCTEUR *ôte ſes lunettes.*

M'écoutez-vous ?

SANCHO.

Liſons, liſons.

LE DOCTEUR *remet ſes lunettes.*

Ami Sancho.

SANCHO.

Vous verrez qu'il m'envoye
Quelque joli petit préſent ;
Ah ! le cœur m'en ſaute de joie.

LE DOCTEUR.

M'écouterez-vous un inſtant ?

SANCHO.

Finiſſons... c'eſt une Province
Que ſon bras vient de conquérir,
Et dont il va me faire Prince.

ENSEMBLE.

LE DOC. } Etes-vous las de diſcourir ?
SANCHO. } Je n'eus jamais tant de plaiſir.

LE DOCTEUR, *lit.*

» Ami Sancho, je te donne avis que les En-
» chanteurs mes ennemis & les tiens, ainſi que
» les voiſins de ton Iſle, ſe ſont réunis pour t'atta-

» quer, & qu'ils veulent dès cette nuit ſe ren-
» dre maîtres de ton Gouvernement & de ta
» perſonne.

SANCHO.

Tout le corps me tremble.

LE DOCTEUR.

» Je crains de ne pouvoir pas arriver aſſez tôt
» à ton ſecours.

SANCHO.

Tenez, Meſſieurs, croyez-moi, ſauf meilleur avis, décampons tous.

TORILLOS.

Nous n'eſpérons qu'en votre valeur.

SANCHO.

Mais vous avez grand tort ; je ne ſuis qu'un Poltron quand j'ai l'eſtomach vuide : paſſe encore ſi j'avais dîné.

TORILLOS.

Qu'on ſerve Monſeigneur.

SANCHO.

Qu'entends-je ? Ah ! mon cher ami, oui, je vous j'aſſure, vous ſerez, après mon griſon, ce que j'aimerai le plus au monde... Je vais donc manger, je vais manger. Que je vous baiſe l'un & l'autre : je te pardonne tout pour la ſeule parole que tu viens de dire ; je te diſpenſe de ſçavoir lire ; je te permets même de me voler.... quand je ſerai devenu riche Allons vîte manger.

[*Tout le monde ſort, on entend une ſymphonie agréable.*]

SCENE XIV.

Le Théâtre change, & repréſente un Sallon magnifique; les pilaſtres ſont ornés de girandoles chargées de leurs bougies. De droite & de gauche, on apperçoit la fumée des caſſolettes; on voit au milieu une table ſuperbement ſervie, & de toutes parts une foule de peuple raſſemblée pour voir le dîner du Gouverneur. On apporte la table, qui doit être couverte d'un tapis, vers le milieu du Théâtre; on place derriere un fauteuil pour Sancho; tous les Domeſtiques s'empreſſent à faire le ſervice.

SANCHO, TORILLOS, LE DOCTEUR, DOMESTIQUES.

SANCHO.

LE beau coup d'œil! que de plats! Courage, ami Sancho; on a raiſon de dire que le diable n'eſt pas toujours à la porte d'un pauvre homme... Que je vais m'en donner!

TORILLOS, *tient un vaſe, & un valet un ſerviette.*

Il faut, s'il vous plaît, vous laver.

SANCHO

Oh! ce n'eſt pas la peine; je me trouve aſſez propre.

TORILLOS.

Mais, Monſeigneur, il le faut.

SANCHO.

Mais, maraut, je ne le veux point.

TORILLOS.

Vous ne pouvez pas refuſer de vous laver les mains.

SANCHO.

Soit, finiſſons. (*Il ôte ſon épée qu'un valet reçoit à genoux, & ſe lave les mains.*) Que j'ai de patience... Encore, cela eſt-il fini? (*On lui préſente une ſerviette, puis un autre lui offre un verre d'eau.*) Que me veux-tu, toi?

LE VALET.

Que Monſeigneur ſe rince la bouche.

SANCHO, *lui jette le verre.*

Que le diable te mouche, Veillaque, le premier qui s'approche, je l'aſſomme. (*Il ſe met à table & ſe déboutonne.*) Ah! (*Il s'eſſuie le viſage.*) Pouf. Tranquiliſons-nous. (*On lui attache ſous le menton une grande ſerviette.*) Par où commencer. (*Il ſe frote les yeux.*) Par cette ſoupe.

LE DOCTEUR *ſe place derriere Sancho, d'un côté, & chaque plat qu'il veut avoir, il le touche d'une baguette, & on le deſſert, tandis que de l'autre côté Torillos eſſuie la bouche à Sancho à chaque plat que l'on enleve.*

Qu'on la deſſerve.

SANCHO.

Hem!

LE DOCTEUR.

La ſoupe relache l'eſtomac & nuit à la digeſtion.

SANCHO.

Croyez-vous ; moi cela m'eſt égal ; qu'on m'approche ces deux friands perdreaux, cette poularde.

LE DOCTEUR.

Qu'on les emporte.

SANCHO.

Un moment, s'il vous plaît, ce n'eſt pas ſi fort la peine de m'eſſuyer la bouche ; ſe mocque-t'on de moi, n'eſt-ce qu'avec les yeux qu'ici l'on dîne, & prétend on me faire mourir de faim ?

LE DOCTEUR.

Je veille à votre ſanté.

SANCHO.

Et morbleu, je veux être malade, quel diable d'homme êtes-vous ?

LE DOCTEUR.

Un ſage Médecin prépoſé par les habitans de l'Iſle pour préſerver leur Gouverneur de toute intempérie d'eſtomac, on m'appelle....

SANCHO.

Et moi, je te chaſſe ; oui, hors d'ici tout à l'heure, ſinon je jure que ſi je prends une corde, je t'étrangle, toi & tous les Médecins, Docteurs & Operateurs de cette Iſle.

LE DOCTEUR.

Là tranquiliſez-vous ; ôtez les ragouts, Monſeigneur eſt incommodé.

SANCHO.

Non, Meſſieurs, en verité, je me porte très-bien, c'eſt lui qui ne ſçait ce qu'il dit.

LE DOCTEUR.

ARIETTE.

La ſoupe rend flegmatique ;
Tout ragoût eſt corroſif,
Vous deviendriez étique,
Le bœuf vous rendrait pouſſif ;
Le veau n'eſt que viande fade,
Les poulets ſont vaporeux,
Tout le gibier rend peureux ;
Otez auſſi la ſalade.

SANCHO.

Auras-tu fini bientôt ?

LE DOCTEUR.

Deſſervez vîte le rôt
Le poiſſon gâte la poitrine.

SANCHO *ſe leve.*

Que le Diable t'endoctrine,
Docteur mille fois maudit.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous de ſervir du fruit.

SANCHO, *fait un tapon de ſa ſerviete ; & le met ſur la bouche du Docteur.*

Je te vaisfermer la bouche.

LE DOCTEUR, *comme en étouffant.*

Otez, ôtez, ôtez, ôtez.

SANCHO.

Tous les plats ſont emportés !
Au nom du Ciel arrêtés.
Mes cris ne ſont point écoutés
Docteur, ou monſtre farouche.

[*Il tombe à genoux.*]

Que mon appétit te touche
Veux-tu me voir mourir de faim ?

LE DOCTEUR.

Je prétends vous conſerver ſain.

SANCHO.

Ah ! Ciel ! maudit gouvernement, maudite ambition ! maudit Docteur ! il faut que je me vange en t'arrachant les yeux.

[*Il s'élance ſur le Docteur, on l'arrête.*]

LE DOCTEUR.

Eh ! tout doux, puiſque vous le voulez, que l'on rende à Monſeigneur cette poularde.

SANCHO.

Eſt-il poſſible ?

LE DOCTEUR.

Au moins c'eſt contre mon avis, & s'il arrive quelque malheur....

SANCHO.

Il n'en arrivera pas, mon cher ami, il n'en arrivera pas j'en ſuis garant (*Aux Valets*) Rangez-vous de là, coquins. (*Il court à la table.*)

TORILLOS, *veut le conduire au fauteuil.*

Mettez-vous ici.

SANCHO, *ſe met au coin de la table ſur un petit tabouret.*

Non, non, je me trouve bien là. (*Il prend la poularde.*) Oh ! qu'elle a bonne mine, quelle odeur.... (*On entend un tambour.*) Mais, juſte Ciel ! pourquoi ce tapage ?

TORILLOS.

Je crains quelque nouveau malheur : j'y vais voir. (*Il ſort.*)

SANCHO.

Je friſſonne

LE DOCTEUR.

Gardez-vous de manger.

TORILLOS, *revient.*

Ah ! Seigneur, ce ſont . . . Ce ſont les ennemis qui ravagent l'Iſle.

LE DOCTEUR.

Il faut vous mettre en défenſe.

SANCHO.

Qui moi ! je ne ſçais que juger ; vous autres allez vous battre.

LE DOCTEUR.

Le Seigneur Don Quichotte nous l'avait bien prédit.

SANCHO.

Mes chers amis, ne m'abandonnez pas.

TORILLOS.

Nous tremblons comme vous, ce ſont des gens terribles, des Turcs, des Renegats.

SANCHO.

Pauvre Sancho !

LE DOCTEUR.

Nous allons raſſembler vos Gardes, chercher des armes pour vous, pour nous.

SANCHO.

Quant à moi ! ce n'eſt pas la peine, je me tiens déjà pour battu ; reſtez : vous me quittez ; oh ! Ciel !

SCENE XV.

SANCHO, *seul.*

Récitatif.

Ils sont partis . . . Le bruit croît & s'augmente,
Je n'entends plus que fusils & canons ;
Ils ont pris tous les plats, & la faim me tourmente,
Enfuyons-nous . . . quels plus doux sons . . . .
C'est le chalumeau, la musette . . . .
C'est la timballe, la trompette . . . .
Pauvre Sancho ! que devenir ? . . .
La faim me tourmente . . .
Ce doux son me charme & m'enchante . . .
Ce tintamare m'épouvante . .
Hélas ! était-ce à jeun que je devais mourir.

ARIETTE.

Ciel ! oh ciel ! pour grace derniere
Laisse-moi fuir ce beau Palais,
Que je retourne en ma chaumiere
Pour ne l'abbandonner jamais.
Mais que vois-je, encore un gigot,
Une salade délectable,
Il faut les saisir au plûtôt,
Et nous cacher, où ? Sous la table.
Que l'ennemi fasse le Diable,
Mangeons bien, & ne disons mot.

SCENE XVI.

SANCHO *caché ſous la table*, TORILLOS, *ſuivi de Domeſtiques qui portent des armes pour Sancho, & qui ſont armés eux-mêmes.*

TORILLOS.

OÙ donc eſt donc le Gouverneur ? Seigneur Sancho, le tems preſſe, Seigneur Sancho, répondez-nous.

SANCHO, *leve un coin du tapis, on le voit manger.*

Leur répondre, quelque ſot ! j'ai bien autre choſe à faire.

TORILLOS.

C'eſt en vain que je cherche, aidez-moi donc vous autres, il ne peut être ſorti, puiſque j'ai fait veiller aux portes, que diable, ſerait-il fouré ſous la table ? Voyons. [*On leve le tapis.*] Quoi ! vous voilà, Monſeigneur ?

SANCHO.

Vous en avez menti, ce n'eſt pas moi.

TORILLOS.

Levez-vous vîte, les ennemis ſont arrivés.

SANCHO.

Qu'ils s'en aillent.

TORILLOS.

L'Iſle ſera priſe.

SANCHO.

Je m'en mocque.

TORILLOS, *aux valets.*

Emportez vîte cette table.... Vous, aidez au Gouverneur à ſe relever.... Et vous, Monſeigneur prenez ces armes.

SANCHO, *voulant s'en aller.*

Je n'en ferai rien.

SCENE XVII.

SANCHO, TORILLOS, THERESE, LOPE TOCHO, *ſuivi de Payſans & de Payſannes.*

THERESE, *au Payſans.*

VENEZ, venez, vous autres ; [*A Sancho.*] Tian, v'là la plus jolie jeuneſſe de la Manche qui s'en vient tout en chantant te féliciter ſur ta fortune.... Mais, qu'avons-je appris Qu'eſt-ce que tout ce tintamare ?

SANCHO.

Oh ! je n'en ſçai rien moi-même, ma chere Théreſe. [*Il apperçoit Lope Tocho & court l'embraſſer.*] Ah ! mon cher Lope, mon cher ami.

QUATUOR.

TORILLOS.

Prenez vîte cette lance,
Armez-vous en diligence.

SANCHO.

Mon cher Lope, avance, avance,
Pren, pren vîte cette lance.

[*Il met sur le corps de Lope les armes que lui donne Torillos.*]

TORILLOS.

Ce casque & ce bouclier.

SANCHO.

Prens, sans te faire prier,
Ce casque & ce bouclier.

LOPE TOCHO ET THERESE.

Mais, mais, c'est un vertige.

SANCHO.

Pren, pren, te dis-je,
C'est un service d'ami.
Mon bonnet, ma robbe aussi.

[*Il ôte sa perruque, son bonnet, sa peruque, & reste vêtu d'une robbe de serge grise attachée avec une ceinture, il met tout sur le corps de Lope Tocho, qui le donne à un domestique.*]

LOPE TOCHO ET TORILLOS.

Daignez nous dire de grace....,

SANCHO.

Sois Gouverneur à ma place,
Prince, Roi, Duc s'il te plaît.
Quant à moi! votre valet,

Je n'en mets, ni je n'en ôte,
Ici nud je ſuis venu,
Et je m'en retourne nud,
J'avais compté ſans mon hôte.

ENSEMBLE.

SANCHO. TORILLOS. LOPE, & THERESE.

Mais, ſerviteur, je m'en vais.
Vous quitteriez vos ſujets?
Expliquez-nous vos projets.

LOPE TOCHO.

Vous renoncez à votre Gouvernement?

SANCHO.

Si j'y renonce, ah! je t'en réponds, & s'il faut que la ſotte envie d'être Gouverneur me reprenne, je conſens à mourir de faim dès le premier jour; mais ſuffit, pierre qui roule n'amaſſe pas de mouſſe.

LOPE TOCHO.

Vous conſentez donc à venir avec nous, à m'accorder votre Fille?

SANCHO.

V'là qu'eſt fini, je te baille ma petite Sancha, je m'en retourne avec vous.... [*Il ſe range du côté des Payſans.*] Je tope à tout, je me ſens déjà le cœur en joye de ne me plus voir entouré que de bonnes gens de ma ſorte.

TORILLOS.

Mais, que dira Monſieur le Duc?

SANCHO.

Tout ce qu'il voudra.

SCENE XVIII & *derniere.*

Les Acteurs précédens, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

SEIGNEUR, l'Iſle eſt en paix.

SANCHO.

Tant mieux pour elle.

LE DOCTEUR.

Les ennemis ſont vaincus.

SANCHO.

Tant mieux pour vous.

LE DOCTEUR.

Graces à votre valeur.

SANCHO.

Taiſez-vous, menteur inſigne, taiſez-vous.... Si je n'étais prudent; mais ſuffit, qu'on m'ouvre la porte.

LE DOCTEUR.

Vous voulez nous quitter.

SANCHO.

Et tout à l'heure. Je pars avec mon gendre, mon âne & ma femme. Mon cher âne que je vais t'embraſſer! Oui, vous avez beau rire, mon âne, tout âne qu'il eſt, vaut cent fois mieux que vous, il m'a rendu ſervice, & vous ne m'avez fait que du chagrin.

LOPE TOCHO, *à Théreſe.*

Le voilà devenu raiſonnable.

SANCHO.

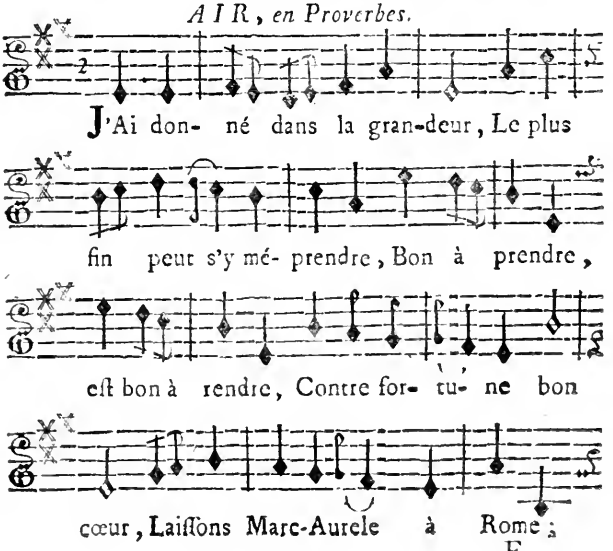
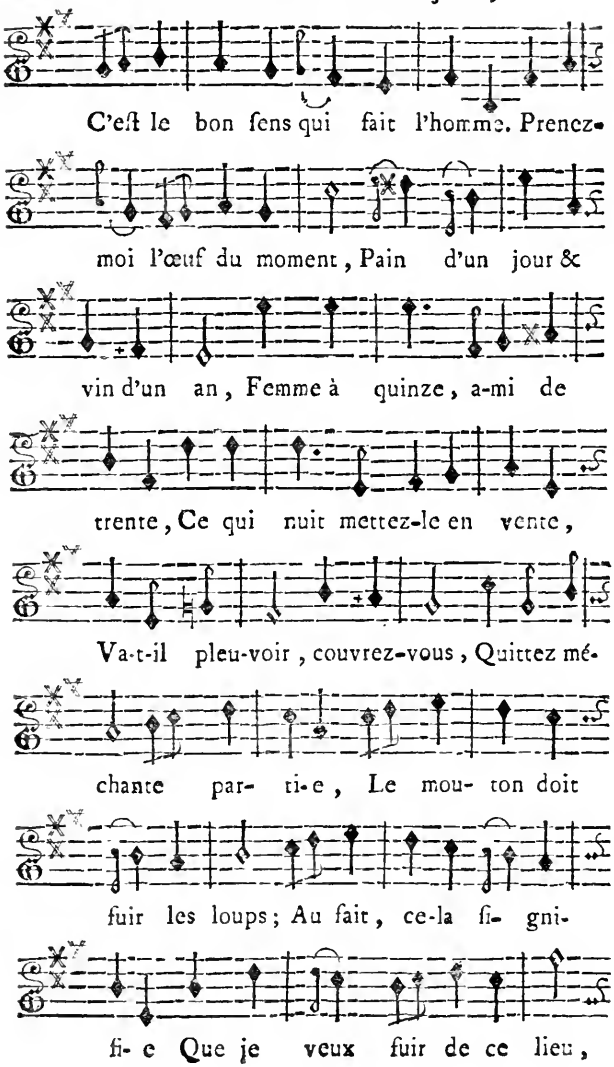
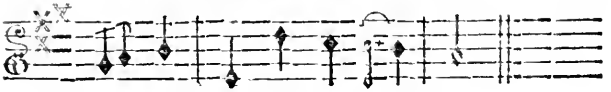
Adieu, Meſſieurs, adieu, je ſuis né pour bêcher la vigne, & non pour défendre des Iſles; chacun doit faire ſon métier; je ne ſçais manier ni lance, ni lancette, & j'aime mieux une ſoupe qu'on mange, qu'un grand repas qu'on regarde. Gouvernez votre Iſle, ou qu'elle ſe gouverne toute ſeule, faites à votre guiſe; je m'en lave les mains, je n'y perds, ni je n'y gagne, & je m'en ſoucie comme d'un zeſte.

LE DOCTEUR.

Soyez ſûr qu'à l'avenir....

SANCHO.

Serviteur, on ne m'attrappe pas deux fois.

AIR, en Proverbes.


C'eſt le bon ſens qui fait l'homme. Prenez-
moi l'œuf du moment, Pain d'un jour &
vin d'un an, Femme à quinze, a-mi de
trente, Ce qui nuit mettez-le en vente,
Va-t-il pleu-voir, couvrez-vous, Quittez mé-
chante par- ti-e, Le mou- ton doit
fuir les loups; Au fait, ce-la ſi- gni-
fi- e Que je veux fuir de ce lieu,

J'ai tout dit, bon ſoir, a- dieu.

LOPE TOCHO.

Venez, Beau-pere, j'ons déjà des écus, j'en amaſſerons d'autres, vous trouverez chez nous une vie tranquille.

SANCHO.

Et morgué, c'eſt là le bonheur.

THERESE.

Mais ta petite Peronnelle...

SANCHO.

Paix, Théreſe! touche là; pas de rancune; quand la fortune nous trouble une fois la viſiere, on ne ſçait plus ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, & c'eſt pour çà qu'on voit tant de ſots & de ſottiſes dans le monde; mais que tout ſoit fini; je renonce aux Gouvernements & aux Chevaleries, renonce à ta mauvaiſe humeur, marions notre Fille, travaillons la terre, & diſons toujours à nos enfants que pour être heureux; il faut que chacun vive dans ſon état... Pour moi.

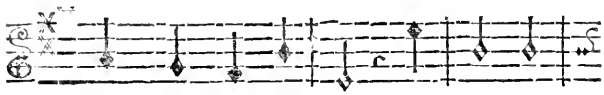
VAUDEVILLE.

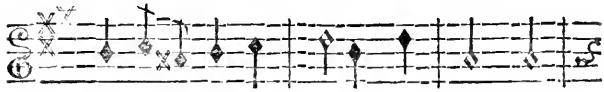
SANCHO.

JE vais re-voir ma che- re mé- tai-

ri- e, Je dis a- dieu pour ja- mais aux

gran- deurs. Sur l'a-ve-nir, eſt bien fou

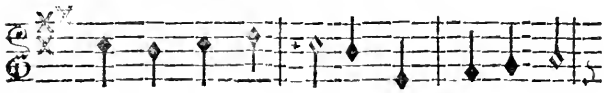
qui ſe fi- e, Bon pain chez ſoi vaut

mieux que poule ail-leurs. Qui croir au

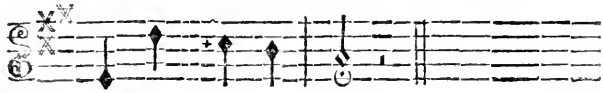


nid trou- ver la pi- e, Le plus fou-

Refrain.

vent ne prend qu'un rat, Il faut, il



faut quoi-qu'il ar- ri-ve, Que chacun vi-

ve dans ſon é- tat.

LOPE TOCHO.

Qu'une bourgeoiſe en beaux habits de nôce,
Dans le grand monde étale de grands airs,
Ça ne ſçait pas ſe tenir en caroſſe,
Ça veut parler, ça dit tout de travers,
Bien loin de donner dans la boſſe,
Chacun rit de ſon faux éclat.
Il faut, &c.

TORILLOS.

Qu'un parvenu dont la grande richeſſe
N'eſt pas toujours le prix de ſes vertus,
Veuille imiter les airs de la nobleſſe,
Il voit bientôt la fin de ſes écus.
Adieu les amis, la maitreſſe,
Chacun rit aux dépens du fat.
Il faut, &c.

LOPE TOCHO.

Qu'un jeune Abbé tranchant du Miliaire,
Tienne à Chloé des propos indécents;
Malgré ſon ambre & ſon air de myſtere,
On fait peu cas de ſes petits talents,
Ce qui plaît dans un Militaire,
Déplaît dans un homme à rabat.
Il faut, &c.

THERESE.

Fille qui veut ſans bien & ſans naiſſance
Dès ſon printemps donner dans la grandeur,
Riſque d'abord ſa gentille innocence,
Et par degrés ſe pervertit le cœur,
L'eſtime honnore l'indigence,
Le mépris ſuit un faux éclat.
Il faut, &c.

LOPE TOCHO.

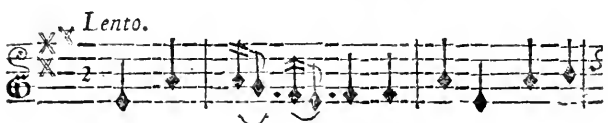
Par vanité que le jeune Valere,
Veuille toujours hanter de grands Seigneurs,
Que gagne-t-il à ſortir de ſa ſphère,
Il perd ſon tems, & quelquefois ſes mœurs.
Le Public en juge ſévere,
L'accuſe d'être ſot ou fat.
Il faut, &c.

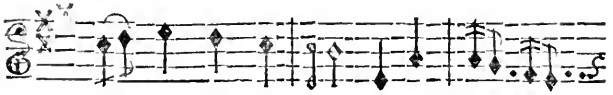
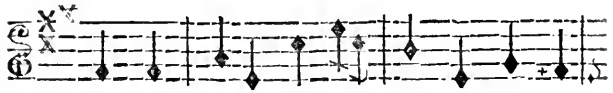
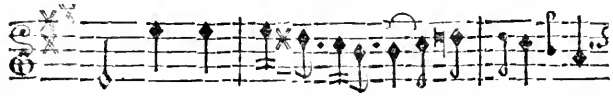
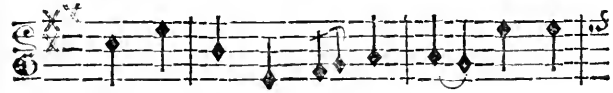
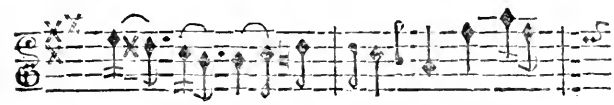
LE DOCTEUR.

Le Gentilhomme eſt né pour le ſervice,
Le Villageois pour cultiver les champs,
Le Magiſtrat pour rendre la juſtice,
Le Médecin pour ſoulager les gens,
Qu'à ſon ſort chacun s'aſſerviſſe,
Tout va prendre un nouvel éclat.
Il faut, il faut quoiqu'il arrive,
Que chacun vive
Dans ſon état.

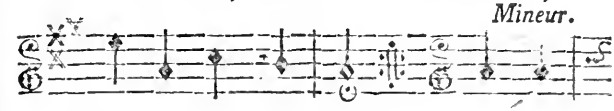
FIN.

ROMANCE *de la page 42.*

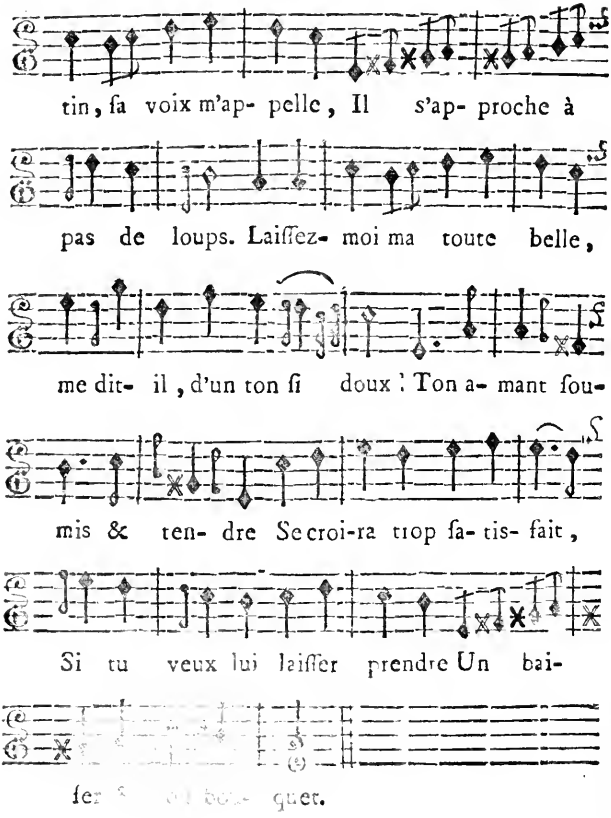


JE ne ſuis qu'une ber- gere, Je ne
Fi donc; laiſ- ſez-moi de grace, Laiſſez,

vois que mes mou-ons; Je ne veux ai-
ce- la ſe prend- il? Pour ſa ré- ponſe,

mer ni plaire, Je ne ſçais que des chan-
il m'em-braſſe: Voyez qu'un homme eſt ſub-

ſons. Pour treſ- ſer ma che- ve- lu- re,
til! Je veux fuir, il per- ſé- ve- re

Mon mi- roir eſt un ruiſ- ſeau; Un bou-
Mal- gré mes ef- forts, mes cris; Mal- gré

quet fait ma pa- ru- re; Et mon
mon chien, ma co- le- re, Boucuer,

Mineur.



bien, c'eſt mon trou- peau. Ce ma-
Bai- ſer, tout fut pris.


tin, ſa voix m'ap- pelle, Il s'ap- proche à
pas de loups. Laiſſez- moi ma toute belle,
me dit- il, d'un ton ſi doux ! Ton a- mant ſou-
mis & ten- dre Se croi-ra trop ſa- tis- fait,
Si tu veux lui laiſſer prendre Un bai-
ſer

L'AMOUR
ET
PSYCHÉ,
DIVERTISSEMENT
EN UN ACTE,

Repréſenté devant LEURS *MAJESTÉS à Fontainebleau le Jeudi* 21 *Octobre & 11 Novembre* 1762.

DE L'IMPRIMERIE
De CHRISTOPHE BALLARD, ſeul Imprimeur du Roi, pour la Muſique, & Noteur de la Chapelle de Sa Majeſté.

M. DCC. LXII.
Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ.

Les Paroles ſont du Sieur * * *

La Muſique eſt du Sieur *Mondonville.*

Les Ballets ſont de la compoſition des Sieurs *Laval*, Pere & Fils, Maîtres des Ballets du Roi.

ACTEURS.

PSYCHÉ, La Demoiſelle Arnoult.
TISIPHONE, Le Sieur Gelin.
L'AMOUR, La Demoiſelle Lemiere.
VÉNUS, La Demoiſelle Dubois *l'Ainée.*

Acteurs chantans dans les Chœurs.

LES DEMOISELLES,

Baurans.	Bertin.
Cannavas.	Aubert.
Scelle.	Dubois *Cadette.*
Gaudoneche.	Bouillon.
Chevremont.	Favier.

LES SIEURS,

Joguet.	Doublet.
Cochois.	Lebegue.
Guerin.	Bazire.
Leveque.	Camus *l'Ainé*
Boſquillon.	Daigremont.
Abraham.	Charle.
Caze.	Joly.
Cachelievre.	Fieul.

PERSONNAGES DANSANTS.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

L'INCONSTANCE, La Demoiſelle Allard.

Suite de l'Inconſtance.

Les Demoiſelles Dumonceau, Guimard, Dumirey, Ray, Peſſin, La Font.

SECOND DIVERTISSEMENT.

DEMONS.

Le Sieur Laval.
Les Sieurs Gardel, Campioni.
Les Sieurs Hyacinte, Lelievre, Trupti, Groſſet.

TROISIÉME DIVERTISSEMENT.

Suite de Vénus.

Le Sieur Veſtris, La Demoiſelle Veſtris.
La Demoiſelle Allard.
Les Sieurs Laval, Gardel.
Les Demoiſelles Dumonceau, Guimard.
Les Sieurs Beate, Dubois, Lelievre, Groſſet, Dauberval, Bianchi.
Les Demoiſelles Dumiray, Peſſin, Lafont, Rey, Saron, Clairval.

L'AMOUR
ET PSYCHÉ,
DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre repréſente d'un côté l'extérieur du Palais de l'Inconſtance, de l'autre des Rochers. On voit la Mer dans le fond.

SCENE PREMIERE.

PSYCHÉ, TISIPHONE.

PSYCHÉ.

O Vénus, n'as-tu pas épuiſé ta vengeance ?
Après tous mes malheurs divers,
Après avoir cauſé ma fatale imprudence,

Faut-il que ta rigueur apprenne à l'Univers
Les maux qu'endure l'innocence.

TISIPHONE.

Rien ne fléchit une Divinité,
Dès qu'on bleſſe ſa vanité.
Douter de ſa puiſſance,
Eſt une moindre offenſe
Que de ſurpaſſer ſa beauté.

PSYCHÉ.

Surpaſſer ſa beauté ! non il n'eſt pas poſſible.
Mais je poſſede un plus grand bien,
C'eſt un cœur tendre, un cœur ſenſible :
Que le cœur de Vénus eſt different du mien !

TISIPHONE.

Ta fierté doit encore exciter ſa colere.

PSYCHÉ.

En vain vous voulez vous unir !
J'adore un Dieu charmant, j'ai le don de lui plaire.
Du moins il ſçait aimer, ſi Vénus ſçait haïr.

TISIPHONE.

Tu verras ta flâme trahie.
Tu crois l'Amour conſtant dans ſon ardeur ;
Je ſuis trop ton ennemie
Pour te laiſſer ton erreur.
Je veux faire couler tes larmes,
Et ton orgueil n'aura triomphé qu'un moment.
Viens admirer les charmes
Qui t'enleveront ton amant.

PSYCHÉ, *à part.*

L'Amour me trahiroit ? ô mortelles allarmes !

TISIPHONE.

O vous, qui charmez tous les yeux ;
Venez, jeunes Beautés, paroiſſez en ces lieux.

SCENE II.

PSYCHÉ, TISIPHONE, L'INCONSTANCE, *perſonnage danſant ; Suite de l'Inconſtance.*

[ON DANSE.]

TISIPHONE.

DE tes attraits, l'Amour va perdre la mémoire,
Et s'enflâmer d'une nouvelle ardeur.

PSYCHÉ.

Il m'aimera toujours, je me plais à le croire ;
Et ſes ſerments ſont gravés dans mon cœur.

CHŒUR.

Un ſi charmant vainqueur
Doit-il ſe contenter d'une ſeule victoire ?
S'il eſt amant pour ſon bonheur,
Qu'il ſoit volage pour ſa gloire.

[ON DANSE.]

PSYCHÉ.

Rendre un cœur infidele, eſt-ce un plaiſir ſi doux ?

CHŒUR.

Ah ! ç'en eſt un que rien n'égale.
Un amant n'a ſouvent de titres près de nous
Que les charmes d'une rivale.

PSYCHÉ.

Quel plaiſir prenez-vous
A rendre un cœur jaloux ?

CHŒUR.

Ah ! ç'en eſt un que rien n'égale.

PSYCHÉ.

L'hommage d'un amant trompeur
Ne doit point flater une belle.
L'unique bien, le vrai bonheur
Eſt celui d'être aimé d'un cœur tendre & fidele.

[ON DANSE.]

[*On entend un prélude.*]

TISIPHONE.

Mais l'Amour va paroître, il faut ſuivre mes pas.
Viens, vole en de nouveaux climats.

SCÈNE III.

L'AMOUR *ſeul.*

ON vous dérobe en vain à mon impatience;
Trop aimable Pſyché, ne verſez plus de pleurs;
Je vous ſuivrai partout : & ma perſévérance
Laſſera la vengeance
De la Divinité qui cauſe vos malheurs.
Je reſſens comme vous, mille peines mortelles;
Mais des épreuves ſi cruelles
Redoublent ma vivacité.
Quand je vole après la beauté,
Je m'applaudis d'avoir des aîles.

[*Il ſort.*]

SCENE IV.

PSICHÉ & TISIPHONE *ſur un Vaiſſeau.*

TISIPHONE.

CRAINS ſans ceſſe un affreux trépas,
Sur cet Elément redoutable.
Non, je ne trouve pas
Que ton deſtin ſoit aſſez déplorable.

PSYCHÉ.

Monſtre cruel, ſers les fureurs
De mon implacable ennemie;
Malgré ſa barbarie,
Si l'Amour eſt conſtant, je brave mes malheurs.

TISIPHONE.

Neptune, tu l'entends : c'eſt Vénus qu'on offenſe;
A ton empire elle doit ſa naiſſance;
Puiſqu'on oſe l'outrager,
Hâte-toi de la venger.

[L'obſcurité s'empare du Théâtre. Il s'éleve une tempête.]

ENSEMBLE.

PSICHÉ.
Juſtes Dieux, prenez ma défenſe!
TISIPHONE.
N'eſpere rien de leur clémence.
PSICHÉ.
Comblerez-vous mes maux, loin de les ſoulager?
TISIPHONE.
Ils combleront tes maux, loin de les ſoulager.

[Le Vaiſſeau ſe briſe; Pſyché ſe ſauve ſur un Rocher, où Tiſiphone la ſuit.]

SCENE V.

L'AMOUR, PSYCHÉ & TISIPHONE *ſur le Rocher.*

L'AMOUR.

VENTS furieux, rentrez dans le ſilence;
Ceſſez, reconnoiſſez ma voix.

PSYCHÉ, *à l'Amour.*

Tu n'es pas inconſtant, puiſque je te revois.

TISIPHONE, *à l'Amour.*

Je vais dans les enfers achever ma vengeance;
Tremble! elle va ſouffrir pour la derniere fois.

[*Pſyché eſt précipitée dans la Mer.*]

L'AMOUR, *ſeul.*

Ciel! on va la livrer à la Parque cruelle:
Amour infortuné, que vas-tu devenir?
Ne tardons plus, il faut la ſecourir;
Deſcendons ſur ſes pas dans la nuit éternelle. [*Il ſort.*]

SCENE VI.

Le Théâtre change & repréſente l'Enfer. L'obſcurité y régne.

PSYCHÉ, TISIPHONE, *Troupe de Démons.*

TISIPHONE ET LE CHŒUR.

NON, non, n'eſpere pas
Que ton tourment finiſſe.

PSYCHÉ.

Dans quels funeſtes lieux conduiſez-vous mes pas ?
Cruels ! quels maux encor faut-il que je ſubiſſe ?

CHŒUR.

Non, non, n'eſpere pas
Que ton tourment finiſſe.

PSYCHÉ.

Du moins par mon trépas,
Terminez mon ſupplice.

CHŒUR.

Non, non, n'eſpere pas
Obtenir le trépas.

PSYCHÉ.

Ah ! ſuſpendez vos fureurs inhumaines.

CHŒUR.

Non, non, &c.

PSYCHÉ.

Que mes malheurs puiſſent vous attendrir !

CHŒUR.

Tes plaintes ſont vaines,
Rien ne ſçauroit nous fléchir ;
Nous ne pouvons t'offrir
Que la flâme & les chaînes ;
Nous ſoulageons nos peines
En te faiſant ſouffrir.

PSYCHÉ.

Sort inhumain ! Deſtin barbare !

CHŒUR.

Tes cris & tes clameurs
Ne touchent point nos cœurs ;

Le Tartare

Te prépare
De nouveaux malheurs.

PSYCHÉ.

Dieux !

CHŒUR.

Tes plaintes ſont vaines, &c.

[*Une troupe de Furies, avec des flambeaux, vient épouvanter Pſyché.*]

PSYCHÉ.

Amour ! c'eſt toi ſeul que j'implore ;
Viens, vole à mon ſecours en cet affreux moment.

TISIPHONE.

Cet objet que ton cœur adore,
Sera bientôt ton plus cruel tourment.
Ton ame, en le voyant, d'horreur ſera ſaiſie ;
Connois toute ma cruauté :
Tu ſouffrirois trop peu ſi je t'ôtois la vie,
Je fais bien plus, je détruis ta beauté.

[*Elle la touche de ſes Serpents.*]

PSYCHÉ.

Aux yeux, de mon Amant je n'aurai plus de charmes,
Ciel !

TISIPHONE.

Je te livre à tes allarmes.
L'Amour va dans ces lieux répandre la clarté,
Mais, tremble ! cet inſtant terrible
Doit n'éclairer que ta difformité.
Pleure, gémis, ſois affreuſe & ſenſible :
C'eſt le tourment le plus horrible
Que l'on ait encore inventé.

CHŒUR.

Pleure, gémis, ſois affreuſe & ſenſible :

C'eſt le tourment le plus horrible
Que l'on ait encore inventé.

[*Tiſiphone & les Chœurs ſortent.*]

PSYCHÉ, *ſeule.*

J'ai perdu mes attraits, & l'Amour va paroître ;
De mon deſtin rien n'égale l'horreur !

L'effroi que mon aſpect dans ſon cœur fera naître
Eteindra pour moi ſon ardeur ;
Et s'il me voit ſans me connoître,
Je n'oſerai jamais diſſiper ſon erreur.

J'ai perdu mes attraits, & l'Amour va paroître ;
De mon deſtin rien n'égale l'horreur !

SCENE VII.

L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR.

JE viens enfin terminer vos allarmes,
Sortez de ces funeſtes lieux.
Venez revoir la lumiere des Cieux ;
Le jour paroît plus doux en éclairant vos charmes.

PSYCHÉ.

L'obſcurité de ce ſéjour affreux
Convient à ma douleur mortelle ;
Je ne dois mes attraits qu'à l'erreur de vos feux,
Peut-être à vos regards ſerai-je un jour moins belle !

L'AMOUR.

Votre éclat frappe tous les yeux.

Les Dieux en vous voyant, admirant leur ouvrage,
Voudroient vous élever à l'immortalité ;
Mais aucune Divinité
Ne veut vous donner son suffrage.
Pour l'honneur de votre beauté
Ce refus vaut mieux qu'un hommage.
Venez, & rendez-vous à la clarté du jour.

PSYCHÉ.

A mon bonheur elle seroit contraire.

L'AMOUR.

Nuit, qui me cachez ce mystere,
Disparoissez, fuyez devant l'Amour.

[*Le Théâtre s'éclaire.*]

PSYCHÉ.

Que faites-vous ? Je vous perds sans retour.

L'AMOUR.

Ciel ! ce n'est point Psyché que l'on offre à ma vûe.
Du charme de sa voix je goûtois les douceurs ;
Par quelle puissance inconnue ? . . .

PSYCHÉ.

Malheureuse Psyché ! . . .

L'AMOUR.

Qu'entends-je ?

PSYCHÉ.

Je me meurs.

[*Elle tombe évanouie.*]

L'AMOUR.

C'est elle, justes Dieux ! puis-je la méconnoître ?
Chere amante ! vivez & calmez vos douleurs.
Jugez du feu que vous avez fait naître,
Puisqu'à vos pieds l'Amour verse des pleurs !

PSYCHÉ.

Quels doux accents suspendent mes allarmes ?
Quoi ! malgré ma difformité. . . .

L'AMOUR.

Vénus, en détruisant vos charmes,
N'a pas détruit ma sensibilité.
Vos soupirs, vos plaintes, vos larmes
Vous donnent un pouvoir plus grand que la beauté.

[*Le Théâtre change & représente le Palais de Vénus; on voit cette Déesse sur un Trône, environnée des Graces & de sa suite.*]

L'AMOUR & PSYCHÉ.

Quel changement ! quel Palais enchanté !

SCENE VIII *& derniere.*

VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ, *Suite de Vénus.*

VÉNUS.

PSYCHÉ, ne craignez plus ma vengeance cruelle,
Je viens par mes bienfaits réparer vos malheurs :
Une tendresse si fidelle
Doit triompher de tous les cœurs.
Reprenez vos attraits, soyez encor plus belle ;
Que mon fils vous éleve aux suprêmes grandeurs.
L'Hymen va vous unir d'une chaîne éternelle ;
Pour en goûter à jamais les douceurs,
Jupiter vous rend immortelle.

L'AMOUR & PSYCHÉ.

Généreuse Divinité !
De nos cœurs recevez l'hommage
Après avoir souffert l'orage,
Que le calme a de volupté !

VÉNUS.

Venez, Plaiſirs, Chantez leur ardeur mutuelle,
Par vos attraits embelliſſez ma Cour :
Retracez dans vos jeux une image fidelle,
De la victoire de l'Amour.

[*La ſuite de Vénus célebre le bonheur de l'Amour.*]

PSYCHÉ, *à l'Amour.*

Mon bonheur eſt extrême !
Vous partagez mes feux ;
Vous m'aimez, je vous aime,
Mon ſort eſt trop heureux.
De ma flâme fidele
Qui peut troubler le cours ?
Quand on eſt immortelle,
On doit aimer toujours. (ON DANSE.)

L'AMOUR, *à Pſyché.*

Pour vous l'aimable Aurore
Fait éclore
Tous les préſents dont Flore
Se décore.
Plaiſirs, célébrez mes tranſports ;
Chantez le feu qui me dévore :
Par la douceur de vos accords,
Enchantez l'objet que j'adore.

CHŒUR.

Pour vous l'aimable Aurore
Fait éclore
Tous les préſents dont Flore
Se décore.
Plaiſirs, célébrons ſes tranſports ;
Chantons le feu qui le dévore :
Par la douceur de nos accords,
Enchantons l'objet qu'il adore.

FIN.

LES

DEUX SŒURS RIVALES,

COMEDIE

EN UN ACTE,

MESLÉE D'ARIETTES;

Repréſentee devant LEURS MAJESTÉS *à Fontainebleau le Mercredi 27 Octobre 1762, par les Comediens Italiens Ordinaires du Roi.*

DE L'IMPRIMERIE

De CHRISTOPHE BALLARD, ſeul Imprimeur du Roi pour la Muſique, & Noteur de la Chapelle de Sa Majeſté.

M. DCC. LXII.

Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ.

Les Paroles ſont du Sr. *Laribadiere.*

La Muſique du Sr. *Deſbroſſes.*

Le choix des Airs & l'arrangement des Divertiſſements ſont du Sr. *Francœur*, Sur-Intendant de la Muſique du ROI en Sémeſtre.

Les Ballets ſont de la Compoſition des Srs. *Laval*, Pere & Fils, Maîtres des Ballets du ROI.

ACTEURS DE LA PIÉCE.

LUCAS, *Fermier*, Le Sr. La Ruette.

COLETTE, } *Filles de Lucas*, { La Dlle. Collet.
BABET, } { La Dlle. Villette.

DORIMON l'aîné, { *Officier, amoureux de Colette.* } Le Sr. Clairval.

DORIMON cadet, { *Officier, amoureux de Babet.* } Le Sr. Le Jeune.

PERSONNAGES DANSANTS.

MILITAIRES.

LES SIEURS.

Laval. Gardel.

Hyacinte, Le Lievre, Groſſet, Dubois.

BERGERES.

LES DEMOISELLES.

Dumonceau. Guimard.

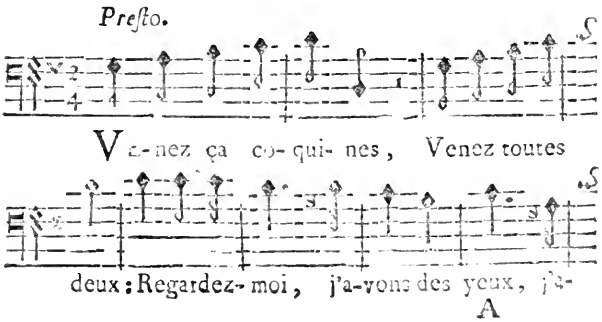
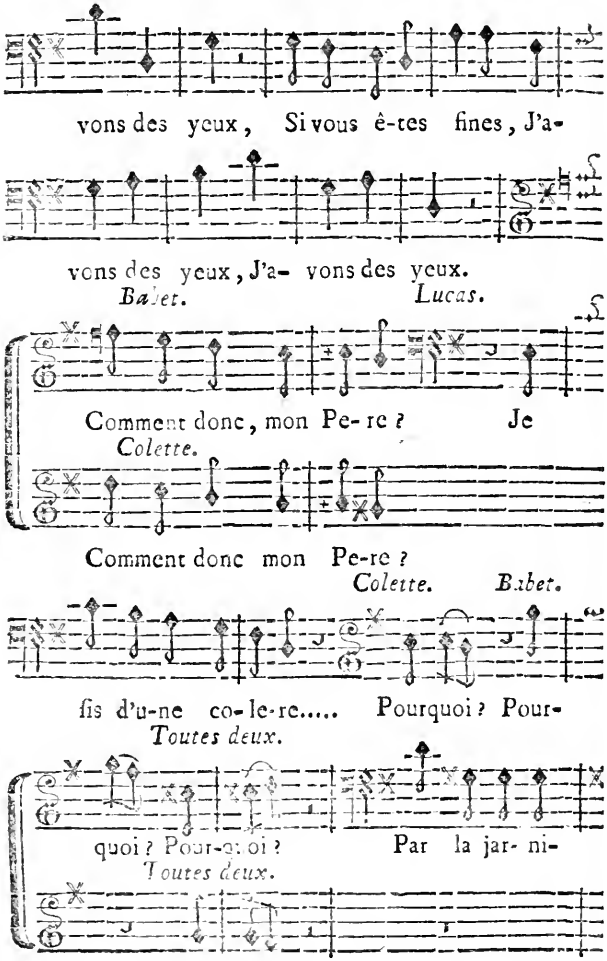
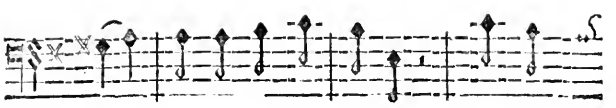
Dumiray, La Fond, Rey, Peſlin.

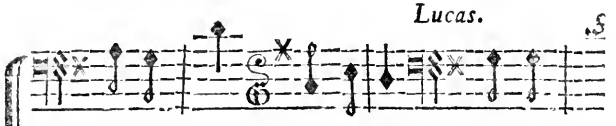
La Scene eſt dans un Hameau.

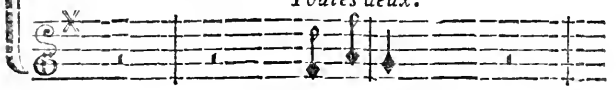
LES
DEUX SŒURS RIVALES,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

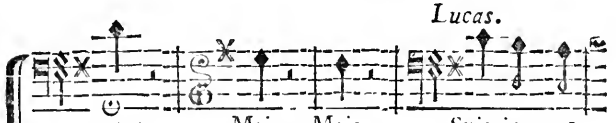
LUCAS, COLETTE, BABET.

LUCAS.

vons des yeux, Si vous ê-tes fines, J'a-
vons des yeux, J'a- vons des yeux.
Babet.
Lucas.
Comment donc, mon Pe-re ? Je
Colette.
Comment donc mon Pe-re ?
Colette.
Babet.
fis d'u-ne co-le-re..... Pourquoi ? Pour-
Toutes deux.
quoi ? Pour-quoi ? Par la jar- ni-
Toutes deux.
Pour-quoi ?

goi Eſt-il bien hon-nê-te D'a-voir

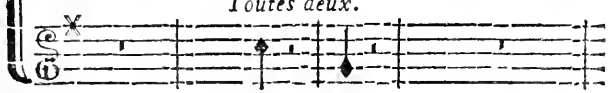
Lucas.

Un ga-lant? Un ga-lant! Oui vrai-

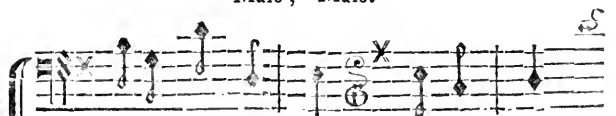
Toutes deux.

Un galant!

Lucas.



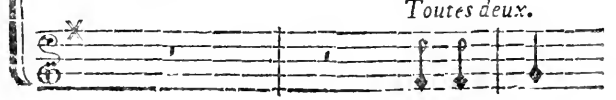
ment. Mais, Mais. Suis-je une

Toutes deux.

Mais, Mais.



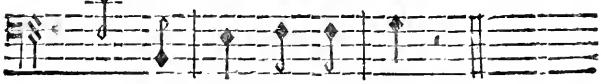
bête? Non vrai-ment, Non vrai-ment.

Toutes deux.



Non vrai-ment.

Lucas.



Non vrai-ment, Non vrai- ment.

Vous croyez apparemment qu'on ne ſçait pas de vos nouvelles ! Eſt-ce là la maniere dont je vous ai élevées ? Votre défunte mere me l'avoit bien dit. Prends garde, Lucas, prends garde à tes Filles, me diſoit-elle ; je te laiſſe là une rude charge ; car elles ſont d'une certaine vivacité, & puis les v'là qui devenont en âge.... Or écoutez, je veux que vous faſſiez mentir votre mere ; & je ne veux point d'âge, je vous en avertis.

COLETTE & BABET.

DUO.

Hélas, j'ignore,
J'ignore encore
L'amour & ſes douceurs.
Eſt-ce un plaiſir, eſt-ce une peine ?
On vante ſes faveurs ;
On dit que ſous ſa chaîne
On éprouve mille rigueurs.
Hélas, &c.

LUCAS.

Avec leur air doucereux, qu'eſt-ce qui croiroit qu'elles y touchent ? Eh ! dites-moi un peu, comment s'appelle Monſieur Dorimon, eſt-ce un galant que ſtilà ? Je ne ſçais pas comment il fait l'amour, & vous le ſçavez peut-être mieux que moi : mais, ventregué, il écrit ben toujours, & je le ſçais peut-être mieux que vous. Écoutez, vous êtes gentilles, & je ſuis riche, ça eſt vrai, & ſi vous êtes ſages & bien aviſées, je peux vous marier honnêtement. Mais eſt-ce qu'il convient que vous écoutiez un Officier qui vous dit des ſornettes ? Dans leurs garniſons, ces Meſſieurs là ne ſongeont qu'à s'amuſer ; & morgué ils n'épouſont pas les Demoiſelles de la ville, comment voulez-vous qu'ils épouſiont des filles de campagne ?

COLETTE.

En vérité, mon Pere, je ne ſçais ce que vous voulez dire.

BABET.

Que parlez-vous d'amour & de Dorimon ?

LUCAS.

Ça me feroit enrager ; j'ai piéce en main, afin que vous le ſçachiez. Faut que

vous ſoyez bien bêtes pour donner dans de pareils paneaux ; voyez comme il ſe moque de vous, puiſqu'il vous écrit en même-tems à toutes deux.

BABET.

Il écrit à Colette ?

COLETTE.

Dorimon écrit à Babet ?

LUCAS, *tirant deux lettres de ſa poche.*

AIR.

Voyez ceci, voyez cela ;
Colette, Babet, Babet & Colette,
Voyez ceci, voyez cela
Dorimon !

COLETTE & BABET, *à part.*

Dorimon ! Je reſte muette.

LUCAS.

Morgué, ſi j'apprends
Qu'il vienne céans,
Je ferai tapage ;
Car je prétends
Qu'on ſoit ſauvage
Avec les galants.

COLETTE & BABET.

Qu'on ſoit ſauvage !

LUCAS.

Qu'on ſoit ſauvage
Avec les galants. (*Il ſort.*)

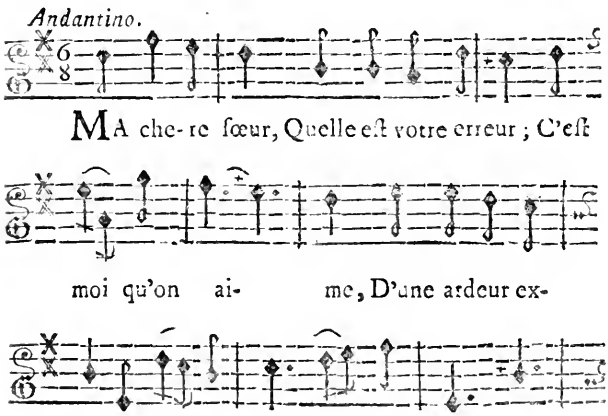
SCENE II.

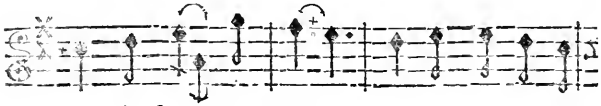
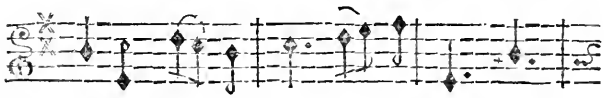
COLETTE ET BABET.

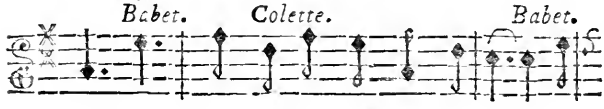
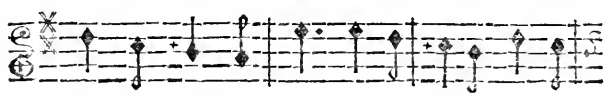
COLETTE.

QUELLE eſt ma ſurpriſe ! Et d'où connoiſſez-vous Dorimon ?

BABET.

Je vous aſſure, ma Sœur, que je ne ſuis pas moins ſurpriſe que vous pouvez l'être ; car enfin comment eſt-il poſſible que Dorimon vous écrive une lettre d'amour après les ſermens qu'il m'a faits ?

Colette.

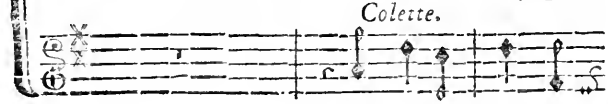
cœur. Ma chere ſœur Quelle eſt votre er-

reur ? C'eſt moi qu'on ai- me. D'une ardeur ex-

trême, Do- ri- mon m'a don- né ſon

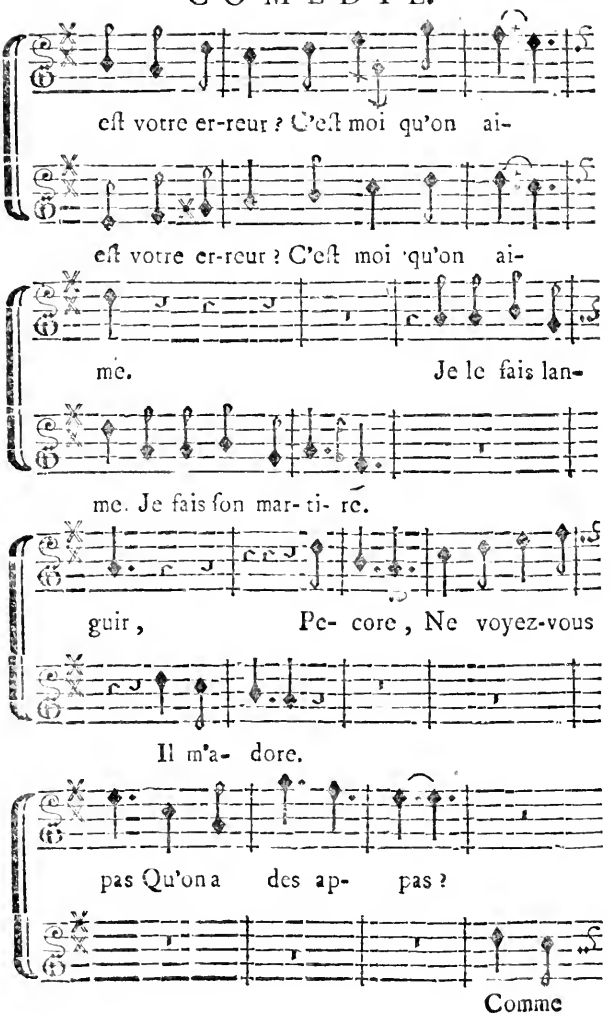
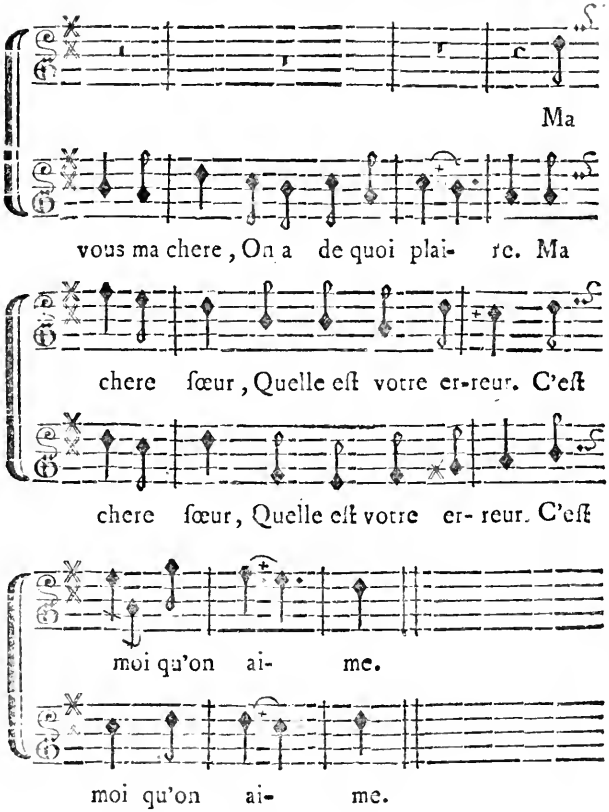
Babet. *Colette.* *Babet.*

cœur. Vous, vous ! Je ſçais ce qu'il m'é- crit, Je-

ſçais ce qu'il m'a dit. Il ſou- pire. Il dé-

Babet.

ſire De m'obte- nir Ma chere ſœur, Quelle

Colette.



Ma chere ſœur, Quelle

eſt votre er-reur ? C'eſt moi qu'on ai-
eſt votre er-reur ? C'eſt moi qu'on ai-
me. Je le fais lan-
me. Je fais ſon mar-ti-re.
guir, Pe- core, Ne voyez-vous
Il m'a- dore.
pas Qu'on a des ap- pas ?
Comme

BABET.

Si Dorimon m'avoit fait cet outrage, je ne le verrois de ma vie.

COLETTE.

Oh ! pour moi, je l'étranglerois.

BABET.

Vous l'aimez donc, ma Sœur ?

COLETTE.

Oui, ſans doute, & j'en fais gloire ; car il le mérite.

BABET.

Nous voilà donc Rivales.

COLETTE.

Comment, vous avez la hardieſſe de l'aimer auſſi ?

BABET.

Oui, ma Sœur ; il eſt ſi tendre, ſi reſpectueux.

COLETTE.

Dites-donc qu'il eſt vif, agréable, amuſant.

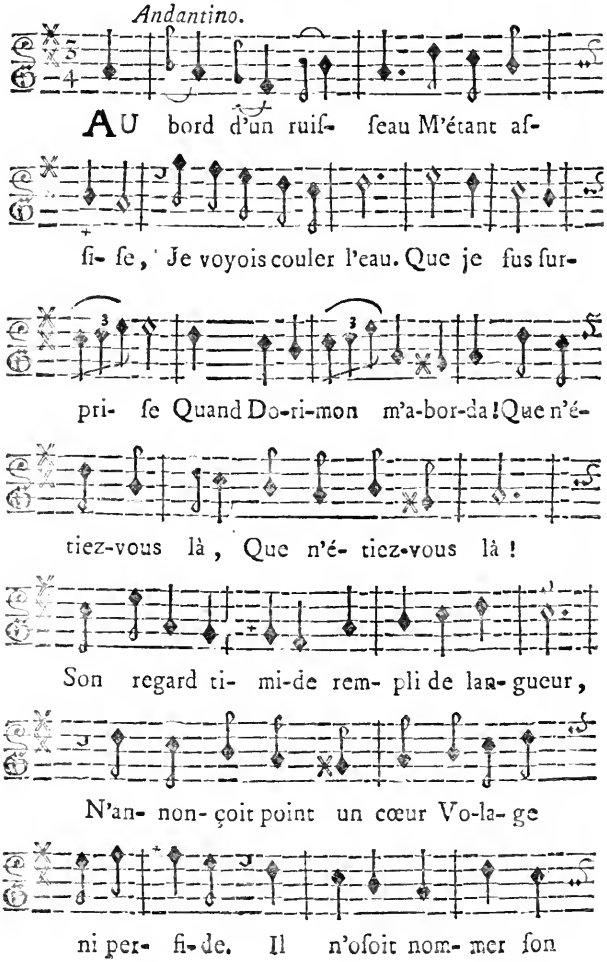
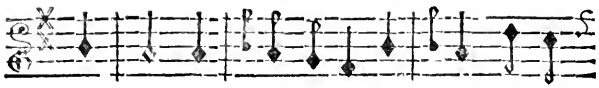
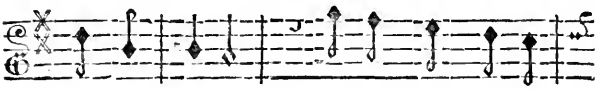
BABET.

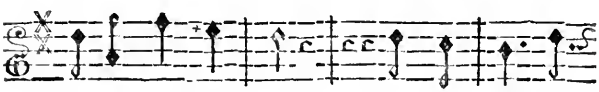
Eh ! non, ma Sœur ; il eſt quelquefois ſi triſte, ſi pénétré de ſon amour, qu'il m'attendrit juſqu'aux larmes.

COLETTE.

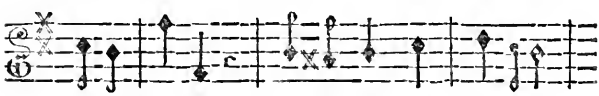
Mais vous m'étonnez, je ne reconnois point Dorimon à ce portrait ; voyons, dépeignez-moi un peu votre Amant, comment en avez-vous fait la connoiſſance ?

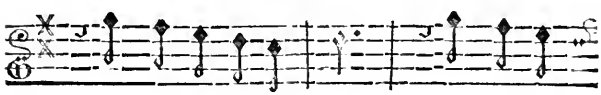
BABET.

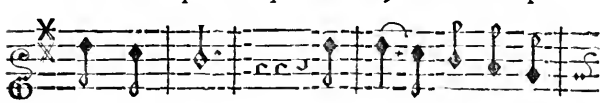
Andantino.

vainqueur; Son a- moureuſe ar- deur, Sincere

& diſ- crette, N'avoit pour in-ter-



prete Que ſes yeux. Des ſes feux La

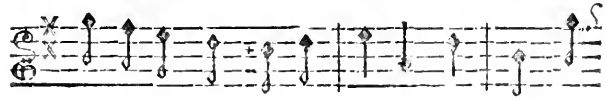


vi-o- lence, Malgré ſon ſi- len- ce,

Ne s'exprimoit que mieux, Ne s'expri-



moit que mieux. L'A- mour eſt redou-

table Quand il cache ſes traits; Reſ-



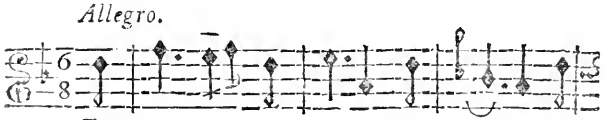
pectueux, qu'il eſt ai- mable! La crainte af-

ſure ſes ſuc- cès, Reſ- pectu-eux, qu'il eſt ai-

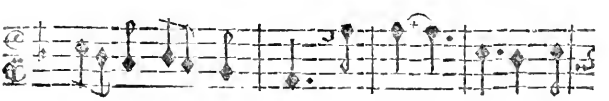
mable ! La crainte aſ- ſure ſes ſuc- cès.

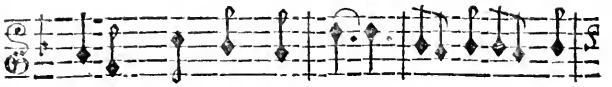
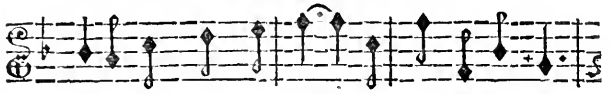
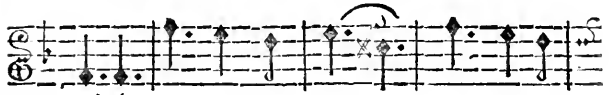
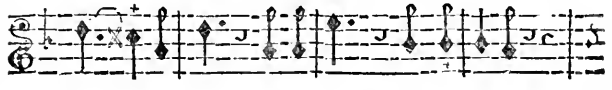
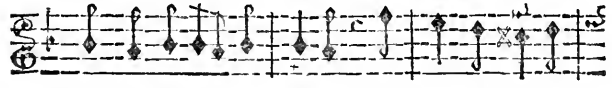
COLETTE.

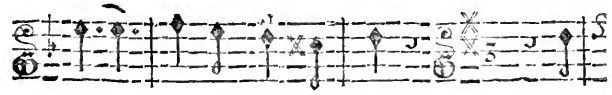
Embraſſons-nous, ma chere Sœur ; ce n'eſt pas aſſurément Dorimon que vous aimez, il ne reſſemble en rien au portrait que vous m'en faites : & d'ailleurs nous ceſſerions d'être rivales ; car je ne voudrois point d'un Amant comme celui-là. Voici quel eſt mon Dorimon à moi.

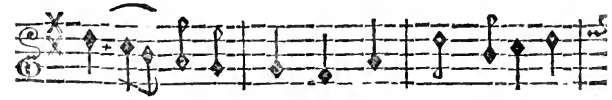
Allegro.

JÉ- tois ſur l'her- bette Seu- let- te, ſeu-

let- te, Fola- trant Et chan tant, Fo-



la- trant Et chan- tant, Il vint : belle Co-

let-te, Vous me char-mez, Mon ardeur par-

fai-te Si vous m'ai-mez, Se- ra sa- tis- fai-

te. Son feu char- mant, Plein d'enjoue-

ment, Bril-loit, Pe-tilloit: La fail-li- e,

Une ai-ma-ble fo- li- e, A la vi- va-ci-

Andante.

té Joignoit la gay- té. L'A-



mour a des char-mes S'il regne avec les

BABET.

Ah ! vous me raſſurez, ma Sœur ; aimez Dorimon tant qu'il vous plaira ; je n'en ferai point jalouſe ; un amant d'un pareil caractere ne me plairoit point du tout. Eh, ſi donc, c'eſt un Petit-Maître.

COLETTE.

Mais c'eſt à cauſe de cela que je l'aime : ce ſont les jeunes gens les plus brillants que les Petits-Maîtres.

BABET.

Oh ! pour moi, ſur ce qu'on m'en a dit, je les déteſte.

COLETTE.

COLETTE.

Nous voilà donc d'accord, vous n'y prétendez plus ?

BABET.

S'il eſt tel que vous venez de le dire, je vous le céde & d'un grand cœur.

COLETTE.

Mais je fais une réflexion. Dorimon voyant la différence de nos caracteres, auroit-il ſçu ſe déguiſer aſſez pour nous tromper toutes les deux en jouant avec chacune un rôle différent : oh ſûrement il ſe ſera mocqué de vous, car il eſt gai naturellement.

BABET.

Il ſe ſera contrefait pour vous éprouver.

COLETTE.

AIR.

Eh bien, on verra
Qui l'emportera.

BABET.

C'eſt moi, Colette.

COLETTE.

Ma cadette (*bis.*)
A cette audace là ?

BABET.

Et l'emportera ;
En fait d'amour, c'eſt la jeuneſſe
Qui doit décider.

COLETTE.

Entre deux ſœurs au droit d'aineſſe,
Il faut ceder.

BABET.

Je ſuis votre ſervante.

COLETTE.

Vous êtes bien plaiſante.

BABET.

Et vous bien méchante.

COLETTE.

Petite inſolente.

ENSEMBLE.

Dorimon parlera,
Il nous jugera ;
Eh bien, on verra
Qui l'emportera.

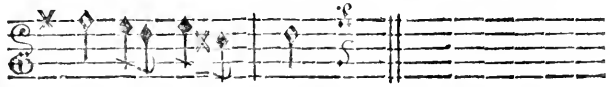
(*Colette ſort.*)

SCENE III.

BABET, *ſeule.*

L'Amant que je croyois ſi tendre, N'eſt-il

donc qu'un trom- peur ? A- je pû me def-

fendre De lui laiſſer ſur- prendre Le ſe-

cret de mon cœur ? L'Amant, &c.

SCENE IV.

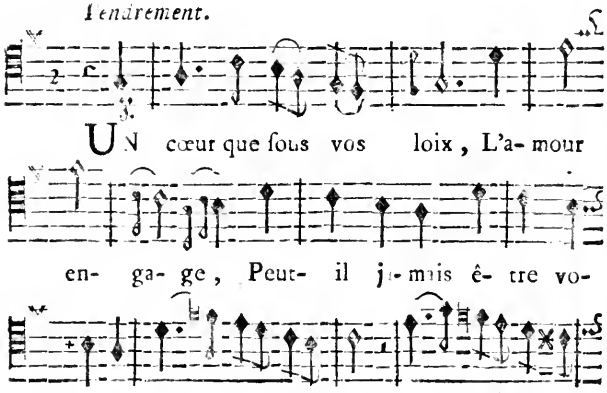
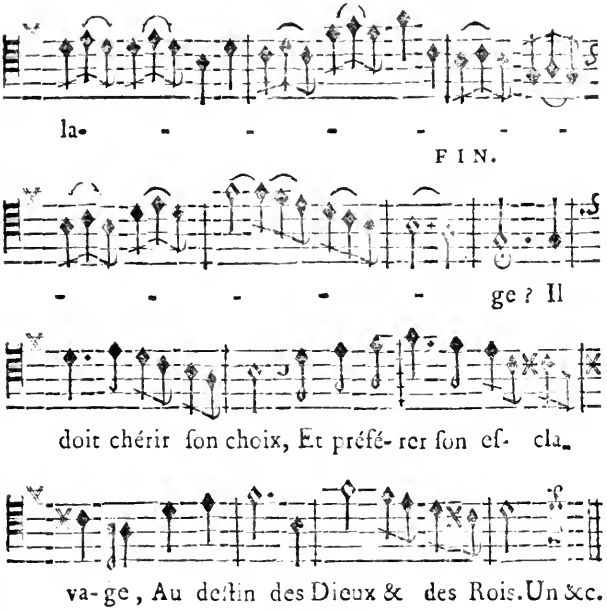
BABET, DORIMON *cadet.*

BABET.

APPROCHEZ, Dorimon, & venez rougir de votre perfidie. Qui vous engageoit à me tromper ? Ne m'avez-vous

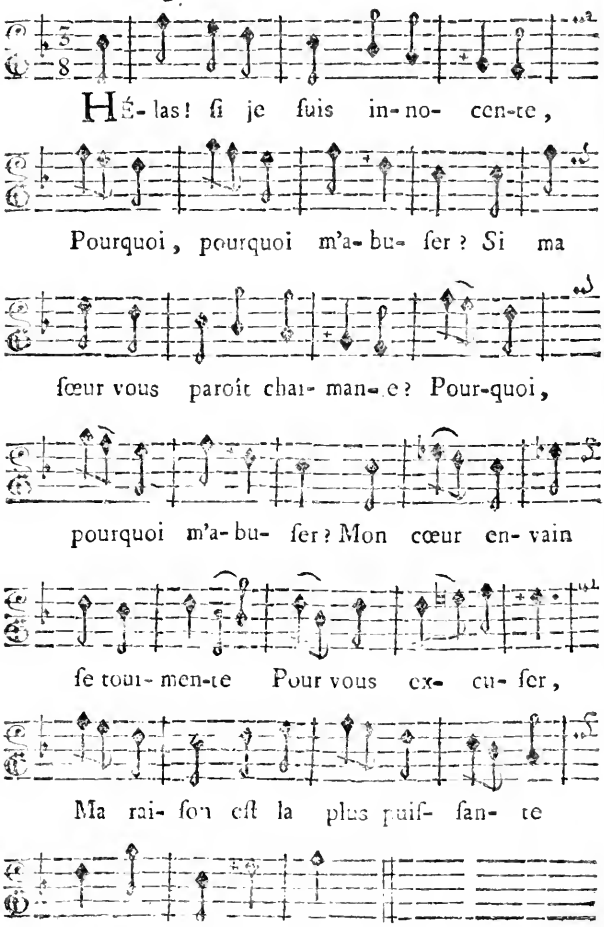
par tant de ſerments juré un amour éternel, que pour me jouer après plus cruellement ; depuis que votre Régiment eſt en garniſon dans ce pays, je me flattois d'être la ſeule qui eût fait quelque impreſſion ſur votre cœur ; vous me l'aviez fait croire, je m'en applaudiſſois, & cependant j'apprends qu'au mépris du plus tendre amour, votre volage cœur....

DORIMON *à part.*

Ma chere Babet, quels diſcours & qui peut m'avoir noirci de la ſorte auprès de vous ? Avez-vous crû que cela fut poſſible ? Avez-vous ſi peu d'opinion de vous-même, que vous croyez qu'une autre puiſſe un inſtant vous effacer de mon ſouvenir ?

BABET.

Prenez garde, Dorimon, ne joignez point l'artifice au parjure : vous pouvez ceſſer de m'aimer, on n'eſt pas quelquefois maître de ſon cœur : vous pouvez être contraint de céder à des charmes que vous croyez plus puiſſants que les miens ; mais je ne mérite pas d'être trompée, à moins que vous ne vous faſſiez un jeu cruel de ma tendreſſe.

Allegro.


Hé- las! ſi je ſuis in- no- cen- te,
Pourquoi, pourquoi m'a- bu- ſer? Si ma
ſœur vous paroît chai- man- e? Pour-quoi,
pourquoi m'a- bu- ſer? Mon cœur en- vain
ſe tour- men-te Pour vous ex- cu- ſer,
Ma rai- ſon eſt la plus puiſ- ſan- te
A vous ex- cu- ſer.

DORIMON *cadet.*

Qui peut vous avoir fait un conte auſſi ridicule ? Moi j'aime votre Sœur !

BABET.

Vous lui avez écrit, mon pere a votre lettre qu'il a interceptée.

DORIMON.

C'eſt à vous que j'ai écrit ; vous m'avez recommandé d'employer tout le ſecret imaginable ; vous m'avez ordonné d'éviter votre Sœur, je vous ai ſi bien obéi, que je ne la connois ſeulement pas.

BABET.

C'eſt pourtant d'elle que je tiens que vous l'aimez ; elle m'en a fait l'aveu ; vous lui avez écrit auſſi bien qu'à moi, j'ai vû la lettre, qu'avez-vous à répondre à cela ?

DORIMON.

Je réponds qu'il y a là-deſſous un myſtere que je ne comprends pas : peut-être vous ſerez-vous trahie vous-même, & votre Sœur ayant pénétré votre ſecret aura tramé ce complot pour me détruire dans votre eſprit ; mais au nom de l'Amour, belle Babet, croyez en mon cœur,

il vous aime, vous adorera toujours, je vous le jure; la ſuite vous apprendra ſi j'étois capable de vous trahir, je n'aſpire qu'au bonheur de m'unir à vous.

BABET.

Ah! Dorimon, ſi vous êtes coupable, comment ſe défendront ceux qui ne le ſont pas?

DORIMON.

Ma chere Babet.

BABET.

J'aime mieux me croire heureuſe & riſquer de me tromper, que de détruire mon bonheur par des ſoupçons qui peuvent être faux.

DORIMON.

AIR.

Livrez-vous au plaiſir d'aimer;
Que ma tendreſſe,
Babet, ſans ceſſe
Puiſſe vous enflâmer?
Plus de jalouſie,
Comptons ſur nos cœurs,
Les ſoupçons ou les aigreurs
Empoiſonnent la vie.
Qu'Amour des mêmes nœuds

Enchaîne mon ame & la vôtre ;
Soyons ſûrs l'un de l'autre,
Et nous ſerons heureux.

ENSEMBLE.

Qu'Amour, &c.

BABET.

J'entends du bruit, on vient ; Dorimon, ſauvez-vous, c'eſt peut-être mon pere, s'il vous ſurprenoit, je ſerois perdue.

(Dorimon ſort.)

SCENE V.

LUCAS, COLETTE, BABET.

LUCAS.

VRAIMENT, je vous y prends
Petite friponne ?
Quoi ! quand je vous deffends
De hanter les galants,
Malgré ce que j'ordonne,
Je vous y prends.

Morgué, tous ces amants
Sont autant de brigands
Pour l'honneur d'un ménage.
Je retiens mon courage,

Car je ferois tapage ;
Même ſur ton viſage,
Par cinq ou ſix ſoufflets
J'appaiſerois ma rage.
Que dira-t-on dans le village
Quand on ſçaura tes faits ?
(*A part.*)
Jarni, qu'une fille à ſon âge
Veut qu'on la garde de bien près !

BABET.

AIR.

Point tant de colere,
Calmez ce tranſport.
Ecoutez moi, mon pere,
Vous m'accuſez à tort.
C'eſt un bon mariage
Que Dorimon m'offre aujourd'hui,
Et quoique ma ſœur enrage,
Je ſuis sûre de lui.

LUCAS.

C'eſt ainſi qu'on atrape
Les filles & leur bien.
L'Amant promet tout, parle bien ;
S'il eſt heureux, zeſte, il s'échappe,
Et ne tient plus rien.

BABET.

Mais je vous dis, mon Pere....

LUCAS.

Mais je vous dis, ma fille, que vous êtes une ſotte, & que je ne veux point voir cela davantage. Prends garde que je ne t'y prenne une autrefois ; car jarni, je t'enferme entre quatre murailles. Oh ! nous verrons pour ce coup là ſi je ſuis ton Pere. (*A Colette.*) Écoute, toi, t'es bien gentille de m'avoir averti ; mais ne vas pour ça faire comme ta Sœur, & donner des rendez-vous ; car je ne t'épargnerai pas plus qu'elle, je t'en avertis.

COLETTE.

Qui, moi ; vous pouvez croire....

LUCAS.

Baille t'en garde.

BABET, *à part.*

Ma Sœur, vous me le payerez.

LUCAS, *à Babet.*

Qu'eſt-ce que tu marmottes-là ? Allons, qu'on marche devant moi. Ah ! je t'apprendrai à être amoureuſe.

(*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

COLETTE *seule.*

AIR.

AH! qu'il eſt doux de me vanger,
D'un inconſtant, & d'un volage,
Quel plaiſir de voir enrager,
Une rivale qui m'outrage!
Perdre un amant eſt un malheur
Qui d'une femme intereſſe la gloire;
Mais quel tourment ſouffre ſon cœur
Quand une autre ſur elle emporte la victoire.

SCENE VII.

COLETTE, DORIMON *l'aîné.*

COLETTE.

AIR.

AH! vous voilà. J'en ſuis ravie;
C'eſt pour railler, je croi.

DORIMON.

Pourquoi.

COLETTE.

C'eſt pour railler, je croi.

DORIMON.

Je ne raille point, ſur ma vie.

COLETTE.

C'eſt pour railler, je croi.

DORIMON.

Non, ſur ma vie.

COLETTE.

J'en ſuis ravie.

La lettre....

DORIMON.

Étoit pour vous.

COLETTE.

Pour moi ?

DORIMON.

Oui, ſur ma vie.

COLETTE.

Mais à ma ſœur....

DORIMON.

Quelle folie !

COLETTE.

Vous la trouvez jolie ?

DORIMON.

Non, par ma foi.

COLETTE.

Vous allez me mettre en furie ;

Dans l'inſtant vous n'etiez pas là ?

DORIMON.

Là.

COLETTE.

Là.

DORIMON.

Quelle folie !

COLETTE.

Ah ! je vous prie,
Point de ces diſcours la.

DORIMON.

Là.

COLETTE.

Là.

DORIMON.

Quelle folie !

COLETTE.

Vous allez me mettre en furie.

DORIMON.

Tout ce qu'il vous plaira ;
Mais je n'étois point là.

COLETTE.

Quoi, vous n'étiez point là ?

DORIMON.

Non, je n'étois point là,
Et vous avez rêvé cela.

COLETTE.

Peut-on mentir comme cela.
Je vous ai vû.

DORIMON.

Quelle folie !
Mais vous avez rêvé cela.

COLETTE.

Peut-on mentir comme cela.

DORIMON.

Peut-on mentir comme cela.

COLETTE.

Vous allez me mettre en furie.

ENSEMBLE.

Ah ! je vous prie,
Point de ces discours la.

DORIMON.

AIR.

Trop de vivacité
Souvent produit l'offense.
On juge avec légereté,
On condamne sans connoissance :
On fait du fracas,
On parle par éclats,
On ne s'entend pas.
On parle, on ne s'entend pas,
On fait un bruit du diable.

Mais *ſi*, mais *non*,
Moi j'ai raiſon,
Moi j'ai raiſon.
Loin d'être plus traitable,
L'on crie encor plus fort ;
Et celui qui s'eſt crû d'abord
Le plus raiſonnable
Se trouve avoir tort.

COLETTE.

AIR.

Pour me prouver vos feux,
Il faut qu'à mes yeux
Vous confondiez ma rivale.

DORIMON.

Ah ! Colette.

COLETTE.

Je le veux.
Non, rien pour moi n'égale
Un plaiſir ſi délicieux ;
Que mon triomphe éclatte ;
Dites-lui bien qu'elle ſe flatte,
Qu'à ſes foibles attraits
Votre cœur jamais
N'a rendu les armes.
Mais que de moi ſeule enchanté,
Vous ſoupirez pour ma beauté,
Ah ! quel triomphe pour mes charmes,
Si vous pouviez faire couler ſes larmes?

DORIMON.

DORIMON *l'aîné.*

Mais écoutez, Colette, un peu plus de douceur : que diable, ſi cette pauvre petite m'aime, je ne ſçaurois la mortifier ſi cruellement ; c'eſt votre Sœur enfin, & je ſuis galant homme. On ſçait ce que l'on doit au ſexe.

COLETTE.

Il le faut pourtant, ou je romps pour jamais avec vous : avez-vous envie de me perdre ?

DORIMON.

Ah ! pour prévenir ce malheur, il n'eſt rien que je ne faſſe ; mais cependant qu'exigez-vous de moi ?

SCENE VIII.

LUCAS, COLETTE, BABET, DORIMON *l'aîné.*

BABET, *à Lucas.*

AIR.

TENEZ, voyez ſi j'ai menti.

COLETTE & DORIMON.

Quelle ſurpriſe !

BABET, *à part.*

Quelle mépriſe !

LUCAS.

Je ſuis anéanti.

COLETE.

Quelle ſurpriſe !

BABET.

Quelle mépriſe !

LUCAS.

Je ſuis anéanti.

BABET, *à part.*

Ce n'eſt point Dorimon qu'elle aime.

COLETTE, *à Lucas.*

C'eſt Monſieur Dorimon qui m'aime.

LUCAS, *à Colette.*

C'eſt Monſieur Dorimon qui t'aime !

DORIMON.

Oui, oui, c'eſt Colette que j'aime.

LUCAS, *à Babet.*

Mais quelle audace extrême,
Tandis que c'eſt toi-même
Qu'il aime.

BABET.

Ce n'eſt pas lui.

COLETTE.

Ce n'eſt pas lui ?

LUCAS.

Ce n'eſt pas lui.

DORIMON.

Mais c'eſt moi-même
Qui l'aime.

LUCAS.

Je ſuis anéanti.

BABET.

Non, vous dis-je, ce n'eſt pas lui.

COLETTE.

C'eſt Dorimon lui même
Qui m'aime.

BABET.

Mais Dorimon n'eſt point ſon nom.

LUCAS.

Quoi ! Dorimon
N'eſt pas ſon nom !

DORIMON.

Mais Dorimon
Eſt bien mon nom.

ENSEMBLE.

BABET.

Ce n'eſt point Dorimon qu'elle aime.

LUCAS.

C'eſt Mr. Dorimon qu'elle aime.

COLETTE.

C'eſt M. Dorimon qui m'aime.

DORIMON.

Oui, je ſuis Dorimon qui l'aime.

LUCAS.

Oh ! ça, entendons-nous un peu ; car pour moi je ne comprends rien à tout ça : dites-moi, Monſieur, vous appellez-vous Dorimon.

DORIMON *l'aîné.*

Oui, Monſieur.

LUCAS.

C'eſt-il bien vrai ; car les amoureux ſont ſujets à caution.

DORIMON *l'aîné.*

J'oſe vous le proteſter.

LUCAS.

Laquelle aimez-vous des deux ? Car encore faut-il que je le ſçache.

DORIMON *l'aîné.*

C'eſt Colette.

COLETTE.

Là, ma Sœur.

LUCAS.

Qu'on ſe taiſe quand je parle ; ah ça, puiſque c'eſt Colette que vous aimez, pourquoi donc écrivez-vous à Babet.

DORIMON *l'aîné.*

Moi, je n'ai point écrit à Babet.

LUCAS.

Ah ! pargué, c'eſt bien mentir ; car j'ai votre lettre dans ma poche.

DORIMON *l'aîné.*

Vous en pouvez avoir une que j'écrivois à Colette.

LUCAS.

Eh ! oui, oui voirment pour Colette ; mais j'en tiens auſſi une pour Babet, toutes deux ſignées de vous ; il eſt vrai que vous avez uſé de ſtratagême en contrefaiſant l'écriture ; mais vous avez oublié de changer de nom.

DORIMON *l'aîné.*

Quoi, Monſieur ; vous avez deux lettres ſignées DORIMON.

LUCAS.

Les voilà : oh ! quoique je ne ſois qu'un fermier de campagne, on ne me trompe pas ſi facilement. (*A Babet.*) Mais toi, te v'là comme une ſtatue ; eſt-ce celui-ci qui t'aime, & que j'ai vû tantôt qui s'enfuyoit.

BABET.

Non, mon Pere.

LUCAS.

Celui-là ne s'appelle donc pas Dorimon ?

BABET.

Pardonnez-moi, mon Pere.

LUCAS.

Oh ! pour le coup je n'y comprends rien, & je le donne à deviner au plus fin.

DORIMON *l'aîné.*

Attendez, je commence à comprendre ce que ce peut être.

SCENE IX. & *derniere.*

DORIMON *cadet*, DORIMON *l'aîné*, LUCAS, COLETTE, BABET.

DORIMON *cadet.*

AIR.

MAIS quel objet s'offre à ma vue ?
Que veut dire cela ?

DORIMON *l'aîné.*

Mais quel objet s'offre à ma vue ?
Que veut dire cela ?

LUCAS.

Mais quel objet s'offre à ma vue ?
Que veut dire cela ?

BABET.

Mais quel objet s'offre à ma vue ?

Que veut dire cela ?

LUCAS.

Que mon ame eſt émue !
Ai-je donc la berlue.

DORIMON *cadet.*

Que mon ame eſt émue !

DORIMON *l'aîné.*

Que mon ame eſt émue !

LUCAS.

Ai-je donc la berlue.

COLETTE.

Que mon ame eſt émue !

LUCAS.

Que veut dire cela ?
Qui de vous eſt Dorimon ?

COLETTE & BABET, *montrant chacun le leur.*

Le voilà.

LUCAS.

Je n'entends rien à ce myſtere.

DORIMON *l'aîné.*

Eh ! c'eſt mon frere.

DORIMON *cadet.*

Eh ! c'eſt mon frere.

LUCAS.

C'eſt votre frere,
J'entends à préſent ce myſtere.

BABET & COLETTE.

Quoi, c'eſt ſon frere ?

DORIMON *cadet*, DORIMON *l'aîné.*

Oui, c'eſt mon frere.

LUCAS.

J'entends à préſent ce myſtere.

BABET & COLETTE.

Ah ! mon Pere, ils ſont deux freres.

DORIMON *l'aîné*, DORIMON *cadet.*

Oui, Monſieur ; nous ſommes deux freres.

LUCAS.

Eh ! j'entends bien que vous êtes deux freres ; mais qu'eu diantre de manigance.

DORIMON *l'aîné.*

L'amour & le myſtere ont conduit tout ceci ; nous nous ſommes cachés l'un de l'autre ; nous aimons tous deux vos filles. Je vous conjure de m'accorder la charmante Colette ; ſa main eſt le ſeul bien où j'aſpire.

COLETTE.

Ah ! mon Pere, acceptez un ſi bon parti.

DORIMON *cadet.*

Pour moi, Monſieur, je fais tout mon bonheur de plaire à l'aimable Babet ; mais

mais ce n'eſt que de vous ſeul que je veux l'obtenir.

BABET.

Ah ! mon Pere, ne le refuſez pas.

LES DEUX DORIMON.

DUO.

Monſieur Lucas, c'eſt en vous que j'eſpere.
Couronnez nos tendres ardeurs,
Notre flamme eſt ſincere.

DORIMON *l'aîné.*

J'aime Colette.

DORIMON *cadet.*

J'aime Babet.

BABET.

Hélas ! mon pere.

COLETTE.

Couronnez nos tendres ardeurs.

LES DEUX DORIMON.

Uniſſez nos deux cœurs,
Notre flamme eſt ſincere.

DORIMON *l'aîné.*

Eh ! quoi, Monſieur, vous héſitez.

COLETTE.

Ah ! mon Pere, prononcez.

DORIMON *cadet.*

Faites notre bonheur.

BABET.

Aſſurez notre félicité.

LUCAS.

Mais, dites-moi, aurez-vous des égards pour le beau-pere.

LES DEUX DORIMON.

En pouvez-vous douter !

LES DEUX SŒURS *le careſſent.*

Nous vous chérirons.

LES DEUX DORIMON.

Nous vous reſpecterons.

LUCAS.

Du reſpect ! allons donc, j'aime mieux vous les donner que de riſquer qu'elles ſe donnent elles-mêmes.

LES DEUX DORIMON.

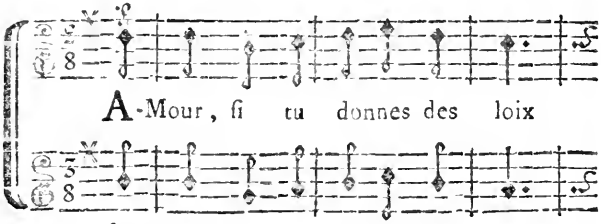
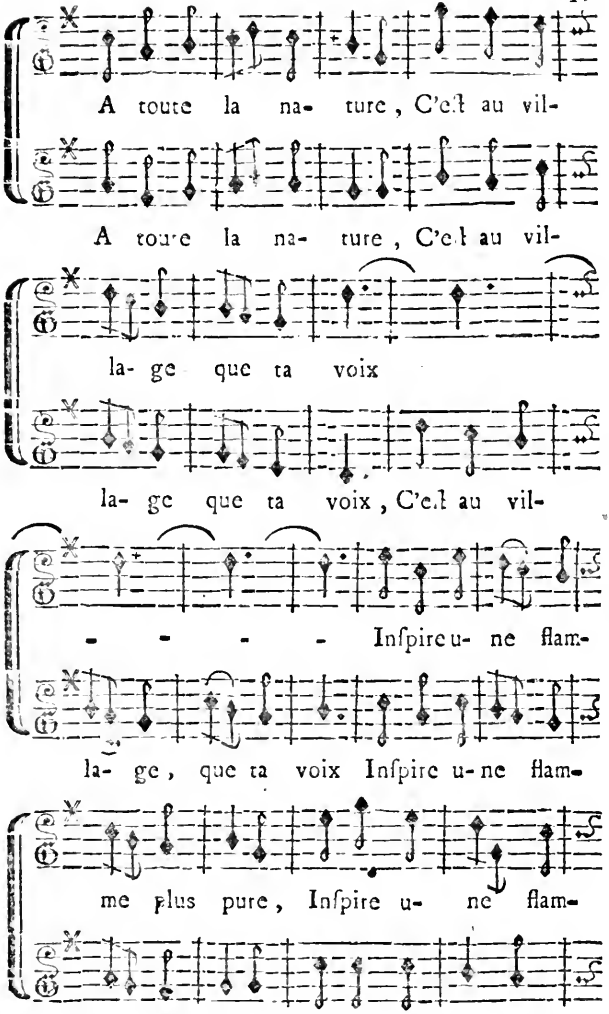
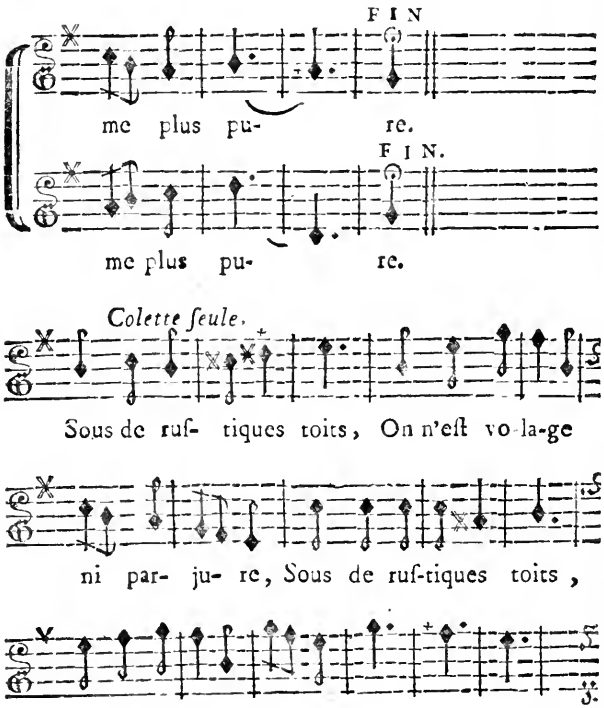
Ah ! Monſieur.

LES DEUX SŒURS.

Quelle joie !

LUCAS.

Je n'aurois jamais crû ſi bien m'engendrer.

CHŒUR.

A toute la na- ture, C'eſt au vil-
A toute la na- ture, C'eſt au vil-
la- ge que ta voix
la- ge que ta voix, C'eſt au vil-
- - - - Inſpire u- ne flam-
la- ge, que ta voix Inſpire u- ne flam-
me plus pure, Inſpire u- ne flam-
me plus pure, Inſpire u- ne flam-

juſqu'au mot FIN.

FIN.

ANNETTE ET LUBIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS,

Mêlée d'Ariettes & de Vaudevilles ;

Repréſentée devant LEURS MAJESTÉS *à Fontainebleau le Mercredi 27 Octobre 1762, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

DE L'IMPRIMERIE

De CHRISTOPHE BALLARD, ſeul Imprimeur du Roi pour la Muſique & Noteur de la Chapelle de Sa Majeſté.

M. DCC. LXII.

Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ.

Les Paroles ſont de la Dlle. *Favart* & du Sr. L * * *

La plûpart des Arriettes ſont du Sr. *Blaiſe.*

Le choix des Airs & l'arrangement des Divertiſſemens ſont du Sr. *Francœur*, Sur-Intendant de la Muſique du Roi en Sémeſtre.

Les Ballets ſont de la Compoſition des Srs. *Laval*, Pere & Fils, Maîtres des Ballets du Roi.

ACTEURS DE LA PIECE.

LE SEIGNEUR,	Le Sr. Le Jeune.
LE BAILLI,	Le Sr. Rochard.
LUBIN,	Le Sr. Caillot.
ANNETTE,	La Dlle. Favart.
UN DOMESTIQUE du Château,	Le Sr. Desbroſſes.

AUTRES DOMESTIQUES.

PERSONNAGES DANSANTS.

BERGERS.	BERGERES.
Les Sieurs.	Les Demoiselles.
Veſtris.	Veſtris.
Hyacinte.	Dumiray.
Le Lievre.	Rey.
Dauberval.	Clairval.
Dubois.	Saron.

PASTRES.	PASTOURELLES.
Les Sieurs.	Les Demoiselles.
Lany.	Allard.
Beat.	La Fond.
Groſſet.	Peſlin.

La Scene eſt à la campagne.

ANNETTE ET LUBIN.

Le Théâtre repréſente une Campagne ; on voit un Bois d'un côté & de l'autre un Côteau. Sur le devant du Théâtre il y a une Cabane de verdure à moitié faite.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, LE SEIGNEUR.

On entend un bruit de Cor de Chaſſe.

ARIETTE DIALOGUÉE.

LE SEIGNEUR.

AILLI.

LE BAILLI.

Monſeigneur, Monſeigneur.

LE SEIGNEUR.

N'avez-vous pas vû mon Piqueur ?
Avez-vous vû le cerf ? Mes chiens ont pris le change

LE BAILLI.

Ah ! Monſeigneur, c'eſt une choſe étrange.
Il faut le décreter & le mettre en priſon.

LE SEIGNEUR.

Un cerf ? Perdez-vous la raiſon ?

LE BAILLI.

C'eſt un rapt....

LE SEIGNEUR.

J'entends vers le bois....

LE BAILLI.

Vous êtes Seigneur du village,
Vous devez maintenir les loix.

LE SEIGNEUR.

Finiſſez votre verbiage.

LE BAILLI.

Lubin....

LE SEIGNEUR.

Le cerf ?...

LE BAILLI.

Annette ?...

LE SEIGNEUR.

Mon Piqueur....

LE BAILLI.

Monſeigneur, Monſeigneur.

LE SEIGNEUR.

Finiſſez votre verbiage,
De ce côté j'entends le Cor.

LE BAILLI.

Monſeigneur, demeurez encor.

ENSEMBLE.

LE SEIGNEUR. } J'entends le Cor
LE BAILLI. } Restez encor.

LE BAILLI.

Oui, Monseigneur, l'affaire est criminelle.
Annette est fille & Lubin garçon ;
Ils s'aiment tous les deux.

LE SEIGNEUR.

La chose est naturelle.

LE BAILLI.

Quoi ! s'aimer sans permission !

LE SEIGNEUR.

En faut-il pour s'aimer ?

LE BAILLI.

Mais, Annette est si belle !

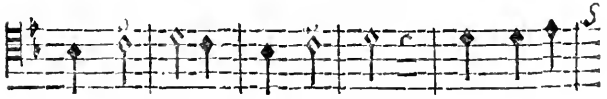
LE SEIGNEUR.

Oui-dà ! je ne la connois pas.

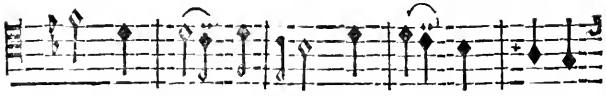
LE BAILLI.

Ah ! Monseigneur, qu'elle a d'appas !

ANnette, à l'âge de quinze ans, Est



une i- mage du printems ; C'est l'auro-



d'un beau ma- tin, Qui ne veut n'aître

Et ne pa- roî- tre Que pour Lu-

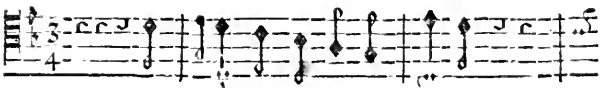
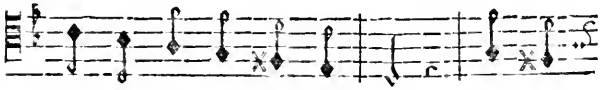
Son teint bruni par le ſoleil,
Eſt plus piquant, eſt plus vermeil.
Dents de perles, ſourire fin,
Bouche de roſe,
Qui n'eſt éclоſe
Que pour Lubin.

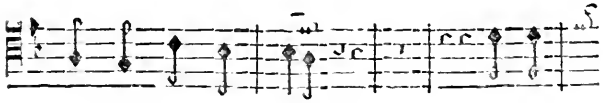
Ses yeux qui ſavent tout charmer,
Semblent nous dire de l'aimer,
Mais un Amant voudroit envain
Se faire entendre,
Elle n'eſt tendre
Que pour Lubin.

LE SEIGNEUR.

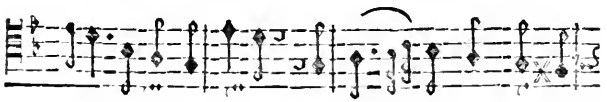
uel eſt donc ce Lubin pour être ſi chéri ?

LE BAILLI.

'eſt un drôle vraiment bien taillé, bien nourri.

LU- bin eſt d'une fi- gure

Qui met tout le monde en train, Qui met



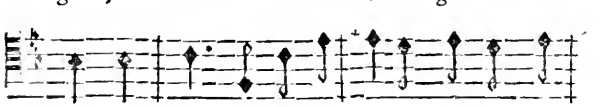
tout le monde en train. Sa gai-



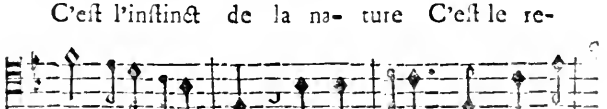
té naïve & pure Annonce un cœur ſans cha-

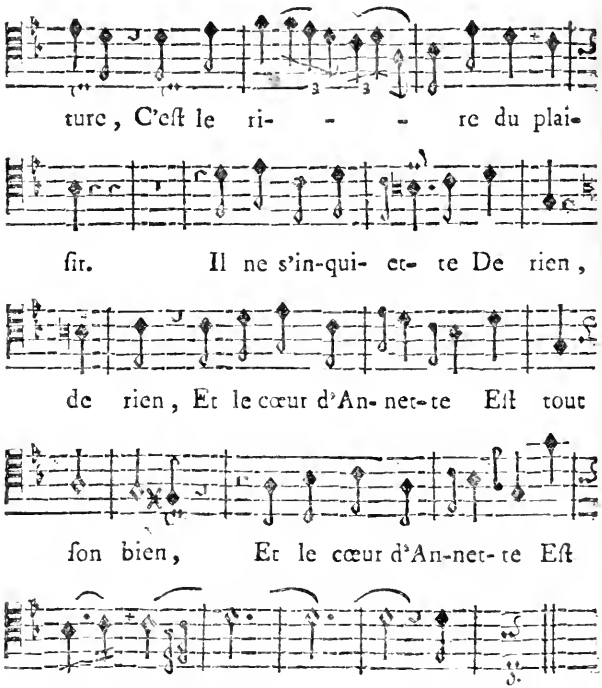
FIN.

grin, Annonce un cœur ſans cha-grin.

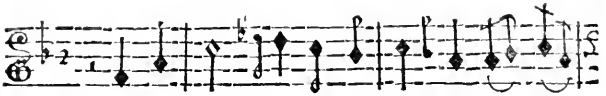


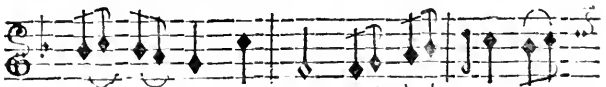
C'eſt l'inſtinct de la na- ture C'eſt le re-



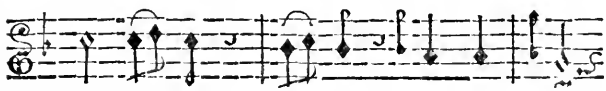
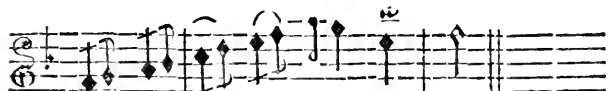
gard du de- ſir; Du bon-heur c'eſt la pein-

On ne les voit jamais dans le village,
C'eſt tous les jours fête pour eux.
Ils vivent pour eux ſeuls.

LE SEIGNEUR.

Ils en ſont plus heureux.
Le grand Monde déplaît au ſage.

CE n'eſt que dans la re- trai-te Qu'on jou-



it des vrais plai-ſirs ; Sans re- grets &

ſans de-ſirs, L'ame eſt libre & ſa- tis- fai-

te : Heureux ! heu- reux dont le cœur

Trouve en ſoi tout ſon bon- heur.

La vertu douce & tranquille
Fuit le faſte & la grandeur :
L'innocence & la candeur
N'habitent que cet aſyle.
Heureux ! heureux dont le cœur
Trouve en ſoi tout ſon bonheur.

LE BAILLI.

Excuſez-vous Lubin ?

LE SEIGNEUR.

Non, ce ſeroit dommage
Qu'Annette fût le prix d'un amour villageois.

LE BAILLI.

Voilà Lubin qui ſort du bois,
Parlez-lui.

LE SEIGNEUR.

Je ne puis m'arrêter davantage;
Conduiſez-moi par ce ſentier,
Vous reviendrez après les épier.

SCENE II.

LUBIN, *arrive, portant ſur ſa tête un faiſceau de feuillage.*

ARIETTE : *La Jardiniere Italienne.* *

POUR mon Annette
Formons une maiſonnette;
Pour mon Annette
La peine ne coûte rien,
Non, non, rien, rien,
Annette m'en payera bien,
Fort bien, fort bien.

* *Pendant cette Ariette, Lubin taille des branches d'arbres & arrange la cabane.*

Je ne veux pour ſalaire
Que lui plaire,
Tout le reſte ne m'eſt rien;
Non, rien.
Ces rameaux épais,
Serrés de près
Nous donneront du frais.
Cet aſyle heureux
Fait pour nous deux,
Suffit à tous nos vœux.
Ici tous les deux
Nous ſerons heureux.
Avec Annette,
En ces lieux je me plais.
Ma maiſonnette
Eſt un petit palais:
Avec Annette,
J'y trouverai toujours
Les jours trop courts.
Pour elle que je prenne
Quelque peine,
Je m'en trouve toujours bien,
Très-bien:
Avançons l'ouvrage;
Bon, courage,
Ne négligeons rien,
L'on m'en payera bien.

Etendons pour tapis cette natte de jonc;
N'oublions pas les moindres choſes.
Sur ce petit banc de gazon,

Annette, il faut que tu repoſes.
Un ſi joli réduit ſeroit digne d'un Roi ;
Mais il y faut être avec toi.

ARIETTE.

Ma chere Annette
N'arrive pas : [*bis*,]
Tout m'inquiéte,
Hâte tes pas ;
Viens dans mes bras,
Viens dans mes bras :
Le tems s'avance,
Je ſuis en tranſe,
Je ſuis en tranſe,
Le tems s'avance :
Hâte-toi,
Je t'attends :
Je la voi,
Je l'entends.
Non, non, non, je l'enviſage ;
Quoique abſente ;
J'ai ſon image
Toujours préſente :
Ah ! que l'attente
Me fait ſouffrir !
Pour me diſtraire, achevons mon ouvrage.
Tu tardes trop, je n'ai plus de courage.
Ah ! ah ! ah ! que l'attente
M'impatiente,
Me tourmente !
Annette abſente
Me fait mourir,

Me fait mourir,
Me fait mourir,
Me fait mourir ;
Arrêtons...
Écoutons...
Oui, j'entends... accourir...
C'eſt le bruit du Zéphir,
Des rameaux,
Des ruiſſeaux.
Ma chere Annette
N'arrive pas : [3 *fois.*]
Tout m'inquiette,
Tout m'inquiette :
Hélas !
Tout m'inquiette :
L'heure s'avance,
Je ſuis en tranſe,
Je ſuis en tranſe,
L'heure s'avance :
Ah ! ah ! ah ! ah ! Lubin,
Quel chagrin !
Écoutons : c'eſt en vain.
Ah ! ah ! que l'attente
M'impatiente !
Ah ! que l'attente
Me fait ſouffrir !
De ce côteau, regardons dans la plaine ;
Je ne vois rien, tout redouble ma peine.
Ma chere Annette,
Toi ſi jeunette,
Tu vas ſeulette !
Si par malheur on t'attend, on te guette !...

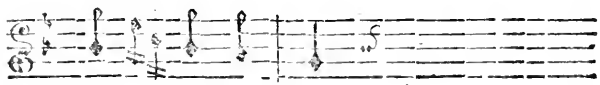
Ah ! ma chere Annette,
Ah ! que l'attente
M'impatiente
Et me tourmente !
Ah ! que l'attente
Me fait ſouffrir !
Annette abſente
Me fait mourir,
Me fait mourir.

Mais il n'eſt pas ſi tard que je le penſe.
Je meſure le tems à mon impatience,
Plus qu'à la hauteur du ſoleil ;
Sans doute Annette éprouve un ſentiment pareil.

SCENE III.

ANNETTE, LUBIN.

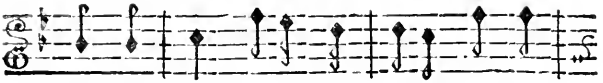
ANNETTE, *dans l'enfoncement du Théât.*

LA pe- ti- te Guille- mette, Au mar-

ché por- toit ſes œufs.

LUBIN.

Pour le coup la voilà, je n'ai plus de ſouci.

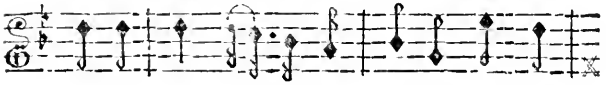
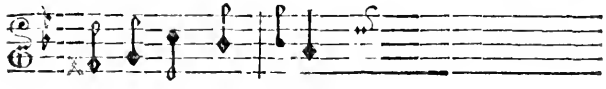
ANNETTE *chante.*



Sur ſon gain elle pro- jette, D'a-voir

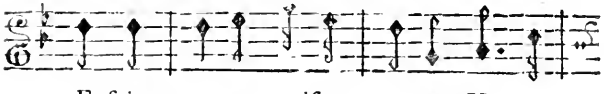
u- ne vache ou deux.

LUBIN, *continuant de travailler, récite.*

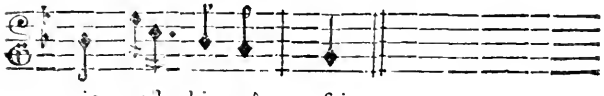
Allons, allons, Lubin, dépêche.

U- ne vigne el- le s'a- chette, A- vec

le produit du lait.

LUBIN *recule.*

Puiſons un peu de cette eau fraîche.



Enſuite u- ne maiſon- nette, Un pro-



jet eſt bien-tôt fait.

LUBIN.

Le bouquet que j'ai fait, où donc? Ah! le voici.

ANNETTE.

Second Couplet.

La voilà déjà Fermiere,
Son bien elle fait valoir,
La voilà qui devient fiére ;
Du fort qu'elle doit avoir ;
Elle saute d'allégresse ;
Mais un caillou la fait choir,
Oeufs cassés, adieu richesse,
Ne comptons point sur l'espoir.

Me voilà, je suis hors d'haleine.

LUBIN.

Tu m'as causé bien de la peine.

ANNETTE.

J'ai tant couru, le cœur me bat.

LUBIN.

Te voilà dans un bel état !
Morguenne aussi, pourquoi venir si vîte ?

ANNETTE.

Je vais plus doucement, Lubin, quand je te quitte.

LUBIN.

Laisse-moi te gronder, tais-toi.

ANNETTE.

Gronde si tu le peux.

LUBIN, *lui essuyant le visage.*

Ah ! la pauvre petite !
Ah ! comme elle a chaud !

ANNETTE.

Eh ! bien ?

LUBIN.

Quoi ?

ANNETTE, *fouriant.*

Gronde-moi donc.

LUBIN, *l'embraſſant.*

Je n'en ai plus envie ;
Ça, promets moi, ma chere amie,
De n'aller plus ſi vîte une autre fois.

ANNETTE.

Oh ! non ;
Je te demande bien pardon
De n'être pas plutôt venue.

LUBIN.

Bon : te voilà bien corrigée.

ANNETTE, *regardant la cabane.*

Eh ! mais . . :
Mais quel objet frappe ma vue !

LUBIN

Pour toi cette cabane eſt faite tout exprès.
Du côté du midi, vois comme elle eſt garnie ;
C'eſt pour te garantir ou du ſoleil trop fort,
Ou des injures de la pluie,
Et ces jours ménagés exprès vers la prairie,
Nous donnent de la fraîcheur du Nord.

ANNETTE.

Air : *Vous y perdez vos pas.*

Pour orner ma retraite,
Tes ſoins n'épargnent rien ;
Avec toi ton Annette
Se trouve toujours bien.
La chaleur, la froidure,
Tout cela n'eſt rien pour moi ;
Le ſeul mal que j'endure,
C'eſt d'être loin de toi.

LUBIN.

Rien n'annonce ici la grandeur ;
Mais j'y retrouve Annette, Annette & le bonheur.

ANNETTE.

Air : *Votre toutou vous flatte.*

Rien ne nous eſt contraire.

LUBIN.

Nous ſommes ſatisfaits.

ANNETTE.

De la nature entiere
Nous goûtons les bienfaits.

LUBIN.

Ma chere !

ENSEMBLE.

La lumiere & l'air ſont à nous ;
Nos cœurs ſont purs, nos jours ſont doux.

ANNETTE.

Toutes ces maiſons magnifiques
Qu'à la ville on trouve par tout,
Ne valent pas nos toits ruſtiques.

Ces feuillages nouveaux ſont bien plus de mon goût,
Que ces planchers pleins de dorure,
Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

LUBIN.

Les Grands ne ſont heureux qu'en nous contrefaiſant ;
Chez eux, la plus riche tenture
Ne leur paroît un ſpectacle amuſant
Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, notre verdure,
Nos danſes ſous l'ormeau, nos travaux, nos loiſirs.
Ils appellent cela, je crois, un payſage.

ANNETTE

ANNETTE.

Ah ! Lubin, nous devons bien aimer nos plaiſirs,
Puiſqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

LUBIN.

Va, leur grandeur ne doit pas nous tenter.
Ils peignent nos plaiſirs, au lieu de les goûter.

Air : *Des Fleurettes.*

Ces lits, où la moleſſe
S'unit avec les maux,
Nourriſſent la pareſſe
Sans donner le repos.
Sur nos gazons l'on ſommeille
Tranquillement, & d'abord.

ANNETTE.

Un plaiſir pur nous endort
Et nous reveille.

ANNETTE.

Eh ! que ne viennent-ils comme nous deux à deux,
Habiter ici des cabanes,
Courir, ſauter, danſer, prendre part à nos jeux ?

LUBIN.

Bon ! ils marchent comme des canes.

ANNETTE.

Ils ſont bien à plaindre ; pour moi
Je ſuis légere & j'en profite.
Lubin, j'aime à courir bien vîte,
Sur-tout quand je cours après-toi.

LUBIN.

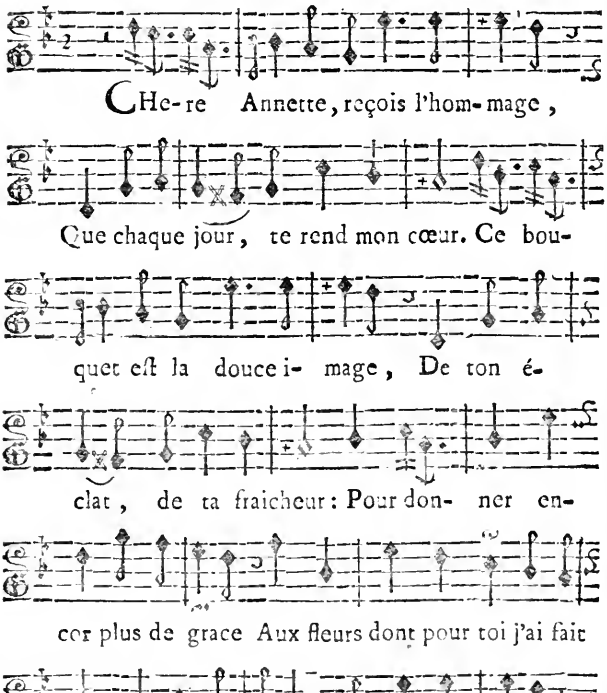
Oh ! nous courrons tantôt : la chaleur nous invite
A prendre ici le frais : faiſons notre repas ;
Annette, tu n'attendras pas ;

Cette eau pure, ce lait vont faire nos délices;
Des fruits nouveaux de la saison
Je t'ai reservé les prémices;
A propos j'oublios....

ANNETTE.

Quoi donc?

{ *Lubin lui donnant une branche de roses.* }



Ces deux ro- ſes en fe- ront trois, Ces deux

ro-ſes en fe- ront trois.

ANNETTE.

Ah ? Lubin, je te remercie;
Avec ce bouquet-là je me croirai jolie.

LUBIN.

Repoſe-toi ſur ce banc de gazon;
Notre dîner eſt ſimple & ſans façon.
Quand c'eſt l'amitié qui l'apprête,
Chaque repas eſt un feſtin.

ANNETTE.

Tout ce qu'on peut ſervir dans un grand jour de fête
Ne vaut pas un morceau de pain
Que je mange avec toi, Lubin.

[*On entend un ramage d'oiſeaux.*]

LUBIN.

A ta ſanté.

ANNETTE.

Quand je bois à la tienne;
Lubin c'eſt toujours à la mienne.

LUBIN.

Ne bois pas tout, que je boive après toi:
Changeons de taſſe.

ANNETTE.

Allons, tiens, boi.

[*Le ramage d'oiſeaux recommence.*]

LUBIN.

Entends-tu les oiſeaux, Annette ? Leur ramage,
Pendant notre dîner, ſemble ſe rapprocher.

ANNETTE.

Nous ne ſommes pas faits pour les effaroucher,
Nous nous aimons, nous parlons leur langage.

LUBIN.

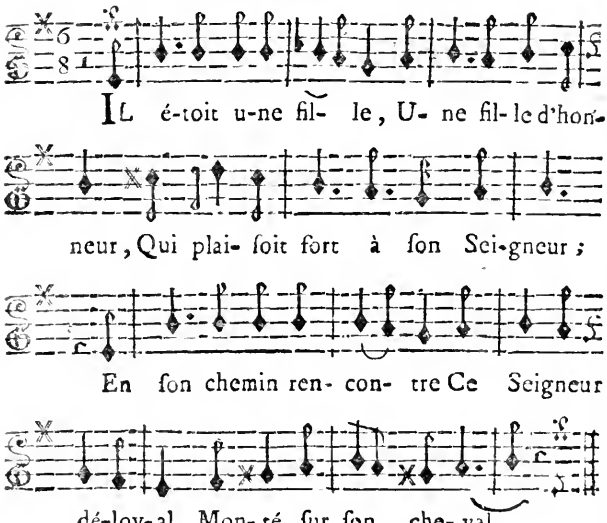
Mais ta voix cependant me flatte d'avantage.

ANNETTE.

Si tu le veux, je vais chanter.

LUBIN.

Oui, je ſuis prêt à t'écouter.

ANNETTE.

Mettant le pied à terre,
Entre ſes bras la prend.
Embraſſe-moi, ma belle enfant.
Hélas! ce lui dit-elle,
Le cœur tranſi de peur,
Volontiers, Monſeigneur.

Raſſure-toi, brunette,
Et donne-moi ton cœur;
Car je veux faire ton bonheur,
Tien, tien, prends cette bague,
Et ma montre d'or fin,
Et de l'argent tout plein.

Mon frere eſt dans ſes vignes;
Vraiment, s'il voyoit çà,
Il l'iroit dire à mon papa.
Montez ſur cette roche,
Jettez les yeux là-bas!
Ne le voyez-vous pas?

Tandis qu'il y regarde,
La finette auſſi-tôt
Sur le cheval ne fait qu'un ſaut.
Adieu, mon gentizhomme;
Et zeſte, elle s'en va;
Monſeigneur reſte là.

Cela vous apprend comme
On attrape un méchant:
Quand on le veut, on ſe défend;

Sachez que l'on eſt riche
Autant qu'un grand Seigneur
Quand on a de l'honneur.

LUBIN.

Pardi, pardi, c'eſt un bon tour.
La drôle de chanſon!

ANNETTE.

Lubin, chante à ton tour;
J'aurai plus de plaiſir.

LUBIN.

Tiens, tiens; je vais t'apprendre
La chanſon qu'au Château l'on me dit l'autre jour.

SCENE IV.

LUBIN, ANNETTE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Ils ſont là; doucement: approchons pour entendre.

ANNETTE.

Ah! c'eſt l'air qu'on chante au Château?
Oh! cela doit être bien beau.

[*Pendant cette Ariette le Bailli écarte doucement les branches, & paſſe ſa tête à travers.*]

LUBIN.

Du Dieu des cœurs
On adore l'empire,
Lui ſeul avec des fleurs
Enchaîne tout ce qui reſpire.

ANNETTE.

Tiens, ta belle chanſon m'ennuie.
Que veut dire, le Dieu des cœurs ?
Et des chaînes avec des fleurs ?
Chante m'en une plus jolie,
Mon cher ami Lubin.

LE BAILLI.

Mon cher ami Lubin !
Ah ! qu'il eſt heureux, le coquin !

ANNETTE.

Ces chanſons du Château ne valent pas les nôtres.

LUBIN.

Bon ! à la ville on en chante bien d'autres ;
On y parle de pleurs de craintes, de tourmens,
C'eſt de l'amour, des rivaux, des amans,
Des ſoupirs, des ſoupçons, des plaintes,
Des flammes & des contraintes.

ANNETTE.

Ne m'aime pas comme à la ville.

LUBIN.

Oh ! non.
Notre amitié vaut mieux.

LE BAILLI, *à part.*

Ah ! comme ils ſe regardent !

ANNETTE.

Mais où ſont nos troupeaux ?

LUBIN.

Là-bas dans ce vallon.

ANNETTE.

Je crains...

LUBIN.

Va, va, nos chiens les gardent.
J'y vais voir, j'y vais voir.

ANNETTE.

Sans moi !

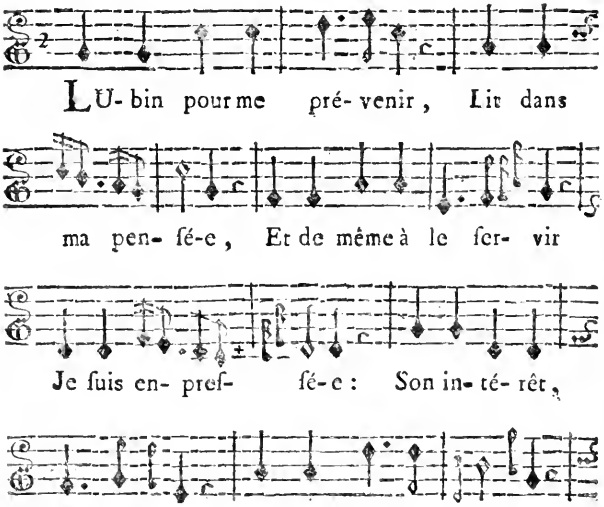
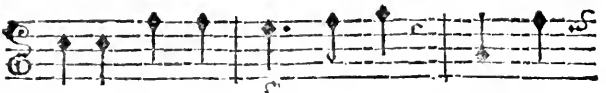
LUBIN.

Tu te fatiguerois, reſte, repoſe-toi.

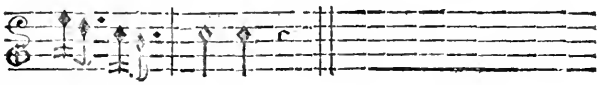
SCENE V.

ANNETTE, LE BAILLI.

ANNETTE, *ſans voir le Bailli.*



Et tout ce qui plaît à l'un, Plaît tou-



jours à l'autre.

Avec lui que je ſuis heureuſe !

Auſſi l'aimai-je bien.

LE BAILLI, *les poings ſur le côté & ſecouant la tête.*

N'êtes-vous pas honteuſe !

ANNETTE.

Ah ! vous m'avez fait peur.

LE BAILLI.

Sont-ce-là les leçons

Que vous donnoit votre défunte mere ?

La pauvre femme, hélas !

ANNETTE.

D'où vient votre coleré ?

LE BAILLI.

Vous a-t-elle ordonné d'écouter les garçons ?

ANNETTE.

Oh ! jamais cela ne m'arrive.

LE BAILLI.

Ne le croiroit-on pas à ſa mine naïve ?

Et Lubin, s'il vous plaît, Lubin ?

ANNETTE.

Ce n'eſt pas un garçon.

LE BAILLI.

Quoi donc ?

ANNETTE.

C'eſt mon couſin.

LE BAILLI.

Votre couſin !

ANNETTE.

Couſin, vous dis-je.

Comment donc ? Cela vous afflige :
Vous avez tort ; mais, Monſieur le Bailli,
Que n'avez-vous une couſine auſſi ?

LE BAILLI.

Vous ne le quittez pas.

ANNETTE.

Ah ! vraiment, je n'ai garde ;
Je m'ennuirois ſans lui.

LE BAILLI.

Fort bien !
Son entretien vous plaît.

ANNETTE.

Souvent il me regarde,
Et ſemble me parler, quand même il ne dit rien.

LE BAILLI.

Air : *Une faveur, Liſette.*

Il vous dit qu'il vous aime.

ANNETTE.

Oui, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Vous lui dites de même.

ANNETTE.

Oui, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Il prend la main, la baiſe.

ANNETTE.

Oui, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Cela vous rend bien aiſe ?

ANNETTE, *avec tranſport.*

Oui,
Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Sans doute il vous embraſſe ?

ANNETTE.

Oh ! cent fois, mille fois
Dans un jour, &, ſi je l'en crois,
Ce n'eſt pas aſſez.

LE BAILLI.

Quelle audace !
Vous me faites pâlir d'effroi.
Comment ! Annette il vous embraſſe !

ANNETTE.

Eh ! pourquoi pas ? Je l'embraſſe bien, moi.

LE BAILLI.

Que dites-vous ? Eſt-il poſſible ?
Vous l'embraſſez !

ANNETTE.

De tout mon cœur.

LE BAILLI.

Ce que vous dites eſt terrible.

ANNETTE.

Cela ne me fait pas cependant de frayeur.

LE BAILLI.

Allons, avouez tout ; ayez-en le courage.
Qu'accordez-vous encor ?

ANNETTE.

Que peut-on d'avantage ?

LE BAILLI.

Rien.

ANNETTE.

Ne me trompez pas : j'aurois bien du chagrin
De refuſer quelque choſe à Lubin.

Lui rendre la pareille eſt un droit légitime.

LE BAILLI.

Et vous logez enſemble ?

ANNETTE.

Oui, ſous le même toît.

LE BAILLI.

Mais, jamais cela ne ſe voit.

ANNETTE.

Eh ! bien, venez chez nous, vous le verrez.

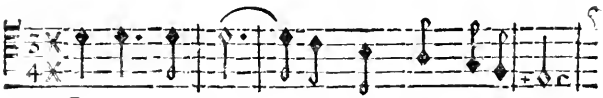
LE BAILLI.

Quel crime !

ANNETTE.

Qu'eſt-ce qu'un crime ?

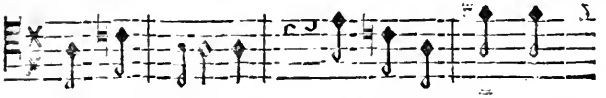
LE BAILLI.

Eh ! vous le demandez !
Annette, hélas ! vous vous perdez.

Si par les vents nos champs ſont rava-gés,

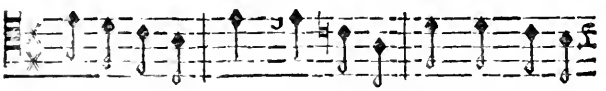
Si par les loups nos mou-tons ſont man-gés,

Si le tonnerre tombe & confu-me nos

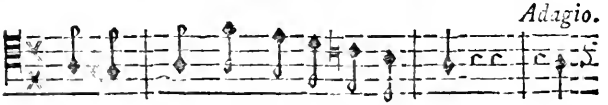
granges, Si la grêle dé- truit l'eſpoir de

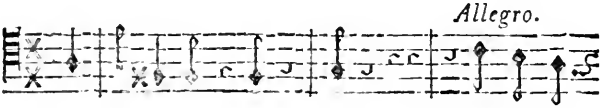
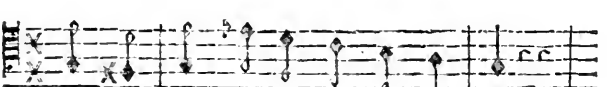


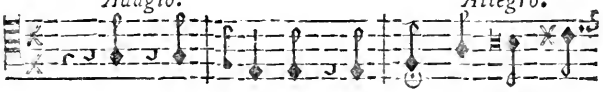
nos ven- dan-ges, Nos ha-bi- tans vous



accu- ſe-ront tous, Nos ha-bi- tans vous accu-

Adagio.

ſeront tous, vous accu- ſeront tous. Et

Allegro.

s'il meurent de ſoif, ils s'en pren-

dront à vous, ils s'en prendront à vous.

Adagio. *Allegro.*

Et s'ils meurent de ſoif, ils s'en pren-

dront à vous, ils s'en prendront à vous, ils

s'en prendront, ils s'en prendront à vous.

ANNETTE.

Bon ! bon ! notre amitié ne fait mal à perſonne.

LE BAILLI.

Votre amitié ! c'eſt de l'amour.

ANNETTE.

O Ciel !

LE BAILLI.

Et cet amour eſt criminel ;
Mais n'appréhendez pas que je vous abandonne.
Pour réparer la faute, il n'eſt qu'un ſeul moyen :
Annette, je vous aime bien.

ANNETTE.

Oh ! vous avez l'ame trop bonne,
Car moi je ne vous aime pas.

LE BAILLI.

Épouſez-moi pour ſortir d'embarras ;
Votre conduite alors ne ſera plus ſuſpecte,
On vous reſpectera comme l'on me reſpecte.

ANNETTE.

On ne jasera plus sur moi ?

LE BAILLI.

Non, c'est un fait.

ANNETTE.

Quoi ! je verrai Lubin sans que l'on en murmure ?

LE BAILLI.

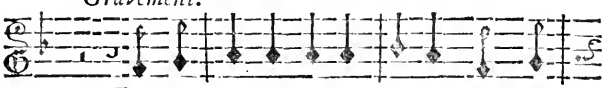
Vous ne le verrez plus ; ce seroit une injure. . .

ANNETTE.

Oui-dà ! gardez votre secret.

LE BAILLI.

Gravement.



LUbin a la préfé- rence. Poursui-

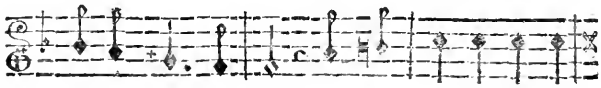
vez E: bravez Mon choix Et les loix. Le Ciel

en prendra ven-geance. Que de maux pour vous

je pré- vois ! Peut- être se-rez vous me-

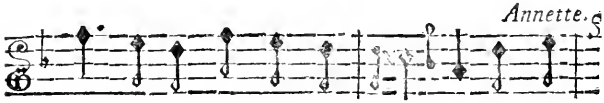
re. Des en-fans dans la mi- rere, Comme

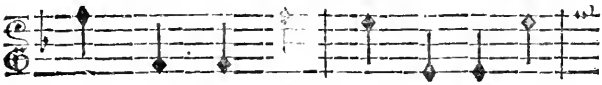
vous ha- ïs Dans tout ce pays, Se-ront des



objets de mé- pris. Je- vois de pauvres en-

fans, Inte- reſ- ſans, Fort in-no- cens, Mau-

Annette.

dire & leur mere & leur pe- re. Ah! Mon-

Le Baili. *Annette.* *Le Bailli.* *Annette.*

ſieur!.. J'ai peur... Mon cœur... D'horreur... Tran-

Le Bailli. *Annette.*

ſi... Sai- ſi... Tremblez.. Vous me trou-blez.

LE BAILLI, *à part, en s'en allant.*

Rendons compte au Seigneur de leur témérité;
Employons ſon autorité.

SCENE

SCENE VI.

ANNETTE, *ſeule.*

JE ſuis confuſe : ah ! que viens-je d'entendre !
Aux maux qu'il m'a prédits, je ne peux rien comprendre.

ARIETTE. *Priggioniera abandonnata.*

Pauvre Annette ! ah ! pauvre Annette !
Quelle douleur ſecrette
Me frappe & m'inquiette !
Dans les larmes,
Dans les allarmes
Je vais donc paſſer mes jours !
Le croirai-je ? Ah ! tendre mere !
Des enfans dans la miſere ;
Cette image déſeſpere :
A qui donc avoir recours ?
Pauvre Annette, ah ! pauvre Annette ;
Quelle douleur ſecrette
Me frappe & m'inquiette !
Quelle atteinte !
Déjà la crainte
Fait couler mes pleurs.
Des enfans dans la miſere !
Cette image déſeſpere ;
Je céde à mes malheurs.

SCENE VII.

ANNETTE, LUBIN.

LUBIN.

ANnette, nos troupeaux ne ſont point en danger,
Ne ſongeons plus .. mais qui peut t'affliger ?

ANNETTE.

Le Bailli ſort d'ici ; je n'oſerois te dire ...

LUBIN.

Quoi donc ? quoi donc ?

ANNETTE.

Nous nous verrons maudire.

LUBIN.

Par qui ?

ANNETTE.

Par nos enfans.

LUBIN.

Mais nous n'en avons pas.

ANNETTE.

Le Bailli m'a prédit que je ſerois la mere ;
Et c'eſt toi qui feras le pere.

LUBIN.

Pere ! Mere ! c'eſt drôle ... eh ! bien, eſt-ce le cas
De te chagriner de la ſorte !

ANNETTE.

Comment ſe pourroit-il ?

LUBIN.

Je n'en ſçais rien ... qu'importe ?

Nous aurons des enfans : tant mieux.
Ah ! qu'un petit Lubin rendroit mon cœur joyeux !
Il t'aimeroit comme je t'aime :
Tiens, ce seroit le tréſor à nous deux.
Si c'étoit une fille, eh ! bien, c'eſt tout de même ;
Douce & gentille comme toi,
C'eſt encore un tréſor à moi.

ANNETTE.

Mais ſelon le Bailli, ces chers enfans peut-être
Ne voudront pas nous reconnoître.

LUBIN.

Ils nous reconnoîtront, va ; ces pauvres enfans !
Reſſembleront à nous, ſeront d'honnêtes gens ;
Ils ſuivront nos leçons : n'aimois-tu pas ta mere ?

ANNETTE.

Ah ! oui, Lubin.

LUBIN.

Et moi, comme j'aimois mon pere !
Ah ! que n'eſt-il encor ?

ANNETTE.

Comme on s'aimoit chez nous !

LUBIN.

Eſt-on de bonne race : il faut que l'on en tienne ;
Rien n'eſt plus naturel. Eh ! par la ventredienne,
Les moutons ne font pas des loups ;
Ce vilain Bailli t'en impoſe.

ANNETTE, *en ſanglotant.*

Il dit... qu'on va nous faire affront :
Il dit... que nous ſerons la cauſe
Que dans ce pays-ci les vignes géleront.
Lorſque nous cherchons à nous plaire,

Il trouve affreux tout ce que nous disons.
Ce sont des amitiés que nous comptons nous faire ;
Eh ! bien, tiens, c'est l'amour que tous deux nous faisons.

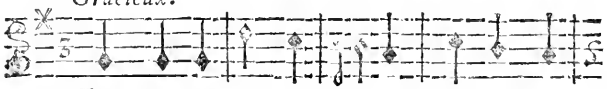
LUBIN.

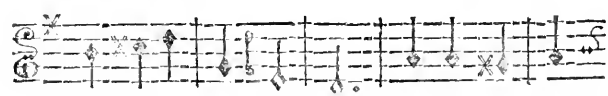
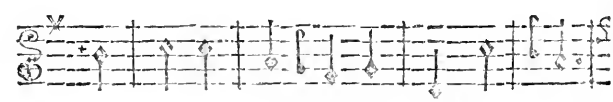
L'amour !

ANNETTE.

Va, laisse-moi, je ne suis plus tranquille ;
Nous nous aimons comme à la ville,
L'amour fera notre tourment.
Je t'aime, & je voudrois t'en faire des reproches ;
Je tremble dès que tu m'approches ;
Je t'ai cru mon ami, tu n'es que mon amant.

ROMANCE.

Gracieux.

Jeune & novice encore, J'aime de

bonne foi ; Cet amour que j'ignore

Est venu malgré moi : Je ne sçavois

pas même Son nom jusqu'à ce jour :

Hélas ! dès que l'on aime, On a donc

de l'a- mour.

Ta voix ſeule me touche
Par un charme flatteur,
Chaque mot de ta bouche
Paſſe juſqu'en mon cœur.
Loin de toi, ta Bergere
N'auroit pas un beau jour;
Hélas ! comment donc faire,
Pour n'avoir point d'amour ?

Des fleurs que tu me cueilles
Je me pare au matin,
Le ſoir tu les effeuilles
Pour parfumer mon ſein;
Ton ſoin eſt de plaire;
C'eſt le mien chaque jour.
Hélas ! comment donc faire;
Pour n'avoir point d'amour ?

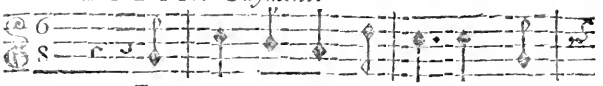
LUBIN.

Notre amitié, ma chere, eſt boune,
Tenons-nous-y.

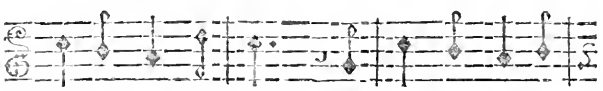
ANNETTE.

Mais en effet;
Lubin, quel mal avons-nous fait ?

LUBIN. Gayment.

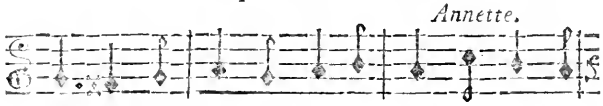


LE cœur de mon An- net te, Et



le mien ne font qu'un ; Mou- tons chien & hou-

Annette.



let- te, Chez nous tout eſt commun. Eh ! mais, oui-

dà ; Comment peut- on trou-ver du mal à

ENSEMBLE.

ça ? Oh ! nenni dà ; comment peut- on trou-

ver du mal à ça.

LUBIN.

Une abeille farouche,
Un jour piqua ta main.
Un baiſer de ma bouche
En fut le Médecin.
Eh ! mais, &c.

LUBIN.

Souvent ſous cette treille
Mon Annette s'endort,
Et ma voix la reveille.

ANNETTE.

Je m'en plaindrois à tort,
Eh ! mais, &c.

LUBIN.

Quand la chaleur ardente
L'Eté ſe fait ſentir
Doucement je t'évente.

ANNETTE.

C'eſt pour me rafraîchir,
Eh ! mais, &c.

LUBIN.

J'allume des bourées
Quand viennent les grands froids ;
De mes mains rechauffées
Je rechauffe tes doigts,
Eh ! mais, &c.

LUBIN.

En courant ſur l'herbette
Tu caſſas ton lacet.

ANNETTE.

Tu donnas ta roſette
Pour ſerrer mon corcet ;
Eh ! mais, &c.

ANNETTE.

Mais voilà tout pourtant : il dit que c'eſt un crime.
Eſt-il donc vrai Lubin ?

LUBIN.

Ceſſe de t'allarmer ;
C'eſt un mal de haïr, c'eſt un bien que d'aimer.

ANNETTE.

Pour rendre l'amour légitime,
Il faut qu'on ſe marie.

LUBIN.

Eh ! bien :
Marions-nous.

ANNETTE.

Comment faut-il s'y prendre ?

LUBIN.

Comment ? Ma foi, je n'en ſçais rien ;
Le Bailli pourra nous l'apprendre.

ANNETTE.

N'y compte pas, c'eſt lui qui prétend m'épouſer.

LUBIN.

C'eſt donc pour lui qu'il oſe propoſer ...

ANNETTE.

Le voilà, je ſuis toute en tranſe.

LUBIN.

A ſon aſpect, je me ſens en fureur ;
Et je vais lui parler....

ANNETTE.

Oui, mais avec douceur ;
Je l'exige de toi.

LUBIN.

Soit.

ANNETTE.

Je ſuis ſa préſence.

(*Elle rentre dans la cabane.*)

SCENE VIII.

LE BAILLI, LUBIN, ANNETTE *dans la cabane.*

LUBIN.

HOLA ! eh ! Monſieur le Bailli,
C'eſt donc vous, c'eſt donc vous qui chagrinez Annette,
Et qui lui défendez de m'aimer !

LE BAILLI.

Eſt-ce ainſi
Que tu m'oſes parler ?

LUBIN.

Annette s'inquiette ;
[*Il regarde Annette, qui lui fait ſigne de ne point ſe fâcher*]
Elle pleure.... morgué... ſi je n'étois poli.

LE BAILLI.

Tu perds cette jeune innocente.

LUBIN.

Moi, je la perds ! oh ! que nenni.
Je ſçaurai la trouver.

LE BAILLI, *à part.*

Je crois qu'il me plaiſante.

Air : *Tout de fil en aiguille.*

Ton amour te prépare
Le plus funeſte ſort :
Tous deux il vous égare ;
Il faut qu'on vous ſépare.

LUBIN

Seroit-on ſi barbare ?
J'aimerois mieux la mort ;
D'Annette je m'empare.

LE BAILLI.

Tu dois rougir . . .

LUBIN.

Tarare :
L'innocence la pare.

LE BAILLI.

Tu ravis ce tréſor,
L'honneur ! plus précieux que l'or,
Et mille fois plus rare.

LUBIN.

Si j'ai fait quelque tort, je peux le réparer ;
Mariez-nous ſans différer.

LE BAILLI.

Vous marier ! eh ! que pourriez-vous faire ?
Vous êtes pauvres tous les deux ;
Vous rendriez vos enfans malheureux.

LUBIN.

Eh ! morgué, la Nature eſt une bonne mere :
Nous avons tous part à ſes ſoins.
Quand on ſçait travailler, on craint peu la miſere.
Je ſais pourvoir à mes beſoins.
Mes enfans, après tout, feront comme leur pere.
Regardez-moi, n'ai-je pas profité ?
En ne poſſédant rien, j'ai l'ame ſatisfaite ;

J'ai du plaiſir, de la ſanté,
Point d'ambition ; j'aime Annette,
J'en ſais aimé, voilà le principal.

LE BAILLI.

Vous vivez ſans ſoucis.

LUBIN.

Tant mieux.

LE BAILLI.

Voilà le mal.

LUBIN.

Voilà le bien, on veut que j'abandonne
Ce que j'ai de plus cher !

LE BAILLI.

Comment donc ! il raiſonne !

LUBIN.

Par la jarni....

LE BAILLI.

Ne fais pas le mutin.
Le Seigneur va venir ; attends.

LUBIN.

Eh ! bien ; qu'il vienne.
Je ne crains rien : morgué ſi je ſçavois
Comment on ſe marie... Oh ! qu'à cela ne tienne...
Je vivrai comme je vivois.

LE BAILLI.

Je t'empêcherai bien....

LUBIN.

Oh ! l'abominable homme !
Voulez-vous nous marier ?

LE BAILLI.

Non.

LUBIN.

Non ?

LE BAILLI.

Non.

LUBIN.

Il faut que je l'aſſomme ;
Pour lui faire entendre raiſon.

TRIO : De M. Blaiſe.

LUBIN.

Ne m'échauffez pas davantage.

LE BAILLI.

Ne raiſonne pas d'avantage.

LUBIN.

Je me ſens, là, là, là, là ;
Certaine rage.

LE BAILLI.

La, la, la ;
Point de tapage ;
Car ſi...

LUBIN.

Jarni....

LE BAILLI.

Quoi !...

LUBIN.

Moi...

LE BAILLI.

Viens.

LUBIN.

Tiens,

ANNETTE.

Paix.

LUBIN.

Mais....

LE BAILLI.

Car ſi...

LUBIN.

Jarni...

ENSEMBLE.

LUBIN. Ne m'échauffez pas davantage;
LE BAILLI. Ne raiſonne pas davantage.
ANNETTE. Lubin, Lubin, tu n'es pas ſage.
LUBIN. Je ſens là, là,
Certaine rage.
LE BAILLI. La, la, la, la,
Point de tapage,
ANNETTE. Ah! ah! ah!
Je perds courage.

[*Annette, appercevant le Seigneur, rentre dans le fond de la cabane & diſparoit.*]

SCENE IX.

LE SEIGNEUR, LE BAILLI, LUBIN.

LE SEIGNEUR.

QU'EST-CE donc? Vous voilà tous deux bien en colere!

LUBIN.

Ah! pardon, Monſeigneur, vous jugerez l'affaire.

LE BAILLI.

Monſeigneur....

LE SEIGNEUR.

Permettez qu'il conte ſes raiſons :
Lubin, voyons ce qui t'agite.

LUBIN.

Monſeigneur, j'aime Annette ; il veut que je la quitte.
J'aimerois mieux mourir dans les priſons :
Pour nous le monde en ſeroit une,
Si l'on nous ſéparoit tous deux :
Nous ne demandons pour fortune
Que la permiſſion d'être toujours heureux.

LE SEIGNEUR.

Monſieur Lubin, il faut l'être avec bienſéance :
Mon devoir eſt de réprimer
Les déſordres & la licence.

LUBIN.

Eſt-ce un déſordre de s'aimer ?
Eh ! qui donc aimera ma petite couſine ;
Si ce n'eſt moi ? Sa mere me l'a dit.
Et ce radoteur nous preſcrit
De ne nous regarder qu'en nous faiſant la mine ;
Il trouve bien mieux ſon profit
Entre parens qu'il brouille & qu'il ruine.
Monſeigneur, eſt-il beaucoup mieux ;
Eſt-il plus dans la bienſéance
De ſe manger le blanc des yeux,
Que de loger enſemble, & s'occuper tous deux
A vivre en bonne intelligence ?
Je m'en rapporte à vous, mon bon Seigneur ;
Vous n'êtes jamais fier, vous avez un bon cœur

Vous secourez le misérable,
Votre bonté nous prévient tous,
Quand le Bailli nous donne au Diable,
Nous nous recommandons à vous.

LE SEIGNEUR, *souriant.*

Je voudrois de bon cœur vous être favorable :
Mais la loi vous condamne.

LE BAILLI.

Oui, Monseigneur dit bien.
On ne peut entre vous former aucun lien.
Les enfans qui te devroient l'être,
Te renieroient pour pere....

LUBIN.

Oh ! je n'en ai point peur ;
Les vôtres vous ont bien reconnu pour le leur.
Viens, viens, ma chere Annette, hâte-toi de paroître ;
Tu sçauras mieux que moi fléchir un si bon maître.

SCENE X.

Les Acteurs précédens, ANNETTE.

ANNETTE *approche lentement, la tête baissée.*

AIR.

LAisse-moi.

LUBIN.

Mais pourquoi ?

ANNETTE.

Non, non.

LUBIN.

Ma petite, que crains-tu donc ?
Monſeigneur eſt ſenſible & bon.
Il t'aimera,
Nous mariera.

ANNETTE.

Oui-dà !

LE SEIGNEUR.

Romance de Ma montel.

Sa figure eſt très heureuſe,
Son air eſt de bonne foi.

LUBIN.

Suite de la Romance.

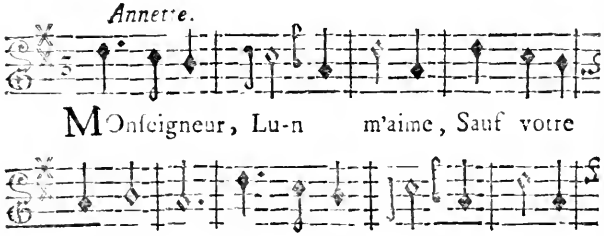
Viens, ſon ame eſt généreuſe :
Ne ſois donc pas ſi honteuſe.
Annette, redreſſe-toi.

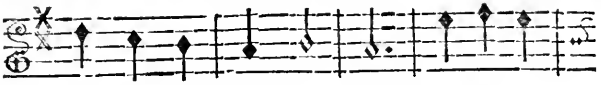
LE SEIGNEUR.

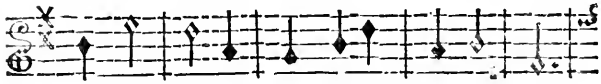
Ne craignez rien, ma belle enfant ;
Parlez-moi vrai.

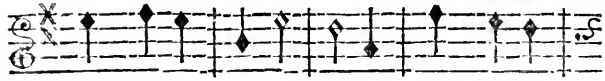
ANNETTE.

Parle-t-on autrement ?

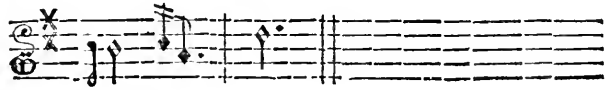
Annette.

Il



Il fait tout mon de- ſir : Enſemble,

dès l'en- fance, Nous étions de loi- ſir ;



Nous fîmes connoiſ- ſance, Sauf votre



bon plai- ſir.

J'avois perdu ma mere,
Je me ſens attendrir ;
Lubin perdit ſon pere,
Je l'entendois gémir :
Nous voilà ſans famille ;
Hélas ! que devenir ?
Moi ſurtout, pauvre fille !
Sauf votre bon plaiſir.

Le beſoin, l'habitude
Parvint à nous unir ;
Et notre unique étude
Fut de nous ſecourir.

Quel ſort étoit le nôtre !
Nous ſçûmes l'adoucir :
Nous nous aidons l'un l'autre,
Sauf votre bon plaiſir.

LE BAILLI.

La terre, ſous vos pas, ne s'eſt pas entr'ouverte !

ANNETTE.

Au contraire, les fleurs ſembloient ſe careſſer.

LE BAILLI.

Le ſoleil à l'inſtant auroit dû s'éclipſer :
Malheureux ! vous courez tous deux à votre perte.

DUO. De M. Blaiſe.

ANNETTE & LUBIN.

Lorſqu'Annette eſt avec Lubin,
Il fait le plus beau tems du monde.
Je vois toujours le ciel ſerein
Et je n'entend jamais le tonnerre qui gronde.
Lorſqu'Annette eſt avec Lubin, &c.

LE SEIGNEUR, *s'enflammant pour Annette.*

Quelle ingénuité ! je la trouve charmante ;
En honneur, elle eſt raviſſante.

LUBIN.

Air : *Dodo, l'enfant d'ormira tantôt.*

Monſeigneur, vous ne voyez rien :
Quand elle eſt en habit de fête,
Oh ! c'eſt une grace, un maintien
Qui vous feroit tourner la tête.

LE SEIGNEUR.

Elle n'a pas beſoin d'atours.

LUBIN.

Annette plaît ſans leurs ſecours.

LE SEIGNRUR, *avec une eſpece de tranſport.*

Qu'elle eſt, qu'elle eſt bien.

LUBIN.

Monſeigneur, vous ne voyez rien.

(Lubin préſente Annette au Seigneur, & lui fait faire la révérence.)

LE BAILLI.

Ah! le pendard!

LE SEIGNEUR.

Moderez votre bile.

LUBIN.

Tous ſes ajuſtemens ſont trop épais, trop forts;
Je veux la faire habiller à la ville;
L'es habits qu'on lui fait l'étouffent dans ſon corps.

LE SEIGNEUR.

Je m'en chargerai, moi: Lubin, je te protége;
Que l'on mene Annette au Château.

LUBIN.

Qu'on emmene Annette!

LE BAILLI, *à Lubin.*

Tout beau!

(*Au Seigneur.*)

Oui, Monſeigneur, uſez de votre privilége.

LUBIN.

Monſeigneur...

ANNETTE.

Ah! Lubin.

LE SEIGNEUR.

Je fais tout pour le mieux.
Tu peux lui faire tes adieux;
C'en eſt aſſez: finiſſons, qu'on l'emmene.

ANNETTE.

Lubin, Lubin.

LUBIN.

Annette, ah! quelle peine!

(*Les gens du Seigneur enlevent Annette.*)

SCENE XI.

LE SEIGNEUR, LE BAILLI, LUBIN.

LUBIN.

QU'ON m'enferme avec elle.

LE BAILLI.

Arrête !

LE SEIGNEUR.

Calme-toi.

LE BAILLI.

Monsieur Lubin, point de colere.

LE SEIGNEUR.

J'aurai soin de ton sort.

LUBIN.

J'enrage, jarniguoi !
Voyons ce qu'il me reste à faire.

(*Il arrache un bâton de la cabane, & court après Annette en prenant garde d'être apperçu du Seigneur.*)

SCENE XII.

LE SEIGNEUR, LE BAILLI.

LE BAILLI.

COMME il est insolent ! l'exemple est dangereux.
Loger ensemble, est un désordre affreux ;
C'est une chose épouvantable.

LE SEIGNEUR, *à part.*

Je ſerois, comme lui, peut-être auſſi coupable.

LE BAILLI.

Je ſuis de ce canton l'Officier principal,
Le Bailli, l'Avocat, le Procureur Fiſcal,
Et le Juge municipal,
De plus, Greffier de votre Tribunal;
Comme Greffier, je me ſaiſis d'Annette:
C'eſt une preuve du délit.
Que Monſeigneur me la remette.
Je la confiſque à mon profit.

LE SEIGNEUR.

Vous allez ſur mes droits.

LE BAILLI, *faiſant des révérences.*

Ah! Monſeigneur, ſi j'oſe....

LE SEIGNEUR.

Eh! bien?

LE BAILLI.

Je dois vous dire encore....

LE SEIGNEUR.

Plaît-il?

LE BAILLI.

Pardon, ſi je propoſe....

LE SEIGNEUR.

Parlez.

LE BAILLI.

Annette eſt un tréſor.

LE SEIGNEUR.

Je le ſçais.

LE BAILLI.

Je voudrois en faire....

LE SEIGNEUR.

Quoi ?

LE BAILLI.

Ma femme.

LE SEIGNEUR.

Vous !

LE BAILLI.

Oui ; pour le bien de mon ame ;
Je ne me ſuis encor marié que trois fois,
Et je veux eſſayer d'un quatriéme choix.

Air : *De M. Sodi.*

Mes trois femmes étoient veuves,
Lorſque je les épouſai :
De tenter d'autres épreuves
Toujours je me propoſai ;
Mais ici, comme à la ville,
Où trouver un cœur tout neuf ?
Si j'étois ſi difficile,
Je reſterois longtems veuf.

LE SEIGNEUR.

Mais elle aime Lubin.

LE BAILLI.

Ce n'eſt pas une affaire.
Qu'elle n'ait plus Lubin, & je ſçaurai lui plaire.

LE SEIGNEUR.

Ah ! oui-dà ! votre zele eſt pur & reſpectable ;
Je vois à préſent ce que c'eſt :
Le crime de Lubin, c'eſt qu'Annette eſt aimable.
Nous ne jugeons de tout que par notre intérêt.

SCENE XIII.

LE BAILLI, LE SEIGNEUR, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Air : *La petite Poſte de Paris.*

AH ! Monſeigneur. Ah ! Monſeigneur ;
Tout eſt chez vous dans la rumeur.
Lubin armé d'un gros bâton,
Dans le Château fait le Démon.
Seul il aſſomme tous vos gens,
Annette a pris la clef des champs.

LE SEIGNEUR.

Comment ! Annette a pris la fuite !

LE DOMESTIQUE.

Avec Lubin.

LE BAILLI.

Quel attentat nouveau !

LE SEIGNEUR.

Je vais donner mes ordres au Château.
Bailli, vous & mes gens, mettez-vous à leur ſuite.

SCENE XIV.

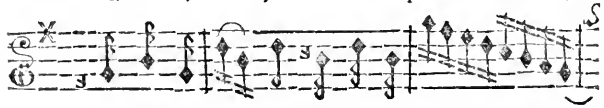
LE BAILLI, *seul.*

AU diable ! si j'y vais : ce drôle eſt trop hardi ;
Il vient, décampons au plus vîte.
Il ſe feroit un jeu d'aſſommer un Bailli.

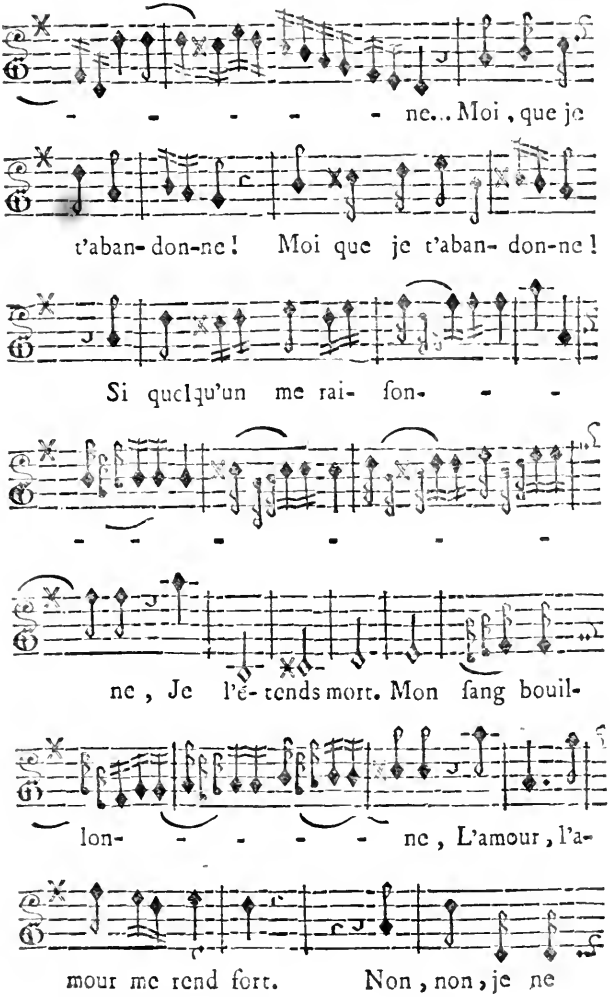
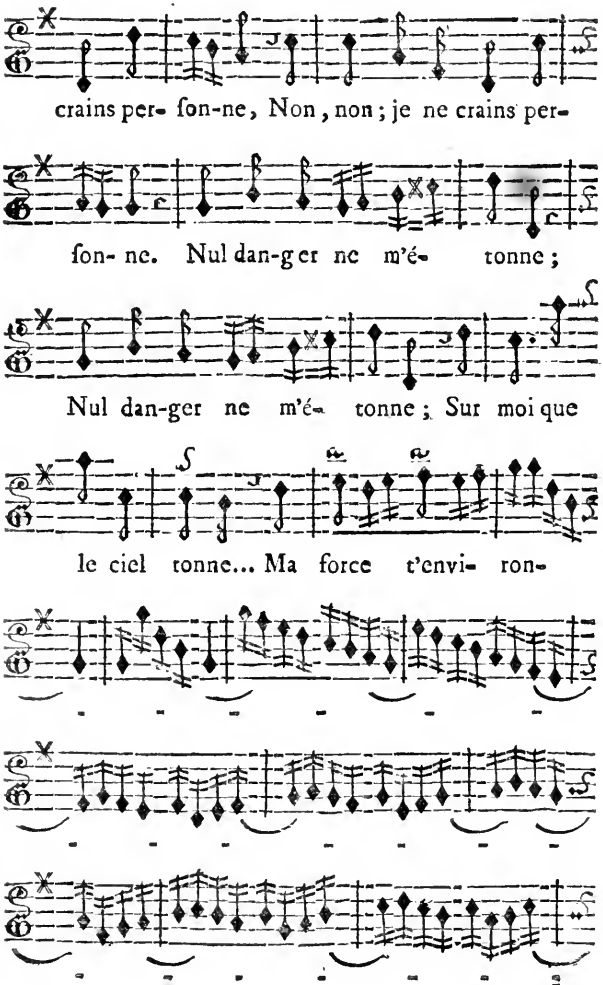
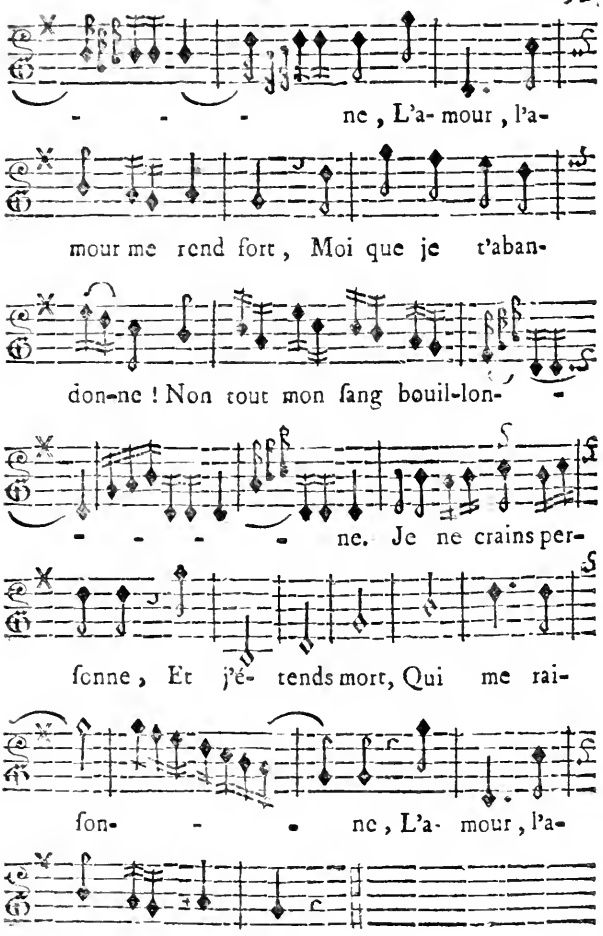
SCENE XV.

ANNETTE ET LUBIN.

LUBIN, *tenant Annete d'une main, & de l'autre jouant du bâton à deux bouts.*

NOn, non ; je ne crains per- ſon- ne ;

Je t'envi- ron- ne, Je t'envi- ron- - -

ne... Aucun dan- ger ne m'éton- ne ;

Sur moi que le ciel ton- - - -

- - - - - ne... Moi, que je
t'aban-don-ne! Moi que je t'aban-don-ne!
Si quelqu'un me rai- son- - -
- - - - - -
ne, Je l'é-tends mort. Mon sang bouil-
lon- - - - - ne, L'amour, l'a-
mour me rend fort. Non, non, je ne

crains per- ſon-ne, Non, non; je ne crains per-
ſon- ne. Nul dan-ger ne m'é- tonne;
Nul dan-ger ne m'é- tonne; Sur moi que
le ciel tonne... Ma force t'envi- ron-

ne, L'a- mour, l'a-
mour me rend fort, Moi que je t'aban-
don-ne ! Non tout mon ſang bouil-lon-
ne. Je ne crains per-
ſonne, Et j'é- tends mort, Qui me rai-
ſon- ne, L'a- mour, l'a-
mour me rend fort.

SCENE XVI *& derniere.*

Les Acteurs précédents, LES GENS DU SEIGNEUR, PAYSANS & PAYSANNES.

LE SEIGNEUR.

ARrête !

LUBIN, *laiſſant tomber ſon bâton.*

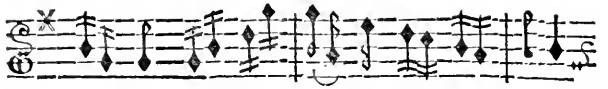
Ah ! Monſeigeur, votre ſeule préſence
Rappelle mon devoir & mon obéiſſance.
Ah ! diſpoſez, diſpoſez de mon ſort ;
J'attends de vous ou la vie la mort.

ANNETTE.

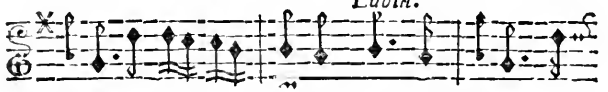
MOnſei- gneur, voy- ez mes lar- mes,

Je ſuc- combe à mes al- larmes ! Monſei-

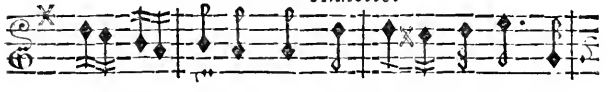
gneur, voy- ez mes lar- mes, Ah ! laiſſez vous

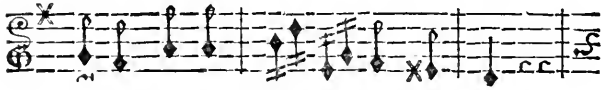
atten- drir. A ſes yeux ſi j'ai des

charmes, Eſt- ce lui qu'il faut pu- nir ?

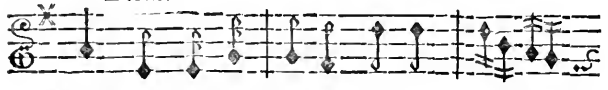
Eſt- ce lui qu'il faut pu- nir ! Annette

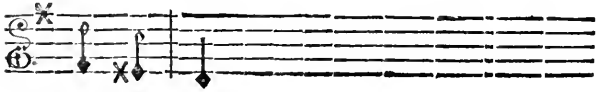
Lubin.

ai- ma la pre- miere. Non, c'eſt- moi, c'eſt

Annette.

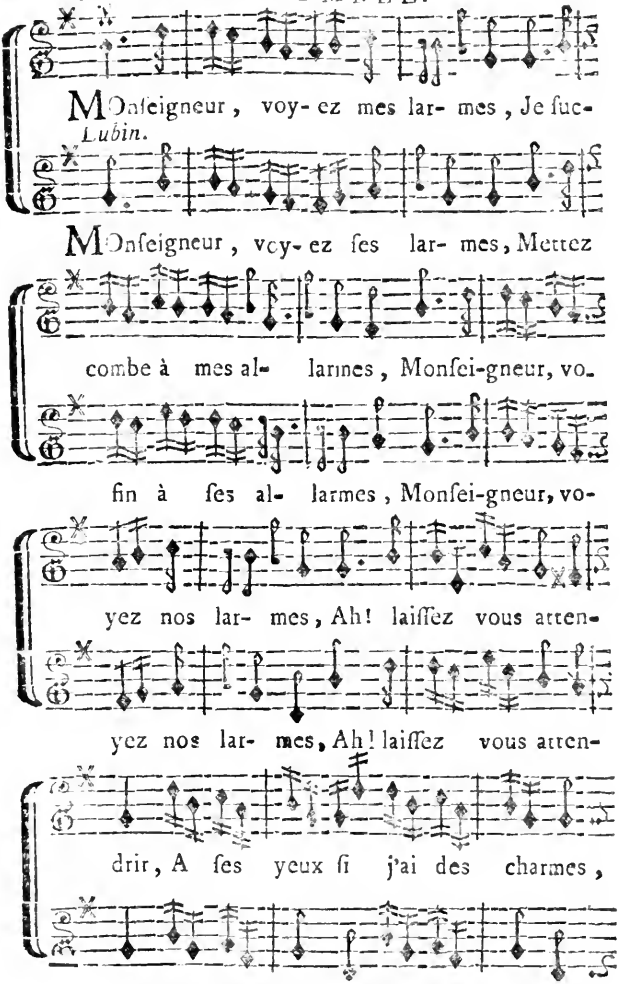
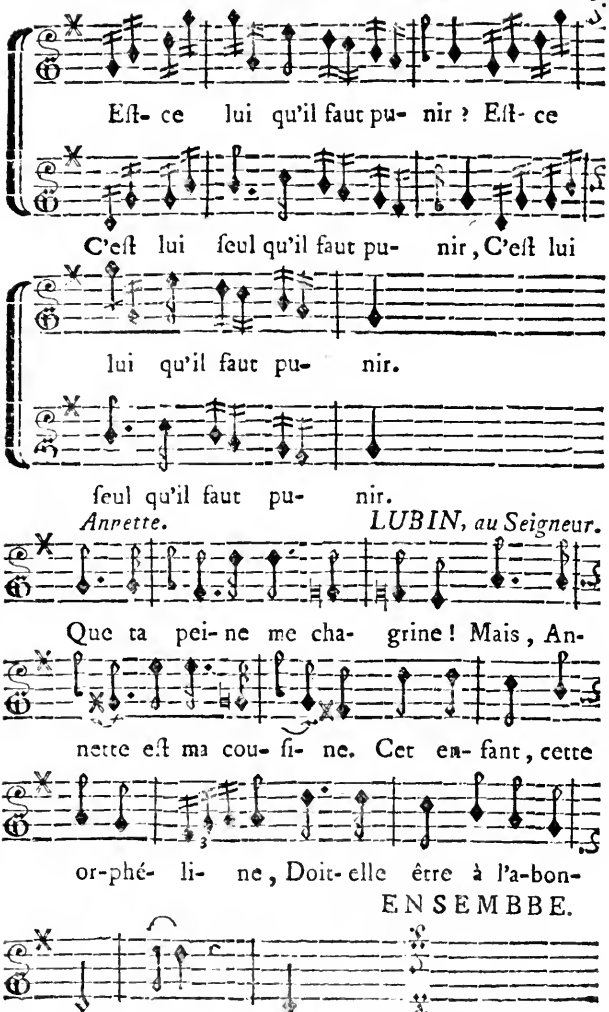


moi, ma chere. Je vou- lois en tout lui

plaire : Et mon cœur cherchoit le ſien.

Lubin.

Non, non, ma Ber- gere, Ton cœur fut le



prix du mien.

Annette. ENSEMBLE.

Eſt- ce lui qu'il faut pu- nir ? Eſt- ce
C'eſt lui ſeul qu'il faut pu- nir, C'eſt lui
lui qu'il faut pu- nir.
ſeul qu'il faut pu- nir.
Annette.
LUBIN, au Seigneur.
Que ta pei- ne me cha- grine ! Mais, An-
nette eſt ma cou- ſi- ne. Cet en- fant, cette
or-phé- li- ne, Doit- elle être à l'a-bon-
ENSEMBBE.
don ? Non. non. Monſeigneur. &c.

LUBIN.

Ce ne ſont point mes jours que je regrette :
Mais, Monſeigneur, prenez pitié d'Annette :
Elle mourra par amitié pour moi ;
Votre Bailli la déſeſpere.
Il dit, je ne ſçais pas pourquoi ;
Qu'elle aura des enfans dont je ſerai le pere ;
Et qu'ils reprocheront leur naiſſance à nous deux.

ANNETTE.

Hélas ! ils viendroient donc ces enfans malheureux,
Reprocher leurs jours à leur mere,
Quand je n'y ſerai plus. De mes chagrins cuiſans
Je me conſolerai, s'ils ont la ſubſiſtance.
Je mourrois volontiers, quand ces pauvres enfans
N'auroient plus beſoin d'aſſiſtance.

LE BAILLI, *au Seigneur.*

Mais impoſez leur donc ſilence.

LE SEIGNEUR, *à part.*

Avec trouble je les entends.

LUBIN

Je conviens de mon tort, mais je vous le répete,
Monſeigneur, prenez ſoin d'Annette ;
S'il faut me ſéparer d'Annette abſolument,
Recevez-moi ſoldat dans votre Régiment.
Pour vous, avec plaiſir, j'expoſerai ma vie ;
Je ne veux rien de plus : Annette m'eſt ravie.
Quand il falloit applanir des chemins,
Piocher, bêcher, & faire des levées,
Enclôre vos Parcs, vos Jardins ;
On me voyoit toujours le premier aux corvées :

C'étoit

C'étoit par amitié plutôt que par devoir.
Je ne veux pas m'en prévaloir :
Mais à votre bonté ſi j'ai droit de prétendre,
Qu'Annette ſeule en ſoit l'objet,
Et j'en ſentirai mieux le prix de ce bienfait.
Ah ! Monſeigneur, daignez m'entendre ;
Quand vous voyez des malheureux,
Vous vous intéreſſez pour eux :
Vous dites à part vous : ils ſont ce que nous ſommes.
Oui, ces pauvres gens ſont des hommes.

LE SEIGNEUR, *avec une vivacité qui tient du dépit.*

Leve-toi, Lubin, leve-toi.
(*A part.*) Il m'attendriroit malgré moi :
(*Haut.*) Bailli, notez ce que j'ordonne.

LE BAILLI.

Oui, Monſeigneur.

ANNETTE.

Ah ! je friſſonne !

LUBIN.

Annette, me voilà perdu !

LE BAILLI.

Tu vas être puni, je m'y ſuis attendu.

LE SEIGNEUR.

Notez bien... * que je leur pardonne.
Hélas ! pourquoi les déſunir ?
Vous pourrez vous aimer ſans crime.
Oui, mes enfans, vous allez obtenir
Ce qui rendra votre amour légitime.

---

* Le Seigneur regarde Annette & Lubin, & s'attendrit pour eux.

LUBIN & ANNETTE.

Ah ! Monſeigneur.

ANNETTE.

Si nos cœurs....

LUBIN.

Si nos vœux...

LE SEIGNEUR.

Laiſſez-moi, laiſſez-moi ; votre reconnoiſſance
Si j'ai fait envers vous un acte généreux,
M'en ôteroit la récompenſe.
Celui qui donne eſt plus heureux
Que celui qui reçoit.

ANNETTE, *attendrie.*

Je ſens couler mes larmes.

LUBIN.

Le bon Seigneur !

LE BAILLI.

J'enrage.

LE SEIGNEUR, *à part, regardant Annette.*

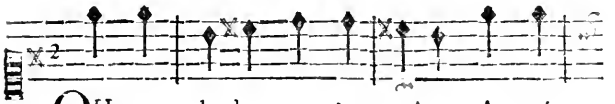
Ah ! qu'Annette a de charmes !
Allons, embraſſez-vous, j'aurai ſoin de vous deux.
Du vrai bonheur voilà l'image ;
Ils jouiſſent de tout, en vivant ſimplement :
Sous les humbles toîts du village
Regnent l'amour naïf & le pur ſentiment.

(*On danſe.*)

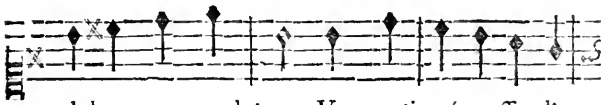
DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

LE SEIGNEUR.

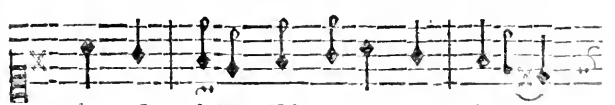


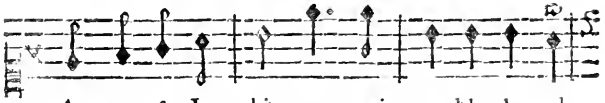
QUe tout le hameau s'ap- prête A cé-

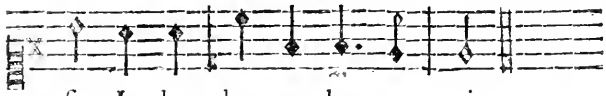


lebrer ce grand jour : Vous qu'in-té- reſſe l'a-

mour, Prenez tous part à la Fête. Annette & Lu-

bin vont voir combler leur de- ſir ; Leur ar-

deur fi- delle Eſt notre mo- de- le.



Annette & Lu- bin vont voir combler leur de-

ſir ; Le bon- heur va les u- nir.

Jeunes cœurs qu'Amour appelle,
Imitez ces deux Amants :
Comme lui ſoyez conſtans,
Soyez auſſi tendre qu'elle.
Annette, &c.

L'éclat, la magnificence,
Ne ſatisfont point un cœur ;
Cherchez-vous le vrai bonheur ?
Il n'eſt que dans l'innocence.
Annette, &c.

Dans les nœuds du mariage,
Pour vivre toujours heureux,
Hors l'amour avec vous deux,
Point de tiers dans le ménage.
Annette, &c.

ANNETTE.

L'eſprit & le beau langage
Rendent mal le ſentiment :
Un regard de mon amant
Exprime bien davantage.

Annette & Lubin vont voir combler leur desir :

ENSEMBLE.

Soyons les models
Des Amants fidels.

CHŒUR.

Annette & Lubin vont voir combler leur desir :
Le bonheur va les unir.

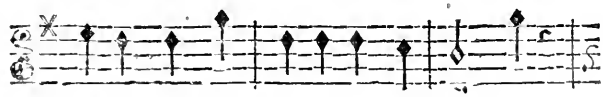
[ON DANSE.]

(*Les filles du village donnent des rubans à Lubin ; les garçons un bouquet à Annette.*)

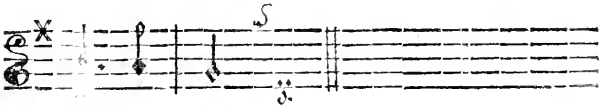
RONDE.

LE SEIGNEUR.

LUbin aime sa Ber-gere ; L'amour seul
Sur un trône de fouge- re, Le bonheur

borne leurs vœux. Des grandeurs ils sont au
est a- vec eux.

faîte, Dans leurs innocents é- bats. Ah !

Il n'eſt point de Fête, Quand le cœur



n'en eſt pas.

LE BAILLI.

En dépit de ma tendreſſe,
A jamais il s'aimeront ;
Ces plaiſirs, cette allégreſſe
Pour mes feux ſont un affront.
Lubin ravit ma conquête,
Je la verrois dans ſes bras !
Ah !
Il n'eſt point de fête, &c.

(*Il ſort.*)

LUBIN.

Par une vaine apparence,
L'on ſçait plaire rarement.
Les tréſors de l'opulence
Valent moins qu'un ſentiment.
Eſt-ce au-dehors qu'on s'arrête ?
Non, c'eſt du cœur qu'on fait cas ;
Ah !
Il n'eſt point de fête, &c.

LUBIN, *au Seigneur.*

Lubin à ſon mariage
Vous invite ſans façon.

ANNETTE.

Venez voir notre ménage
Comme ami de la maiſon :
Pour nous quel bonheur s'apprête,
Si de nous vous faites cas !
Ah !
Il n'eſt point de Fête,
Si vous n'en êtes pas.

DUO.

ANNETTE ET LUBIN.

ENSEMBLE.
Comme l'on voit le moulin
Tourner, tourner ſans ceſſe ;
Ainſi pour mon cher Lubin
ton ami
Durera ma tendreſſe,
Prouvera ſa
Tique, tique tac amour ſans fin.

LUBIN. Aux champs j'irai dès le matin.
Pour toi l'intérêt m'éveille
Sans ſoucis pour le lendemain
Qu'Annette ſommeille.

ENSEMBLE. Comme l'on voit le moulin, &c.

ENSEMBLE.
Tous deux nous tenant par la main ;
Danſant après notre ouvrage,
Nous éloignerons le chagrin
De notre ménage,
Comme l'on voit le moulin, &c.

LUBIN. Que l'hyver,
En desert
Change cette retraite.
En tout tems,
Le Printems
Fleurit pour Annette.

ENSEMBLE. Comme l'on voit ce moulin, &c.

ANNETTE. Ne desirons rien,
L'amour est notre richesse;
Et quel autre bien
Vaut la tendresse.

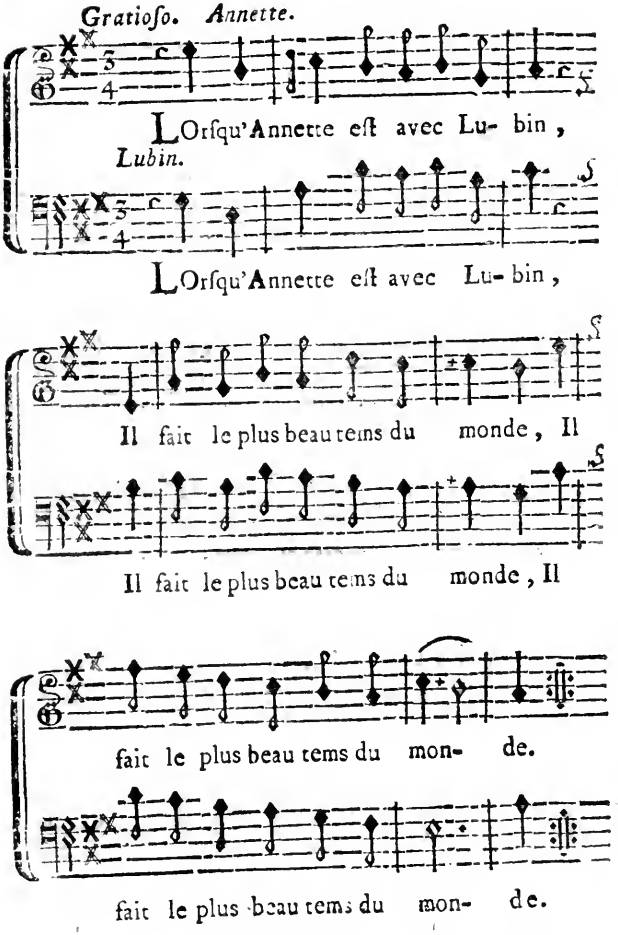
ENSEMBLE. Comme l'on voit le moulin, &c.

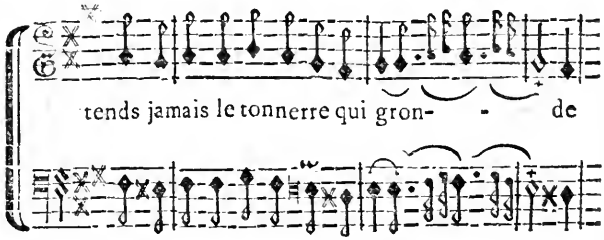
ANNETTE. Tu n'aimes que moi?
LUBIN. Oui, ma petite femme!
ANNETTE. Tu n'aimes que moi?
LUBIN. Oui, j'en jure ma foi,
Aime ainsi Lubin.

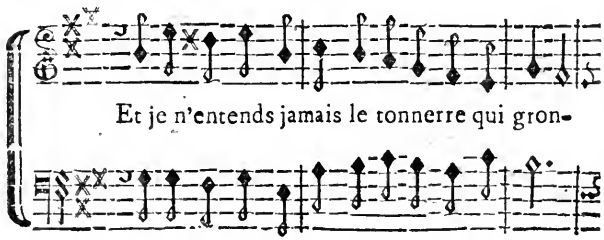
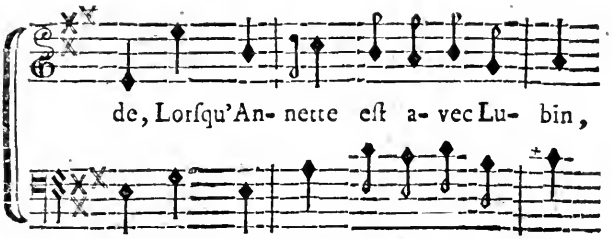
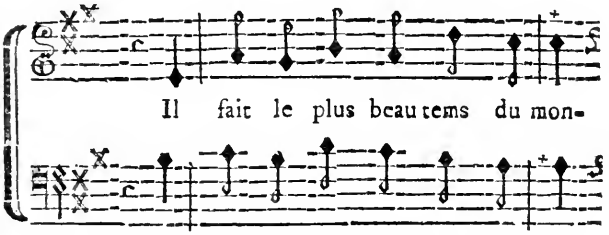
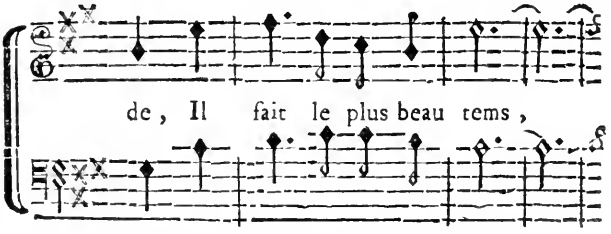
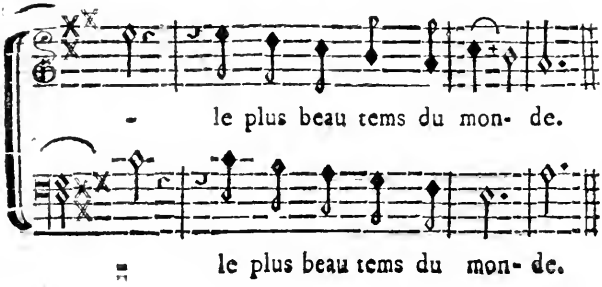
ANNETTE. Ah! de toute mon ame;
Oui, toujours, toujours;
Et nos amours
Seront sans fin.

ENSEMBLE. Comme l'on voit le moulin, &c. *Da capo.*

FIN.

DUO de la page. 50.

Je vois tou-jours le ciel ſerein Et je n'en-
Je vois toujours le ciel ſe-rein Et je n'en-


tends jamais le tonnerre qui gron- - de
tends jamais le tonnerre qui gron- - de,


Et je n'entends jamais le tonnerre qui gron-
Et je n'entends jamais le tonnerre qui gron-

de, Lorſqu'An- nette eſt a- vec Lu- bin,
de, Lorſqu'An- nette eſt a- vec Lu- bin,

Il fait le plus beau tems du mon-
Il fait le plus beau tems du mon-

de, Il fait le plus beau tems,
de, Il fait le plus beau tems,

le plus beau tems du mon- de.
le plus beau tems du mon- de.

LE MARÉCHAL FERRANT,

OPERA COMIQUE

EN DEUX ACTES;

Repréſenté devant LEURS MAJESTÉS *à Fontainebleau le Mercredi 3 Novembre 1762, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

DE L'IMPRIMERIE

De CHRISTOPHE BALLARD, ſeul Imprimeur du Roi pour la Muſique & Noteur de la Chapelle de Sa Majeſté.

M. DCC. LXII.

Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ

Les Paroles ſont du Sr. *Quetant.*

La Muſique eſt du Sr. *Philidor.*

ACTEURS DE LA PIÉCE.

MARCEL, Maréchal Ferrant, *Le Sr Caillot.*

LA BRIDE, Cocher du Château, Amoureux de Claudine, *Le Sr Laruette.*

CLAUDINE Sœur de Marcel, *La Dlle Deſchamps*

JEANNETTE Fille de Marcel, Amoureuſe de Colin, *La Dlle Laruette.*

COLIN, Neveu de la Bride, Païſan, Amant de Jeannette, *Le Sr Clairval.*

EUSTACHE, } Païſans groſſiers, { *Le Sr Champville.*
BASTIEN, } { *Le Sr Desbroſſes.*

La Scène eſt dans la Boutique de Marcel, la durée de l'action eſt de trois heures, & ſon commencement vers les cinq heures du ſoir en Automne.

Le ſujet eſt tiré de la dixiéme nouvelle de la troiſiéme journée du Décameron de Bocace.

LE MARECHAL FERRANT,

OPERA COMIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Boutique de Maréchal, une Forge sur le devant, & un peu plus loin du côté opposé une cave environnée d'une barrière.

SCENE PREMIERE.

MARCEL *dans sa Boutique travaillant à sa Forge, & battant alternativement sur l'Enclume.*

ARIETTE.

HANTANT à pleine gorge
Dès que je vois le jour,
J'écarte de ma forge
Le sommeil & l'amour :
Tout en train
Dès l'matin,

Sans chagrin
J'ons courage,
Je bats l'fer,
Feu d'enfer,
Le marteau,
Tot, tot, tot,
Fait tapage;
Un petit couplet
Graiſſe le ſoufflet,
Ça donne cœur à l'ouvrage;
En ſoufflant,
En battant,
Patatant,
J'ons courage;
Car le bien ne vient point en dormant.

Cinq heures ſont ſonnées, la nuit viendra bientôt. Faut que j'aille porter mon Mémoire au Château, & que je m'habille. (*Il appelle.*) Claudine, Jeannette, Claudine. Je gagerois qu'elles ſont encore en querelle.

SCENE II.

CLAUDINE *entrant précipitamment avec* JEANNETTE, MARCEL.

TRIO.

CLAUDINE.

OUI, oui, je le dirai.

JEANNETTE.

Ma tante.

CLAUDINE.

J'empêcherai
Qu'une petite étourdie
A ſa tête ſe marie.

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d' manches
Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix-là.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. } C'eſt moi qu'on écoutera.
JEANNETTE. }

MARCEL. Les bavardes que voilà!

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix-là.

Ma cravate.

CLAUDINE.

L'inſolente?

MARCEL.

Mes bouts d'manches.

ENSEMBLE.

JEANNETTE. C'eſt ma tante.
CLAUDINE. C'eſt Jeannttee.

MARCEL.

Morbleu, ça m'impatiente.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. Je veux vous conter cela.

JEANNETTE. La méchante que voilà !

MARCEL. Les bavardes que voilà !

CLAUDINE *précipitamment & marqué.*

Jeannette,
En cachette,
Coquette
Parfaite,
A l'ardeur
D'un trompeur,
D'un fripon,
Répond.

MARCEL.

Bon :
Claudine,
Mutine,
Bavarde,
Criarde,
M'étourd't,
M'aſlourdit,
Par ſon bruit
Maudit.

JEANNETTE.

Oui, ma tante
Prudente
Expire,
Soupire
Pour l'objet
Qui ſeroit
Mon fait.

MARCEL.

Paix, qu'on ſe taiſe.

CLAUDINE.

L'inſolente !

MARCEL.

Qu'on ſe taiſe.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante.

MARCEL.

Paix-là, ventrebleu, paix-là.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. Non, je n'en démorderai pas.

JEANNETTE. Je ne vous céderai pas.

MARCEL. Quel vacarme ! quel fracas !

Silence, morbleu, ſilence; ces femmes-là ſont plus têtues que des mules de meûnier. C'eſt donc pour des Amoureux qu'on fait tout ce bruit-là ?

CLAUDINE.

Air : *Cahin, caha.*

Oui, votre fille,
Contre mon ſentiment,
Et ſans votre agrément,
A ſu faire un Amant ;
Du feu le plus ardent
Pour lui ſon cœur pétille.
C'eſt Colin :
Un Fermier voiſin
Eſt, dit-on, ſon pere.
Voilà le myſtere :
Cela vous regarde,
Et prenez bien garde

Que votre fille après cela,
Ne ſoit ſage cahin, caha.

MARCEL.

Quel diable eſt-ce que ce Colin? J'en entends toujours parler, & je ne l'ai jamais vu.

JEANNETTE.

Ah! mon pere, il eſt tout-à-fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu: vous ſouffrez qu'une morveuſe à dix-huit ans ait déjà des Amoureux?

MARCEL.

Vous en avez bien, vous qui êtes veuve, & qui avez preſque mon âge. (*à Jeannette.*) Tu ſerois donc bien aiſe d'être mariée, Jeannette?

JEANNETTE.

Oui, mon pere. (*à part.*) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE.

J'enrage.

MARCEL.

Connois-tu Monſieur la Bride, le Cocher du Château?

JEANNETTE.

Oui vraiment, je l'ai vu; il étoit cet Été l'amoureux de ma tante. (*à part.*) C'eſt juſtement l'oncle de Colin.

CLAUDINE.

J'étouffe.

MARCEL.

C'eſt à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui, mon pere ?

MARCEL.

Pardi, à Monſieur de la Bride. Eſt-ce que je parle hébreu ?

JEANNETTE.

Ah, comme j'avois pris le change !

CLAUDINE.

Je reſpire.

MARCEL.

Eh bien, tu ne dis rien, Jeannette ?

JEANNETTE.

Air : *Je voudrois bien me marier.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

Y penſes-tu, ma chere ?
Tout à l'heure à m'en ſupplier
Je t'ai vu la premiere.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier,
N'y penſons plus, mon pere.

MARCEL.

Eſt-ce la peur d'aller ſur les briſées de ta tante ?

CLAUDINE.

Oh, qu'à cela ne tienne.

Air : *Sans compliment.*

Je ne ſuis pas, quoique l'on diſe,
Si méchante que l'on me fait :
De bon cœur je vous autoriſe,
Sans regarder mon intérêt.

Je ſongeois à Monſieur la Bride ;
Mais puiſque ce parti lui plaît,
A le céder je me décide.
Que Jeannette en uſe à préſent
Sans compliment.

MARCEL.

Eh bien, voilà parler, cela : je ſuis pourtant venu à bout de les contenter toutes deux. Allons, Jeannette, de la joie. Claudine, la clef du coffre : que j'aille me faire brave. Vous m'avertirez quand le compere la Bride ſera arrivé. Que j'ai de plaiſir à vous voir bonnes amies ! Vive un homme de tete pour mettre la paix dans un ménage. (*Il ſort.*)

SCENE III.

JEANNETTE, CLAUDINE.

JEANNETTE *à part.*

MA tante eſt cauſe de tout le mal qui m'arrive ; mais j'en aurai vengeance.

CLAUDINE.

Que marmottez-vous là, petite ſotte ? Je crois que vous avez de l'humeur. Je vous le conſeille vraiment : allons, levez la tête Madame la Bride.

JEANNETTE *impatientée.*

Je ne porterai jamais ce nom là.

CLAUDINE.

Vous le porterez, je vous assure.

JEANNETTE.

Jamais.

CLAUDINE.

Dès-aujourd'hui.

JEANNETTE.

Non.

CLAUDINE.

Si.

JEANNETTE.

Je n'y consentirai pas.

CLAUDINE.

Vous y consentirez, ou bien... Ne raisonnez pas; car, vois-tu .... Jeannette.... ne me mets pas en colere, ne m'obstinez pas davantage.

ARIETTE.

Je suis douce, je suis bonne:
Mais jarni, lorsque j'ordonne,
Que personne ne raisonne;
Car l'on me diroit pourquoi,
On auroit affaire à moi.
Je n'ai point l'ame jalouse;
Mais je veux avoir Colin.
Sotte, s'il faut qu'il t'épouse;
Je l'étrangle de ma main.

JEANNETTE.

Nous verrons.

SCENE IV.

CLAUDINE, JEANNETTE. LA BRIDE.

CLAUDINE.

J'Apperçois Monſieur de la Bride, votre époux futur.

LA BRIDE.

Votre ſerviteur, Dame Claudine.

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Toujours cette œillade fine,
Cet abord leſte & fringant.

CLAUDINE.

Vous toujours d'humeur badine,
Toujours aimable & galant.

LA BRIDE.

Si jamais l'amour propice
Chez vous daigne m'enrôler,
Mon cœur à votre ſervice
Ne demande qu'à rouler.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon Cocher pour une ſi médiocre voiture.

LA BRIDE.

Air : *Vous avez bien de la bonté.*

Friponne, à badiner les gens
Vous vous plaiſez ſans ceſſe.

CLAUDINE.

En bonne foi, ces compliments
Iroient mieux à ma niéce.

LA BRIDE.

Jeannette avec tant de beauté
Aura quelqu'amant plus aimable,
Plus agréable.

JEANNETTE.

Monſieur, ſans vanité,
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, petite inſolente? Excuſez, M. de la Bride, ça ne ſait pas vivre. Allez avertir votre pere que Monſieur eſt ici.

JEANNETTE.

J'y vais, & je me ſervirai de l'occaſion pour faire ſavoir à Colin tout ce qui ſe paſſe. Que je hais ce Monſieur de la Bride! il a l'air auſſi méchant que ma tante.

CLAUDINE.

Obéiſſez-vous?

SCENE V.

LA BRIDE, CLAUDINE.

LA BRIDE.

JE me ſouviendrai long-temps de vous, Dame Claudine : ma foi, ſi vous aviez voulu.

CLAUDINE.

Hé bien.

LA BRIDE.

Air : *Mais, ouida, je ſens cela*, &c.

Sans regret
Je l'aurois fait,
Le ſaut,
Qu'on fait toujours trop tôt.
Pourriez-vous
Prendre un époux
Plus gai, plus doux
Plus vif, & moins jaloux ?
Si quelqu'un
N'eſt point importun,
C'eſt bien moi :
Car dans mon emploi,
Au point du jour,
Plus d'amour :
On s'empreſſe,
Et l'on laiſſe
Sa femme la maîtreſſe.
Sans regret, &c.

CLAUDINE.

Taiſez-vous, badin, voici mon frere.

SCENE VI.

LA BRIDE, CLAUDINE, JEANNETTE, MARCEL.

MARCEL.

C'Est donc vous, Monſieur de la Bride ?

LA BRIDE.

Bon jour, compere Marcel : comment cela va-t-il ?

MARCEL.

Comme les affaires ; tantôt bien, tantôt mal.

LA BRIDE.

Je viens arrêter votre mémoire : avez-vous mis les articles en ordre ?

MARCEL.

Les articles ſont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paie un Commis pour me tenir mes Livres ? Cela eſt bon chez les Financiers.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

On voit là plus d'un grand Nicaiſe,
Penché ſur le dos d'une chaiſe,
Attendre l'heure du repas
En s'entretenant de fadaiſe,
Et mettant aux dépens d'un bras
Tout un lâche corps à ſon aiſe.

Pour moi je me ſers de mes deux bras, je m'en porte mieux : le travail eſt un Marchand qui tient magaſin de ſanté, & qui ne trompe jamais ſes chalands.

LA BRIDE.

Sur-tout quand ils le ſatisfont auſſi exactement que vous. Mais ſi nous buvions un coup par là-deſſus.

MARCEL.

Volontiers, la réflexion eſt bonne ; j'oublios le principal. Claudine, allez nous chercher une bouteille du meilleur de la cave, & rinſez des verres.

LA BRIDE.

Air : *Amis, ſans regretter Paris, &c.*

Eh ! mais buvons de celui-ci.

MARCEL *le retenant avec précipitation.*

Laiſſez-là ce breuvage.

LA BRIDE.

Seroit-ce du poiſon ?

MARCEL.

Nenni.
Mais craignez en l'uſage.

C'eſt un breuvage qui a la vertu de ſuffoquer ſur le champ comme le plus ſubtil poiſon, & d'aſſoupir pendant une demie-heure. Je l'ai compoſé pour un homme à qui je dois, ſauf votre reſpect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin.

LA BRIDE.

Cela eſt donc bien dangereux ?

MARCEL.

Tout le mal que cela cauſe, eſt de faire dormir un peu plus qu'on ne voudroit. En voulez-vous goûter ?

LA BRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de Médecine ?

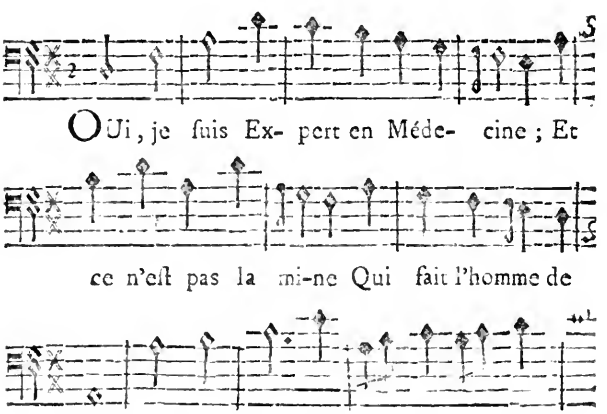
MARCEL.

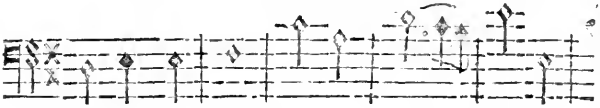
Toujours, & ſi vous êtes jamais malade, mon ami, venez à moi ; je me fais fort de vous expédier auſſi habilement qu'aucun Docteur de la Faculté.

LA BRIDE.

Grand'merci.

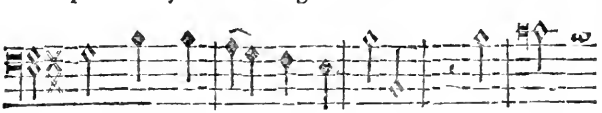
MARCEL.

ARIETTE.

ci- ne ; Et ce n'eſt pas la mi- ne Qui fait

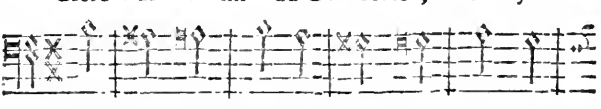


l'homme de prix, Qui fait l'hom- me de

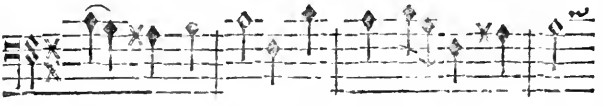
prix. Ayez l'air Maigre & blême Comme un



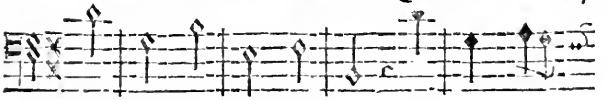
Clerc Sur la fin du Ca- réme ; So- yez



trainant, Fo - ble, ſouf- frant, Et languiſ-

ſant : Je fe- rai mon af- faire De vous

ren-dre, com-pere, Diſ- pos & bien por- tant,

Diſ-



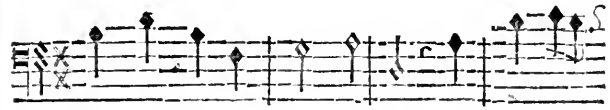
Diſ- pos & bien portant, Di- ſant la

chanſon- nette, Ta la - - - -

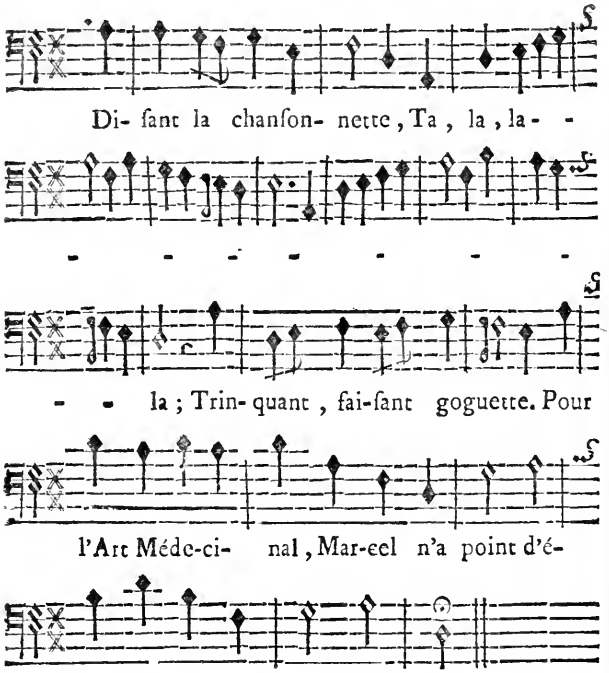
la - - - - - -

Trin- quant, fai-ſant go- guette. Pour

l'Art Méde-ci- nal, Marcel n'a point d'é-



gal, Mar-cel n'a point d'é- gal. Je vous ren-

drai, com- pere, Diſ-pos & bien por- tant

Voici du vin. (*Aux femmes.*) Allez-vous-en, vous autres : il ne faut pas que les femmes ſoient là quand on parle d'affaires.

CLAUDINE, *bas à Marcel.*

Vous allez parler du mariage ?

MARCEL, *bas.*

Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE, *bas à son pere.*

Mon pere, ne me donnez pas ce vilain mari-là.

MARCEL.

Marchez, marchez petite fille.

(Jeannette sort.)

SCENE VII.

MARCEL, LA BRIDE.

LA BRIDE.

QUEST-CE qu'elle a dit ?

MARCEL.

Rien ; c'eſt une fantaiſie : ces diableſſes de femmes en ont la tête pleine. Allons, revenons à notre Mémoire, & mettez-vous là ; je vous dicterai les Articles.

LA BRIDE.

Vous êtes Médecin : comment ! eſt-ce que vous ne ſavez pas écrire ?

MARCEL.

Sifait ; mais je ne ſais pas lire. Etes-vous prêt ?

LA BRIDE.

Dictez.

DUO.

MARCEL.

Premierement.

LA BRIDE.

Premierement.

MARCEL.

Bûvons.

LA BRIDE.

Bon, j'y ſuis maintenant.

MARCEL.

Ferré 1 mule de Madame
Pendant un an.

LA BRIDE.

Pendant un an.

MARCEL.

Quatre Louis.

LA BRIDE.

C'eſt trop : vous ferrez ſur mon ame ;
Et diablement.

ENSEMBLE.

MARCEL. C'eſt tout en conſcience.
LA BRIDE. C'eſt voler d'importance.

MARCEL.

Ecrivez donc.

LA BRIDE.

Ah ! le frippon.

MARCEL.

Point de façon.

LA BRIDE.

Oh ! le larron.

MARCEL.

Traité, ſoigné pendant deux ans
Toutes les bêtes de céans.

LA BRIDE.

Toutes les bêtes de céans.

MARCEL.

Mille francs.

LA BRIDE.

Mille francs ! Savez-vous quelle ſomme
Cela fait ?

MARCEL.

Mille francs.
Mais bûvons.

LA BRIDE.

Ah ! quel homme !

MARCEL.

Allons, à votre ſanté. Bien.
Plus, pour le valet d'écurie,
Enſemble avec le cheval pie;
Pour viſites & ſoins ....

LA BRIDE.

Combien ?

MARCEL.

Rien.

LA BRIDE.

Ah ! c'eſt bon marché, Compere.

MARCEL.

Mais pour médicaments, clyſtére,
Huile, apozême, & cœtera,
Douze louis.

LA BRIDE.

Comment, diable ! voilà
Un mémoire d'Apothicaire.

MARCEL.

A propos de mémoire,
Nous oublions de boire.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. Cela ne paſſera jamais.
MARCEL. Nous oublions de boire.
Plus, il m'eſt redû d'ancien compte.

LA BRIDE.

Encor ? Morbleu, c'eſt une honte :
Cela ne paſſera jamais.

MARCEL.

Paix.
Nous nous arrangerons après.

Vous faites-là des difficultés d'honnête homme, qui vous feroient paſſer pour un valet de Procureur. Quand on eſt dans certaine maiſon, faut-il être ſi ſcrupuleux ?

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Un Grand doit ſe laiſſer voler,
C'eſt un air qui ſent l'opulence :
Ce ſeroit la deshonnorer,
Que d'avoir trop de conſcience.

LA BRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été Cocher, j'aurois peut-être été frippon comme tant d'autres, ſi j'euſſe été dans le cas : mais les profits de l'écurie n'engraiſſent pas comme ceux de la cuiſine & des offices.

MARCEL.

C'eſt que les mets qu'on y conſomme, ne ſe prêtent pas aux épices. A votre ſanté, compere : j'ai une affaire à vous propoſer.

Air : *Des Favoris de la gloire.*

Je vous crois pour moi du zèle.

LA BRIDE.

Ne doutez point de cela.

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle
Avoir des attraits ?

LA BRIDE.

Oui-dà.

MARCEL.

Si bien que ſans défiance
On la pourroit propoſer.

LA BRIDE.

Morbleu, perſonne, je penſe,
Ne voudroit la refuſer.

MARCEL.

Eh ! bien, M. de la Bride, voilà le parti trouvé. Si vous voulez l'épouſer, j'ai quelque argent comptant ; celui que je vais recevoir au Château, joint à cela, lui fera une petite dot bien honnête... Qu'en dites-vous ?... Cela eſt-il décidé ?

LA BRIDE.

Vous êtes preſſant, compere Marcel.

MARCEL.

Ne dites-vous pas que vous trouvez ma fille jolie ?

LA BRIDE.

Cela eſt vrai, elle me plairoit beaucoup.

MARCEL.

Eh ! bien, je vous la donne. Quelle réflexion y a-t-il à faire après cela ?

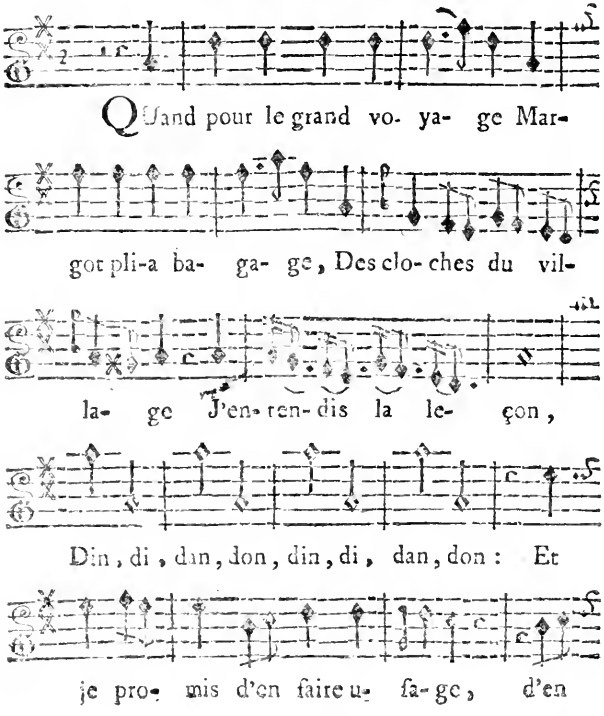
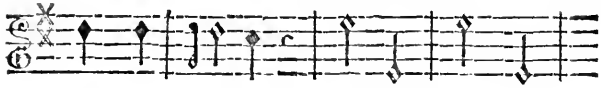
LA BRIDE.

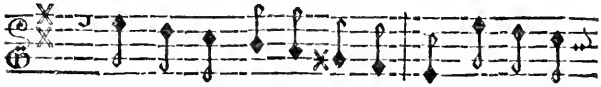
Ma foi, Compere, ſi vous voulez que je vous diſe, mon dernier mariage m'a tant raſſaſié de jeuneſſe, que j'ai preſque juré de ne plus en tâter.

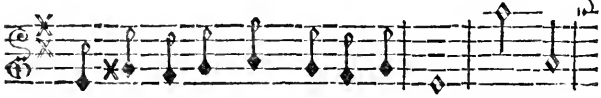
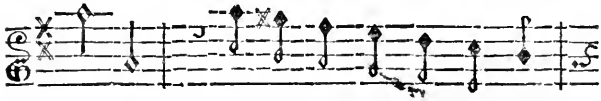
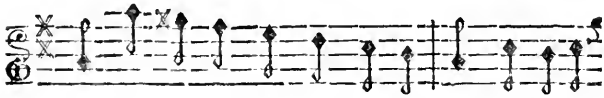
MARCEL.

Sottiſe.

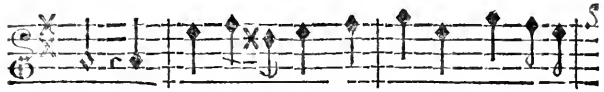
LA BRIDE.

ARIETTE.



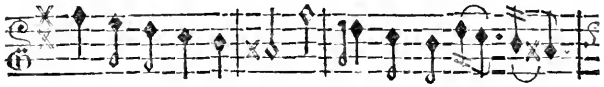
faire u- ſa- ge. Din, di, dan, don :

Conſo- le- toi, pauvre ma- ri, Te voi-là

bien, mais reſtes y, Conſo-le- toi, pauvre ma-

ri, Te voilà bien, mais reſtes y, Din, di,

dan, don : Conſo- le-toi, pauvre ma-

ri, Te voi-là bien, mais reſtes y ; Conſo-le-

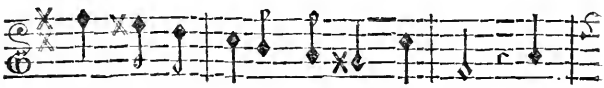
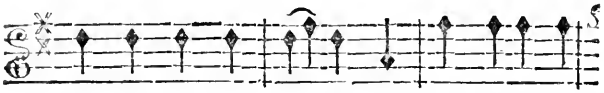
toi, pauvre ma-ri, Te voi-là bien, mais reſtes



y. A- près main- te complainte, Sur une



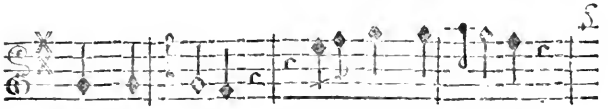
pinte Je fis ſerment De fuir tout enga- ge-

ment. Pour l'homme ſage, Un doux veu- vage

Eſt l'avan- tage Le plus charmant. Quand

pour le grand vo- ya- ge Mar-got pli-a ba-

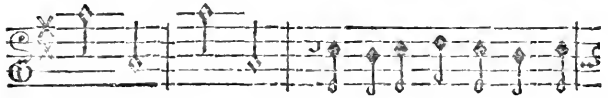
ga- ge, Des clo- ches du vil- la- ge J'en-

ten- dis la le- çon, Din, di, dan, don:

Din, di, dan, don. Et je pro- mis d'en



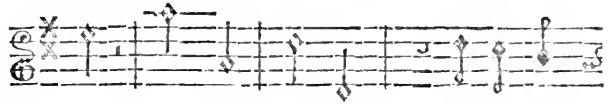
faire u- ſa- ge, d'en faire u- ſa- ge,

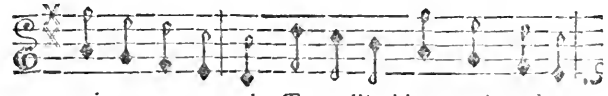
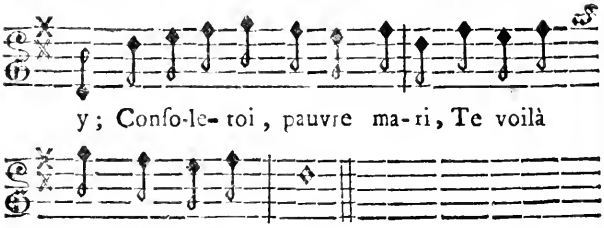


Din, di, dan, don : Conſo- le- toi, pauvre ma-

ri, Te voilà bien, mais reſtes y ; Conſo- le-

toi, pauvre ma-ri, Te voilà bien, mais reſtes



y, Din, di, dan, don : Conſo- le-

toi, pauvre ma- ri, Te voilà bien, mais reſtes

MARCEL.

Ces ſerments-là ſont comme ceux des bûveurs qui veulent que le diable les emporte s'ils retournent au cabaret : ils manquent tous de paroles ; a-t-on jamais vu le diable venir en faire des reproches ?

LA BRIDE.

Je ſuis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux ; elle vous en ſera plus utile. Jeune cheval à vieux maquignon, gna rien de mieux ; ça forme l'un , & ça exerce l'autre. (*Il appelle Jeannette.*) Elle n'ignore de rien ; ça danſe, ça hante , ça jaſe , ça coud , ça tricotte : elle n'aura pas ſa pareille pour gouverner une maiſon.

SCENE VIII.

LA BRIDE, MARCEL, JEANNETTE.

MARCEL.

LA voici. Viens, mon enfant, tu veux un mari, voilà Monſieur de la Bride qui te prend pour femme : fais-lui ton compliment. Elle eſt interdite. Allons, pour t'encourager, embraſſe ton prétendu.

JEANNETTE.

Mon pere....

LA BRIDE *ſe baiſſe pour embraſſer Jeannete ; elle ſe recule.*

Pourquoi la contraindre ?

MARCEL.

Allons, baiſe donc, nigaud.... Bon. Je ſuis content de toi, Jeannette ; continue à m'obéir. Je m'en vais au Chateau ; nous reviendrons dans une heure. Où eſt Claudine ?

JEANNETTE.

Elle eſt ſortie.

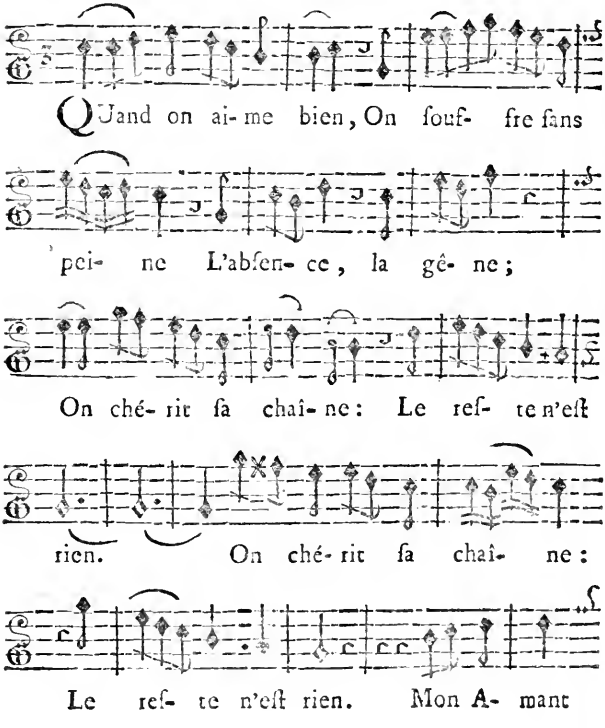
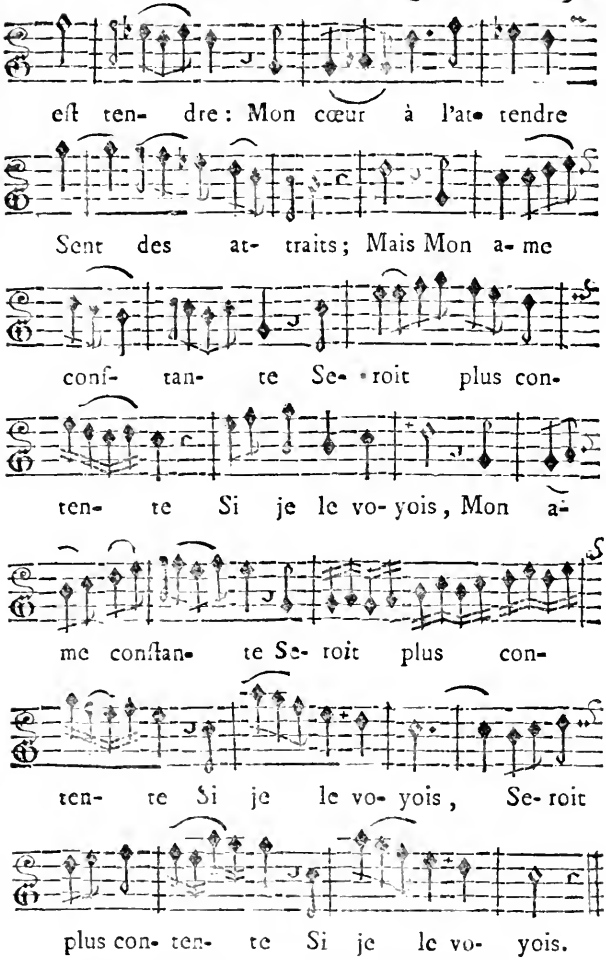
MARCEL.

Eh bien, te voilà maitreſſe ; ayes bien ſoin de la maiſon : tire-nous du vin, fais-nous un bon ſoupé, & je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela ; accoutume-toi au ménage.

SCENE IX.

JEANNETTE, *ſeule.*

LEs voilà partis. Si Colin venoit à préſent : je l'ai fait avertir. Je ſuis ſeule : j'ai tant de choſe à lui dire. Il me paroît tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

ARIETTE.



Mais je l'apperçois. Viens donc ; je mourois d'impatience.

SCENE X.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

AUſſi-tôt que j'ai été averti, je ſuis accouru.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

Pourrois-tu douter un moment
De mon ardeur extrême,
Et de mon tendre empreſſement
A ſervir ce que j'aime ?

JEANNETTE.

J'ai bien des nouvelles à t'apprendre.

COLIN.

Et moi bien des craintes à te communiquer.

JEANNETTE.

Tu ſçais le malheur qui nous menace ?

COLIN.

Eſt-il vrai qu'on veut nous déſunir ?

JEANNETTE.

Hélas ! oui. C'eſt ma tante Claudine, cette méchante femme, qui nous joue ce tour-là pour t'épouſer elle-même. Y conſentirois-tu ?

COLIN.

Moi ! plutôt mourir que d'être à d'autres qu'à ma chere Jeannette. Mais quel eſt l'époux qu'on te propoſe ?

JEANNETTE.

JEANNETTE.

C'eſt Monſieur la Bride, le Cocher du Château.

COLIN.

Mon oncle !

JEANNETTE.

Lui-même. Dame, nous voilà bien embarraſſés.

COLIN.

Il n'y a rien encore de décidé.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Ne t'afflige pas, crois-moi :
Je l'inſtruirai de ma tendreſſe.
S'il me ſçait aimé de toi ;
Senſible à l'ardeur qui me preſſe ;
Il empêchera le deſſein
Qu'on a de me ravir ta main.

JEANNETTE.

Mais ſi tu n'as pas ſon appui ?

COLIN.

Nous pouvons compter ſur lui.

JEANNETTE.

Tout cela ne me raſſure pas.

COLIN.

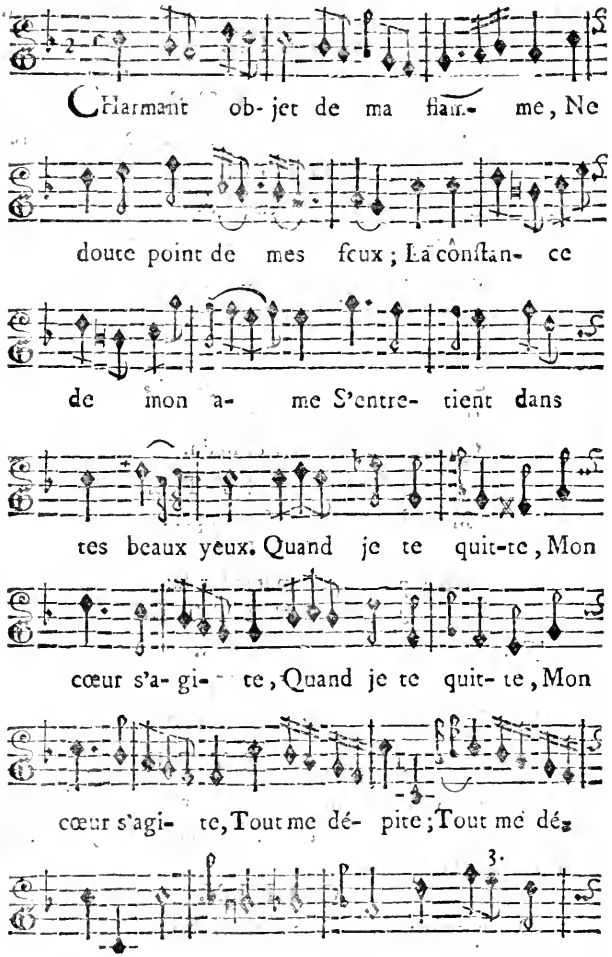
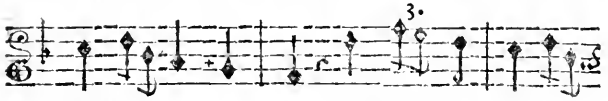
Tes inquiétudes ſe déſeſperent.

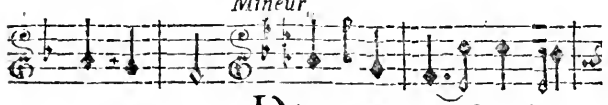
JEANNETTE.

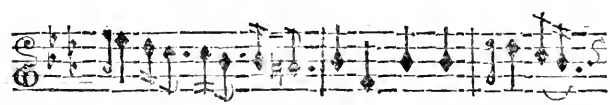
Et ta confiance me met hors de moi-même. Tiens, Colin, ſi tu m'aimois bien, tu ſerois moins tranquille

COLIN.

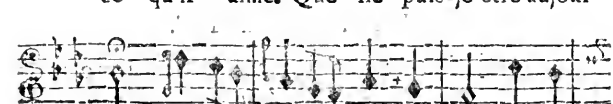
Peux-tu me faire ce reproche ?

ARIETTE.

Charmant objet de ma flam- me, Ne
doute point de mes feux; La conſtan- ce
de mon a- me S'entre- tient dans
tes beaux yeux. Quand je te quit-te, Mon
cœur s'a- gi- te, Quand je te quit- te, Mon
cœur s'agi- te, Tout me dé- pite; Tout me dé-
pite, Je ſens hé- las! Qu'il faut lan-

guir où tu n'es pas Qu'il faut lan- guir où

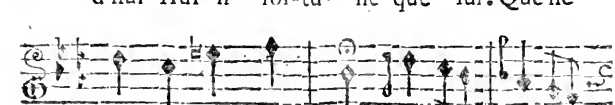
Mineur.

tu n'es pas. DAns nos bois, Quand je

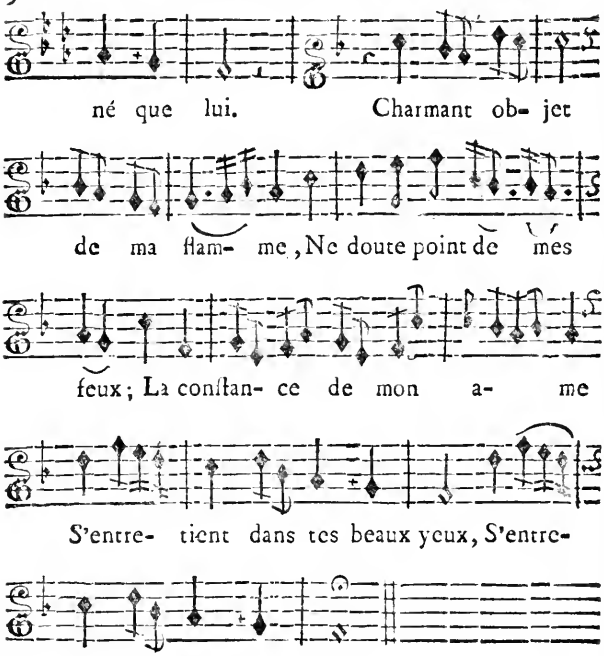
vois Le ra- mier S'é-gayer. Je dis

a- lors en moi- même: Il eſt près de

ce qu'il aime. Que ne puis-je être aujour-



d'hui Auſ- ſi for-tu- né que lui! Que ne



puis-je être aujour- d'hui Auſ- ſi for- tu-

JEANNETTE.

Pourrois je ne pas t'aimer, quand tu me montres tant d'ardeur ? Va, l'on a beau me le défendre.

ARIETTE.

Si l'on dit que je t'adore,
Colin, on a bien raiſon:
Dût-on m'en blâmer encore,
Je ne dirai jamais non.

Qu'une autre puiſſe te plaire,
Ce ſera par ſes attraits :
Mais ſi ta flame légere
Se fixe à la plus ſincere,
Tu ne changeras jamais.
Si l'on dit, &c.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle, & compte ſur mon empreſſement à me procurer le ſeul bien... qui... m'intéreſſe.

JEANNETTE.

Qu'as tu ?

COLIN.

Je me ſens altéré : j'ai tant couru pour venir... Qu'eſt ce que c'eſt que ces bouteilles-là.

JEANNETTE.

C'eſt le reſte du goûté de ton oncle & de mon pere. Celle-ci eſt entamée : prends ce verre.

Air : *Jeanneton mon cœur, &c.*

Bois ce coup de vin.

COLIN.

Verſé de ta main,
Il n'en eſt point de meilleur
Pour me, pour me, pour me remettre ;
Il n'eſt eſt point de meilleur
Pour me remettre en bonne humeur.

JEANNETTE.

Comment te trouves-tu ?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien. Mais ce vin-là m'a paru d'un autre goût que le vin ordinaire.

JEANNETTE.

C'eſt ton altération qui en aura été cauſe.

Air : *Allons donc, jouez, violons.*

* Mais c'eſt aſſez reſter enſemble ;
Quelqu'un peut arriver. Je tremble
Qu'on ne te ſurprenne au logis :
Il faut, mon cher, faire retraite.
Aime-moi, compte ſur Jeannette,
Sur l'amour que je t'ai promis.
Reſſouviens-toi de mes avis.
Parle à ton oncle, & peins ma flamme.
Dis que tu veux m'avoir pour femme.
Dis que nous nous aimons tous deux.
Dis-lui qu'il couronne nos feux.
Mais qu'as-tu donc ? Loin de m'entendre,
Le ſommeil paroît te ſurprendre.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

Quel accident ?
D'où vient cet aſſoupiſſement ?

COLIN.

Ah ! Jeannette.

JEANNETTE.

Qu'as-tu ? Il chancelle. Réponds-moi donc.

COLIN.

Je me ſens ſuffoquer.

JEANNETTE.

Où trouver du ſecours ? Je ne puis plus le ſoutenir.

---

* Pendant ce tems, la ſuffocation commence à faire ſon effet.

COLIN.

ARIETTE.

Mon cœur s'en va,
Mon œil ſe trouble.
Qu'ai-je bu là ?
Mon mal redouble.
D'où vient cela ?
Ah !
Mon cœur s'en va.
Prenons courage.
Triſte deſtin !
Maudit breuvage !
Pauvre Colin !
Mais quelnuage !
Le jour s'éteint.
Je meurs, je tombe.
(*Il tombe ſur une chaiſe.*)
Quelles douleurs !
Ah ! je ſuccombe.
Ah ! je me meurs.
(*Il s'endort.*)

JEANNETTE.

Colin, Colin. J'ai beau l'appeller, il ne me répond point... Il eſt mort... je n'en puis plus douter : ce breuvage l'aura empoiſonné. Que vais-je devenir ? Pauvre Jeannette ! ſi mon pere vient. J'entends quelqu'un. Où me mettre ? Où fuir ? Ce ſont deux étrangers ; raſſurons-nous : ils pourront peut-être me tirer d'embarras.

SCENE XI.

JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE, COLIN, *endormi.*

BASTIEN.

BON JOUR, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre secours.

EUSTACHE.

Du secours, c'est bian dit; je v'nons pour vous en demander. J'm'appellons Eustache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not' âne est à l'agonie.

JEANNETTE, *à Bastien.*

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not' âne est mort?

JEANNETTE.

Eh non, bon homme, je ne parle point de votre âne.

BASTIEN.

Parguè, j'en parlons, nous.

EUSTACHE.

J'voulons consulter le Maréchal.

JEANNETTE.

Un peu de patience. (*A Euſtache.*) Écoutez-moi.

EUSTACHE.

J'nons pas le loiſir.

JEANNETTE, *à Baſtien.*

Un moment.

BASTIEN.

J'nons pas le temps.

JEANNETTE.

De grace.

EUSTACHE.

Non, morgué. Queu cérémonie faut ici pour ſe faire entendre ! Quand ce s'roit l'antichambre d'un Receveur des Tailles. J'voulons un conſeil; je payerons bian : faites-nous parler au Maréchal.

JEANNETTE.

Il eſt ſorti, il reviendra bientôt.

EUSTACHE.

Que ne diſiais-vous ? J'allons boire bouteille en l'attendant. Vians-t-en, Baſtien.

JEANNETTE.

Eh ! Meſſieurs, vous avez l'air ſi bonnes perſonnes, ſi compatiſſants; pouvez-vous me refuſer ce que je vous demande ?

EUSTACHE.

Qu'eſt-ce qu'vous d'mandais ?

JEANNETTE.

De me voir debaraſſée de ce jeune homme. Il eſt venu pour conſulter mon pere : il avoit chaud; ce breuvage qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

EUSTACHE.

Ce n'ſera rien ; il eſt p'têtre mort ; mais faut attendre. Votre pere ſçaura queuq' ſecret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

JEANNETTE.

Je ſerois perdue s'il venoit à le voir ici. Il faut tout vous avouer ; c'eſt mon amant.

BASTIEN.

Diantre, c'eſt comme ça que vous l's'acmodais ?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embarras ; portez-le hors de la maiſon.

EUSTACHE.

Non, morgué. La belle propoſition ! on diroit que c'eſt nous qui l'avons tué.

JEANNETTE.

Il paſſe peu de monde par ici.

Air : *Des Pendus.*

Notre maiſon eſt à l'écart.

EUSTACHE.

C'eſt courir un trop grand hazard.
Morgué, vous êtes jeune fille
Bian attrayante, & bian gentille ;
Mais je ne ſomm' pas curieux
D'être pendus pour vos beaux yeux.

JEANNETTE.

Écoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous expoſe point. Cachez-le pour le préſent dans notre cave juſqu'à la nuit. Il commence à faire obſcur : vous viendrez par la porte de derriere, & vous l'emporterez. Je vous donnerai quatre bouteilles de vin pour votre peine.

EUSTACHE.

Quatre bouteilles ? Baſtien ne te ſens-tu pas l'ame émue ?

BASTIEN.

Oui, morgué ; ces quatre bouteilles-là m'ont attendri le cœur.

EUSTACHE.

Allons, aide-moi à l'emporter juſqu'à cette cave. (*A Jeannette.*) Quatre bouteilles au moins.

JEANNETTE.

Je vous les promets, comptez ſur ma parole.

Air : *Des Pélerins de S. Jacques.*

La frayeur a tari mes larmes.
Dans mon malheur,
Il faut dévorer mes alarmes
Et ma douleur.
Contrainte à cacher mes ſanglots,
Triſte, incertaine,
Je n'oſe ni pleurer mes maux,
Ni gémir dans ma peine.

(*Les Payſans reviennent.*)

EUSTACHE.

V'là qu'eſt fait.

BASTIEN.

Mais le Médecin, quand le verrons-nous ?

JEANNETTE.

Voilà ma tante qui vient : elle vous ſatisfera comme mon pere ; mais ne lui dites rien de ce qui s'eſt paſſé.

EUSTACHE.

Ne craignez rian.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, CLAUDINE.

CLAUDINE.

QUE veulent ces gens là ?

JEANNETTE.

Ils viennent pour demander un avis à mon pere : je leur ai dit de vous consulter.

[*Elle sort.*]

CLAUDINE.

De quoi s'agit-il ?

TRIO.

CLAUDINE

Que voulez-vous ?
Il est sorti.
Tantôt il reviendra
Vous lui direz cela.
Finissez.
Vous m'étourdissez
(*Le contrefaisant*)
Hi, han ! hi, han !
Clopin, clopant ;
Vous me rompez la tête.
Ah ! revenez tantôt.

BASTIEN.

Monsieur le Maréchal.
C'est que, sauf votre respect, notre âne a certain mal
Il ne boit plus.
Quand on le mene
A la fontaine,
Au lieu de boire hi han ! hi han !
Il ne fait que braire.
Que faut-il lui faire !
Hi, han, hi han : hi han !
La pauvre bête !
Il y sera tantôt.
Nous reviendrons tantôt.

EUSTACHE.

C'est que....
C'est que ma cavale est boiteuse.
Elle a la jambe douloureuse.
Elle va clopinant.
Clopin, clopant :
Que faut-il faire ?
Elle va clopinant, &c.
La pauvre bête !
Nous reviendrons tantôt.

ENSEMBLE.

A tantôt, à tantôt.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JEANNETTE, *seule.*

ARIETTE.

'Ai perdu tout ce que j'aime.
Rien ne me sera plus cher.
Mais que ferai-je moi-même,
Si Colin est découvert?
Du trouble qui m'inquiette,
Quelqu'un aura-t il pitie?
Pour cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque amitié?
N'est-il point une retraite
Qui puisse cacher Jeannette?
De cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque pitié?

J'apperçois mon pere, tâchons de lui cacher ma tristesse.

SCENE II.

LA BRIDE, MARCEL.

Tous deux à demi ivres.

DUO.

MARCEL.

LE bon vin eſt l'ame de la vie,
Au Château que ne ſuis-je toujours !
Bons morceaux, & bonne compagnie,
Je voudrois paſſer ainſi mes jours.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. Qu'en dites-vous, Compere ?
MARCEL. Je ſuis ravi, Compere.

LA BRIDE.

Bon vin & bonne chere
Sont beaux & bons vraiment.

ENSEMBLE.

Mais ma foi, vive l'argent.

MARCEL.

Chez vous on donne des eſpeces ;
De la monnoie avec des politeſſes,
Ailleurs on fait des compliments,
Et l'on ne paye point les gens ;
C'eſt la mode chez bien des grands.

ENSEMBLE.

Mais au Château, Compere,
C'eſt une autre maniere ;
On eſt payé, puis bien traité.

LA BRIDE. Le daron vous a contenté.

MARCEL. Du daron je ſuis enchanté.

ENSEMBLE.

Buvons à ſa ſanté.

LA BRIDE.

Vous devez le rogome.

MARCEL.

C'eſt vrai, j'ſuis honnête homme :
Du daron je ſuis enchanté.

ENSEMBLE.

Buvons à ſa ſanté.

MARCEL.

Claudine, ah ! te voilà, Jeannette, va dire à ta tante qu'elle nous envoye de la lumiere & une petite bouteille de ç't'affaire.

LA BRIDE.

Et donnez-lui un petit baiſer de ma part. Morbleu, pere Marcel, Dame Claudine eſt bien aimable : quand j'y penſe, cela me met en bonne humeur, je danſerois volontiers. Gai, allons gai.

[*Il prend la main de Marcel comme pour le faire danſer.*]

MARCEL.

Je crois que vous êtes un peu gris, Compere la Bride.

LA BRIDE.

Moi je ſuis de ſang froid, aſſurément.

MARCEL.

Eſt-ce que vous avez oublié que vous êtes mon gendre ? Voudriez-vous auſſi devenir mon beau-frere tout en même temps ? Cela ne ſe peut pas, Compere. Faut d'la raiſon à tout.

LA BRIDE.

C'eſt juſte.

MARCEL.

Etre gris pour avoir bu votre part de ſix bouteilles, c'eſt une honte ; vous n'avez pas une tête de Cocher, c'eſt une tête de Linotte.

LA BRIDE.

Qu'appellez-vous ? Linotte toi-même, entendez-vous... Apprenez que parmi tous les Cochers qui montent ſur le ſiege, Cocher de Fiacre, Cocher de Cour, Cocher de Palais, Cocher de maiſon, Cocher de remiſe, Cocher de place, il n'y a pas un Cocher qui me le puiſſe diſputer.

ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,
Tantôt doux & traitable,
Le plaiſir marche avec moi.
Tantôt d'un train de diable
Je guide ſous ma loi
Le tintamarre & l'effroi.
Si je mene une Ducheſſe,
Une petite Maitreſſe,
Je touche avec gentilleſſe,
On me prendroit pour l'Amour.
Mais avec un Petit Maître,
Je pars comme le ſalpêtre :
Avant de me voir paroître,
On s'épouvante, on court ;
Au milieu d'une bagarre,
A m'entendre crier gare,
Un ſonneur deviendroit ſourd.

Donnez

Donnez-moi quelque Tendron à mener ; vous verrez ; je vous le conduirai par un chemin où il n'y aura pas de pierres.

MARCEL.

Vous faites-bien claquer votre fouet, Compere : je ne sais pas . . .

SCENE III.

Les Acteurs précédens, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Que demandez-vous encore ? Vous avez bû toute la journée. N'êtes-vous pas content, voulez-vous passer la nuit ?

MARCEL.

Allons, ma petite sœur, un verre de ratafia ; rien que cela.

LA BRIDE.

Que vous êtes aimable, Dame Claudine ! J'avois chargé Jeannette de vous donner un baiser de ma part ; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commission, je la ferai moi-même.

CLAUDINE.

Air : *De la Pierre Fitoise.*

Eh ! non, non ; voyez comme il y va !

LA BRIDE.

Permettez.

CLAUDINE.

Cela vous blessera.

LA BRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large . . . mais vraiment,
Ne faites donc pas le méchant
Tant.

Eh ! où avez-vous pris cette gaité-là ? Peſte ! vous voilà bien éveillé pour n'avoir dormi qu'une heure.

LA BRIDE.

Morbleu, Dame Claudine, ma timidité a tenu juſqu'ici mon amour au trot, votre réſiſtance le met au galop, & je ne répondrois pas qu'il ne prît le mors aux dents, voyez-vous.

(*Il veut toujours l'embraſſer.*)

CLAUDINE.

Eh ! bien ! ſavez-vous que je me fâcherai, à la fin ?

MARCEL.

Bride en main, Monſieur de la Bride, bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vu ſi gaillard.

MARCEL.

Compere, vous faites le jeune homme à votre âge ! Quel diable ! ſoyez donc ſage.

CLAUDINE, *à part.*

En honneur, je l'aime de cette humeur là. [*Haut.*] Marcel, il eſt tard ; retenez le Compere à ſouper.

MARCEL.

Ma foi, je ſuis bien aiſe que vous l'en priez, ça m'en évite la peine, & ça m' fait plaiſir. Oui, ſoupez avec nous, Compere : nous parlerons du mariage ; allons un inſtant au jardin. Pendant ce temps-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'eſt morbleu la premiere fois que je la vois prévenante.

LA BRIDE.

Adieu, belle Ingrate.

CLAUDINE.

Au revoir, Monſieur de la Bride.

MARCEL.

Allons donc, vous avez le vin diablement amoureux.

(Ils font des cérémonies à qui paſſera le premier.)

SCENE IV.

CLAUDINE, *ſeule.*

PAR ma foi, cet homme-là me plaît ; je croyois que Colin ſeul pouvoit me toucher le cœur, & voilà l'oncle qui avec des années de plus & des charmes de moins, lui enleve ce droit-là : je ne m'étonne plus ſi l'on voit aujourd'hui tant de magots préférés à de jolis Seigneurs.

ARIETTE.

Il n'eſt chere que d'appétit :
Quand un homme nous amuſe,
Qu'il ſoit ruſtre, qu'il ſoit buſe,
Le quart d'heure ſert d'excuſe.
Quand l'inſtant vient, tout eſt dit,
Le plus ſimple nous ſéduit.
Soyez belle, ſoyez laide,
L'Amour parle, le cœur céde.
Quand l'inſtant vient, tout eſt dit.
Il n'eſt chere que d'appétit.

Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert.

SCENE V.

COLIN *réveillé, hauſſe tout doucement la trappe de la cave, en tâtant tout autour de lui à meſure qu'il en ſort.*

RÉCITATIF accompagné.

OU ſuis-je ? On ne fait plus de bruit.
Dans ce lieu ſouterrain, qui peut m'avoir conduit ?
C'eſt une cave en voici la barriere.
J'en ſuis dehors, cela va bien.
Mais je ne vois point de lumiere.
Comment ſortir ? je n'en ſais rien.
Il fait nuit, tout eſt clos, s'il faut que je m'écrie,

Des hommes, des mâtins vont tomber ſur mon dos ;
Si je me tais, je paſſerai ma vie,
Dans le plus obſcur des caveaux ;
Et par ma foi, je n'en ai point envie.

ARIETTE.

C'eſt en vain que je tâtonne,
Par-tout la nuit m'environne,
Je m'égare, je friſſonne,
Je ne puis rien découvrir.
Tout me retient, tout m'arrête ;
Je vais me rompre la tête :
Quel deſtin pour moi s'apprête !
Que faudra-t-il devenir !

SCENE VI.

COLIN, CLAUDINE *avec des plats des ſerviettes, &c.*

COLIN.

ON ouvre, eh ! mais, c'eſt Claudine, je ſuis encore chez Marcel.

CLAUDINE.

Débarraſſons-nous de cet attirail. J'ai tout le temps de me préparer, nos hommes ſont échauffés dans la converſation, & fort éloignés de la maiſon : allons toujours tirer du vin. (*Elle apperçoit Colin, ſe recule avec frayeur, & s'enfuit en criant :* Au meurtre, au voleur.

SCENE VII.

COLIN, *seul.*

NE me voilà pas mal, elle ne m'a pas reconnu, & pour comble de bonheur elle a tiré la porte, & m'a laiſſé ſans lumiere. Au moins je ſais où je ſuis. Claudine va tout mettre en allarme. Marcel qui ne me connoît point, en pourroit agir groſſierement avec moi : tâchons de retrouver ma cave : m'y voici, rentrons-y crainte d'accident, je trouverai peut-être quelque autre occaſion pour me ſauver. Ecoutons, j'entends encore du monde, on parle doucement, fermons la trappe ſur moi.

SCENE VIII.

JEANNETTE *conduiſant* EUSTACHE, COLIN.

JEANNETTE.

VOus êtes homme de parole. Avançons ſans faire du bruit ; mon pere ſe promene dans le voiſinage : j'ai vu ma tante aller de ce côté-là ; dépêchez-vous & n'ayez point peur.

EUSTACHE.

Moi, peur ? Vous avez bian trouvé vot' homme ; je puis me vanter que jamais rian au monde ne m'a fait trembler. J'ai manqué être... ſoldat, tel que vous me voyais.

JEANNETTE.

Avançons, hélas! je vais voir mon amant pour la derniere fois.

COLIN *ſortant précipitamment.*

Non, ma chere Jeannette.

JEANNETTE *laiſſe tomber le chandelier & s'enfuit.*

Je ſuis morte : ſon eſprit revient.

EUSTACHE.

Son eſprit! Je n'en puis plus.

COLIN.

Jeannette, Jeannette : je crois qu'ils ſont fous.

EUSTACHE *tremblant.*

Etes-vous là?... Perſonne ne répond : elle m'a laiſſé ſeul, l'eſprit va me mettre en piéces.

ARIETTE.

O mort! qui que tu ſois, paſſe.
Ah! je te demande grace :
Ah! ne me tords pas le cou.
Je tremble comme la feuille.
Je meurs, s'il faut qu'il m'accueille.
Je vais, & je ne ſais où.
Ah! ah! Monſieur le mort, grace.
Je frémis, mon ſang ſe grace.
Ne hâtez pas mon trépas :
Hélas! ne m'étranglez pas.

(Ils ſont tous les deux le tour du Théâtre par un côté oppoſé, en ſe tournant le dos l'un à l'autre ; & quand ils ſont arrivés à l'autre bout, ils ſe heurtent.)

COLIN *ſe retire vers la cave, en riant de la frayeur d'Euſtache.*

Je crois voir de la lumiere au travers de la porte : qu'eſt-ce qui vient ici?

SCENE IX.

MARCEL, EUSTACHE, COLIN.

MARCEL.

Air : *R'lan tan plan, &c.*

Voyons ce qui trouble leurs ames,
Qui Diable ! ici viendroit le soir ?
Ce sont des songes de nos femmes ;
Mais après tout nous allons voir,
S'il faut que pour chercher aubeine,
Quelque larron y soit vraiment,
Eh ! r'li, eh ! r'lan,
Je vous l'équippe pour sa peine.
Et r'lan tan plan,
Tambour battant.

EUSTACHE.

Je suis perdu.

MARCEL.

Que vois-je ? C'est un homme. Elles ont raison. M'en irai-je ? Resterai-je ? Quel embarras ! montrons de la fermeté : bas les armes, coquin.

EUSTACHE.

Air : *Allez chercher de l'esprit, &c.*

Laissez, laissez-moi partir ;
De grace, de grace,
Laissez, laissez-moi partir.

MARCEL.

Il tremble : courage ; non, point de grace ; que cherches-tu ici ?

Fripon,
Réponds.

EUSTACHE.

Ah, que faire!

MARCEL.

Parle, dis quel eſt ton nom.
Ton pere,
Ta mere,
Et toute ta poſtérité.

EUSTACHE.

Grace.

MARCEL.

Parle, ou je t'aſſomme.

EUSTACHE.

Ne m'aſſommez point, bon homme,
Ayez de la charité.

MARCEL.

Non, je veux te faire pendre.

EUSTACHE *ſe jettant à genoux.*

Par pitié daignez m'entendre.

COLIN *s'avance vers Marcel.*

Ne vous en prenez qu'à moi.

MARCEL *épouvanté.*

Ah, je me meurs! c'eſt fait de moi:
Ils ſont une compagnie.

EUSTACHE.

C'eſt le mort, je meurs d'effroi.

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Eh! Monſieur, je vous en prie,
Donnez, donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'eſt fait, c'eſt fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Epargnez-moi vos reproches.

MARCEL, EUSTACHE.

Je frémis à ſes approches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches.

(Il ſe jette à genoux entre Euſtache & Colin, ſa chandelle devant lui.)

Tous trois à genoux.

Ah ! pardon, pardon, pardon.

SCENE X.

Les Acteurs précédents, LA BRIDE.

Air : *La verte jeuneſſe.*

QU'EST-ce donc, Compere ?
Comme vous voilà !

MARCEL.

Venez me défaire
De ces Meſſieurs là :
Pour faire reſſource,
Ils viennent chez moi
Demander la bourſe :
Je ſuis mort d'effroi.

LA BRIDE.

Qu'eſt-ce qui vous a dit que c'étoit des voleurs ?

Parbleu, nous avons la berlue l'un ou l'autre : celui-ci eſt mon neveu à bon compte.

Claudine & Jeannette arrivent.

COLIN.

Oui, mon cher oncle.

LA BRIDE.

Quel diable ! que fais-tu ici, Colin ?

MARCEL.

Colin ? Je connois ce nom là : c'eſt donc vous qui êtes l'Amoureux de nos femmes ?

COLIN.

Je ſuis l'Amant de Jeannette.

EUSTACHE.

Et je ſommes venu ici pour avoir une recette.

COLIN.

Air : *C'eſt la jeune Iſabeau.*

Tout plein de mon amour,
Sur le déclin du jour,
Je vins dans ce ſéjour
Voir Jeannette :
Je mourois de chaud,
Je bus de cette eau.

Les Femmes ſe font des ſignes d'étonnement.

MARCEL.

Je vois comment la choſe s'eſt faite.
Ma foi, mon cher ami,
Vous aurez bien dormi.
Mais n'en ayez point l'ame inquiette.
Vous n'en reſſentirez point d'autre incommodité.

EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la maiſon : mais morgué vous êtes trop dégourdi pour vous mettre en terre.

LA BRIDE.

Savez-vous ce qu'il faut faire, Compere Marcel ?

MARCEL.

Dites.

LA BRIDE.

Ces enfans là s'aiment ; voilà un pauvre garçon qui en eſt preſque mort : marions-les enſemble.

COLIN.

Ah ! mon oncle, vous me donnez la vie.

MARCEL.

Mais c'eſt vous que je voulois pour gendre ?

LA BRIDE.

N'y penſons plus.

MARCEL.

Mais not' ſœur, comment s'arrangera-t-elle de tout ça ?

LA BRIDE *appercevant les femmes.*

La voici qui vient avec Jeannette.

SCENE XI.

Les Acteurs précédents. CLAUDINE, JEANNETTE,

CLAUDINE.

Air : *Mariez, mariez moi, &c.*

JE viens tout mettre d'accord,
Je ſais tout. Voici ma niéce :
Puiſque Colin n'eſt pas mort,
Qu'il contente ſa tendreſſe :
Mariez, mariez, mariez-la :
A l'objet qui l'intéreſſe.
Mariez, mariez, mariez-la :
Monſieur la Bride m'aura.

LA BRIDE.

Tout de bon, Dame Claudine ?

CLAUDINE.

Oui, depuis que je vous ai vu un peu en pointe, cela m'a donné ſubitement du goût pour vous.

MARCEL.

Profitez du temps, Compere, ſi le cœur vous en dit : quant à moi, je conſens à tout. Viens, Jeannette, donne la main à ton Amoureux.

JEANNETTE.

De bon cœur ; mon contentement eſt inexprimable.

COLIN.

Je ſuis au comble de mes vœux.

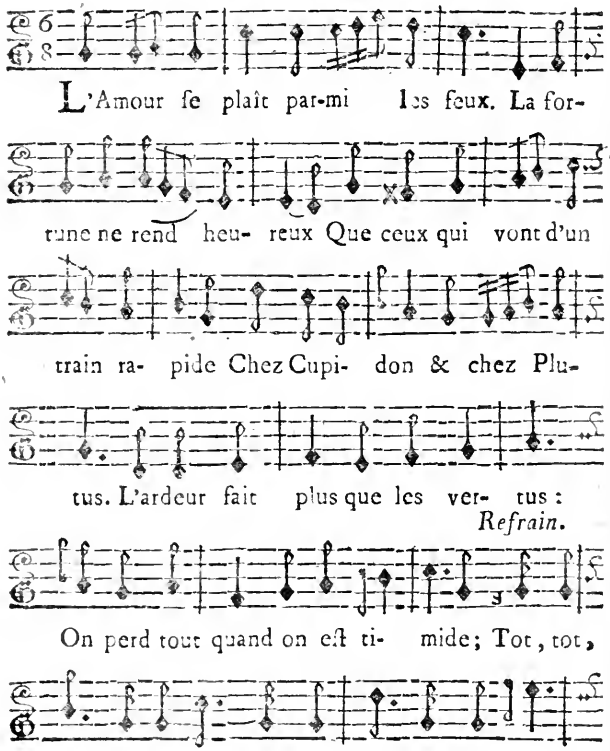
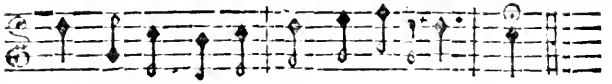
EUSTACHE.

Mais ma recette ?

MARCEL.

Après la noce.

VAUDEVILLE.

MARCEL.

ge, Il faut avoir cœur à l'ouvra- ge.

EUSTACHE.

Pour vos époux jeunes tendrons,
Prenez toujours de bons lurons,
Et fuyez les Amants tranquilles.
Alertes ſur tous les inſtants,
Galants, ſachez ſaiſir le temps,
Pour triompher des moins dociles.
Tot, tot, tot, &c.

COLIN.

Le mariage a ſes douceurs;
Lorſque l'Amour bleſſe deux cœurs,
L'hymen ſans peine les aſſemble.
Quand les Epoux ſont bien unis
Tout va d'accord dans le logis,
On les entend chanter enſemble.
Tot, tot, tot, &c.

JEANNETTE.

Quand le plaiſir ſuit la douleur,
On en ſent mieux tout ſon bonheur,
Avec tranſport l'ame reſpire:
J'obtiens l'Amant que je perdis;
Il ſait combien je le chéris,
Et mon cœur ne ſe fait pas dire,
Tot, tot, tot, &c.

CLAUDINE.

On ſait que j'ai toujours été
Un vrai modele de bonté,
De douceur & de patience;
Mais ſi l'époux qui veut m'avoir
N'eſt pas exact à ſon devoir,
Je m'apprête à dire d'avance,
Tot, tot, tot, &c.

LA BRIDE.

En bons Cochers ne bronchez pas:
Avec la Prude allez le pas;
Trottez avec la Financiere;
Reſervez l'amble au Magiſtrat;
Avec la Nymphe d'Opéra
Au grand galop, force pouſſiere,
Tot, tot, tot, &c.

MARCEL.

Je ſuis un pauvre Maréchal,
Et je me donne bien du mal
Pour mettre en vogue ma boutique.
Meſſieurs, daignez être indulgens,
Pour faire voir qu'en bons chalands
Vous m'accordez votre pratique.
Tot, tot, tot,
C'eſt me donner cœur à l'ouvrage.

CHŒUR.

Tot, tot, tot,
Battez chaud,
Battez le fer tant qu'il eſt chaud.

FIN.

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

OPERA COMIQUE

EN UN ACTE EN PROSE;

Mêlé de Morceaux de Muſique;

Repréſenté devant LEURS MAJESTÉS *à Fontainebleau le Mercredi 3 Novembre 1762, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

DE L'IMPRIMERIE
De CHRISTOPHE BALLARD, ſeul Imprimeur du Roi pour la Muſique, & Noteur de la Chapelle de Sa Majeſté.

M. DCC. LXII.
Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ.

Les Paroles ſont du Sr. *Sedaine.*

La Muſique du Sr. *De Moncini.*

ACTEURS DE LA PIECE.

M. TUE, Médecin, Tuteur & Amoureux de Liſe.	*Le Sr Laruette.*
LISE, Amante de Dorval.	*La Dlle Laruette.*
DORVAL, Amant de Liſe.	*Le Sr Clairval.*
MARGARITA, Duegne.	*La Dlle Deſchamps.*
UN COMMISSAIRE.	*Le Sr Rochard.*
SON CLERC.	*Le Sr. St. Aubert.*
UN PORTE-FAIX.	*Le Sr Champville.*
UN AVEUGLE.	*Le Sr Desbroſſes.*

La Scene eſt à Paris dans une Rue.

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT;

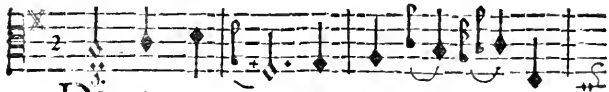
OPERA-COMIQUE.

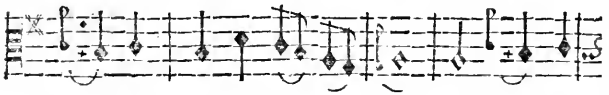
Le Théâtre repreſente une rue, on voit à droite une petite maiſon plus avancée que les autres.

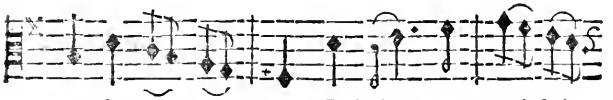
SCENE PREMIERE.

DORVAL *ſort d'un air inquiet : il tient ſon épée & ſon chapeau, comme s'il alloit les mettre. Il rentre dans la maiſon, & les donne à quelqu'un.*

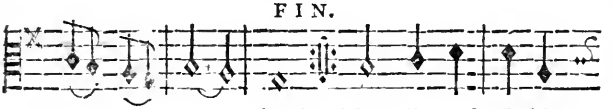
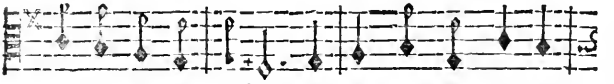
JE vais, je viens, & ils ne ſortent point, & ils ne ſortent point ! ils ne peuvent pas tarder. Que de ruſes j'ai employées, que de déguiſemens ! Ils ne ſortent point, & ne pouvoir encore me fier qu'à moi-même : & ils ne ſortent point ! Ah ciel !

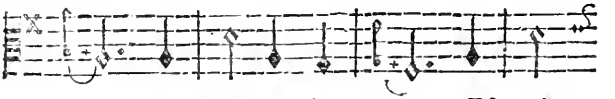
Amoroſo.

Dieu des a- mours Si tu dois ton ſe-

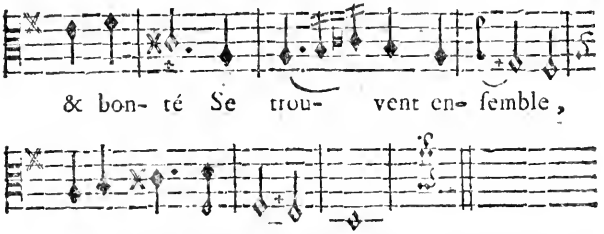
cours A l'A-mant le plus ten- dre De

ceux qu'en-flamment tes ar- deurs, De ceux dont



tu ſou-mets les cœurs, Qui plus que moi doit

FIN.

y pré- ten- dre? M'eſt-il poſ- ſi- ble

de ne pas ai- mer L'ob-jet qui ſçait m'enflam-



mer? Sa- geſſe & beau- té, Eſ- prit

SCENE II.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL.

DORVAL.

AH! voici nos perſécuteurs. Quoi! Liſe n'eſt pas avec eux? Ah! ſi quelque accident.... Si je me croyois... non.. ſoyons prudent.

SCENE III.

M. TUE, MARGARITA, *miſe en Duegne avec un trouſſeau de clefs.*

M. TUE.

L'AVEZ-vous enfermée dans la chambre ſur le derriere?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Où eſt la clef?

MARGARITA.

La voilà.

M. TUE.

Avez-vous fermé l'antichambre?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

La clef?

MARGARITA.

La voilà, & voici auſſi celle du bas de l'eſcalier.

M. TUE.

Je parie que vous n'avez pas fermé les contrevents.

MARGARITA.

C'eſt par où j'ai commencé.

M. TUE.

Et les doubles chaſſis?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Si je pouvois la garder moi-même! mais mon maudit état de Médecin...

ARIETTE.

Un Marchand
Dans ſa boutique
Attend
Le chaland,
La pratique:

Il tient là, là, là,
Et ſa femme & ſon or,
Ses billets, ſon coffre fort,
Tout eſt là, là, là, là.
Qui le trompera ?
Tout eſt ſous ſes yeux,
Tout eſt pour le mieux.

Mais un Médecin ſçavant,
Allant,
Venant,
Trottant,
Courant,
Vit chez autrui,
Jamais chez lui ;
C'eſt une mort :
Encor.

Un Marchand, &c.

SCENE IV.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL *en domeſtique & bégayant.*

MARGARITA.

TENEZ, voilà ce domeſtique d'hier au ſoir.

M. TUE.

Que veux-tu, mon garçon ?

DORVAL.

Mon... mon... mon... Monſieur, ve.. ve.. venez donc, donc vite; ma... ma... ma.

M. TUE.

J'y vais, j'y vais, je ne ſors que pour cela : tu lui diras que... Bon, il eſt déjà bien loin; ce garçon-là fait bien de marcher plus vîte qu'il ne parle.

SCENE V.

M. TUE MARGARITA.

M. TUE.

AH! ſi-tôt mon mariage fait, je compte bien de quitter la Médecine : je ne vivrois pas.

MARGARITA.

Vous vouliez me dire quelque choſe.

M. TUE.

Ah! n'écoute-t-on pas? Non : oh ça, Margarita, je vous ai priſe pour garder ma pupille, qui va être ma femme.

MARGARITA.

C'eſt ce que je diſois.

M. TUE.

Et c'eſt ce qu'il ne faut pas dire; je ne veux pas qu'on croye que je l'épouſe parce qu'elle eſt riche.

MARGARITA.

Monſieur, je vous aſſûre.

M. TUE.

Paix ; je ſerai, je crois, content de vous. Le Signor Zelotini....

MARGARITA.

Il doit vous avoir témoigné de moi...

M. TUE.

Oui, oui : il dit cependant que vous aimez l'argent.

MARGARITA.

Je l'aime comme on doit l'aimer.

M. TUE.

Il dit auſſi que vous êtes un peu muſarde, que vous vous arrêtez à toutes les portes. Ce ſont ſes termes.

MARGARITA.

Moi, Monſieur !

M. TUE.

Il dit de plus que vous avez fait mourir ſa premiere femme de chagrin ; mais cela ne fait rien, pourvu que vous ſoyez exacte.

MARGARITA.

Je vous aſſûre, Monſieur.

M. TUE.

Ne m'interrompez pas, j'ai mille choſes dans la tête à vous dire, & cela me brouille. Ah... Liſe n'a-t-elle parlé à perſonne dans le coche ?

MARGARITA.

Si, à un jeune homme.

M. TUE.

Tant pis. Comment, comment, un jeune homme?

MARGARITA.

C'eſt le frere d'une Penſionnaire du même Couvent : il nous a quittées à cinq lieues d'ici, & il ne nous a ſeulement pas dit adieu.

M. TUE.

Pas dit adieu ! cela ne prouveroit rien : enfin je ne veux plus qu'elle parle à perſonne.

MARGARITA.

Mais à moi.

M. TUE.

Ah ! à vous, à moi, a nous. Enſuite... je veux... Eh bien, ne voilà-t-il pas que vous regardez ailleurs, au lieu de m'écouter?

MARGARITA.

Moi, point du tout.

M. TUE.

Ecoutez-bien.

MARGARITA.

Oui, Monſieur.

M. TUE.

Je veux, faites attention, que lorſqu'elle ſortira, & elle ne ſortira que les Dimanches & Fêtes, ainſi qu'aujourd'hui; je veux qu'elle aille toujours devant elle, jamais de côté, le voile baiſſé, les mains ſous ſon mantelet ou dans ſes poches. Quand elle les aura là elle ne les aura pas ailleurs. Quand une main donne une Lettre, c'eſt une main qui la reçoit.

MARGARITA.

C'eſt vrai.

M. TUE.

Je veux, prenez-y bien garde, je veux qu'elle ſoit toujours devant vous à votre main droite, à la diſtance de votre bras, afin que vous puiſſiez l'arrêter, ſi elle va trop vite. Ne vous laiſſez jamais couper par un carroſſe, quand il en paſſe un : faites-lui tourner le viſage vers la muraille ; elle n'a que faire d'eſpionner ce qui ſe paſſe dans les carroſſes.

MARGARITA.

Oui, Monſieur : eſt-ce tout ?

M. TUE.

Tout ? Vous n'y êtes pas. Tenez, voici un Livre que j'ai acheté à Florence, à la ſucceſſion d'un Portugais : c'eſt un Livre qui .... ah ! un Livre d'or.

MARGARITA.

Eſt-ce pour elle ?

M. TUE.

Non, c'eſt pour vous.

MARGARITA.

Pour moi ?

M. TUE.

Oui, pour vous ; je veux que vous le liſiez & que vous vous inſtruiſiez comment il faut garder une fille. Liſez, liſez.

MARGARITA.

Je ſçais, Monſieur, tout ce qu'il faut ſçavoir... Pour...

M. TUE.

Liſez, liſez, je n'ai pas mes lunettes.

MARGARITA *tirant ſes lunettes.*

Donnez ; voyons donc... voyons donc ce beau Livre.

M. TUE.

Ne ſont-ce pas là mes lunettes ?

MARGARITA.

Vous avez laiſſé les vôtres ſur la chaiſe auprès de Liſe.

M. TUE.

Liſez donc.

MARGARITA.

Com... Compendium Cythereum. Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

M. TUE.

C'eſt comme qui diroit... Au reſte le titre n'y fait rien. Paſſez l'Introduction, la Préface, l'Avis au Lecteur... là là.

MARGARITA.

Chapitre premier. Des boiſſons, potions, lotions, & aliments propres : aliments propres ?

M. TUE.

Oui, aliments propres ; allez toujours.

MARGARITA.

Et aliments propres à ſubſtanter la vertu, & à corroborer la ſageſſe, la ſage nature ayant produit des herbes qui...

M. TUE.

Euſuite, enſuite liſez les titres ſeulement.

MARGARITA.

Chapitre deux. Des haha... Des haha!..

M. TUE.

Oui, des haha.

MARGARITA.

Comme coëffes, cocluchons, mantelets, corps, pieces de corps, corcets, mouchoirs, doubles mouchoirs, triples mouchoirs.

M. TUE.

Je veux qu'elle mette de tout cela ; le détail ſuit, après Chapitre troiſiéme.

MARGARITA.

Chapitre troiſiéme. Des interdictions, comme encre, plumes, papiers, lectures. Ah ! Monſieur, il faudroit pourtant lui laiſſer un Livre ou deux pour ſe récréer.

M. TUE.

Vous avez raiſon, je lui chercherai dans ma Bibliothéque les récréations mathématiques.

MARGARITA.

Chapitre quatriéme. Des trois cents trente-trois manieres de donner une Lettre, & d'en rendre la réponſe.

M. TUE.

Ah ! c'eſt bon cela, faites-y attention : enſuite.

MARGARITA.

Les ſoliloques d'une fille qui s'ennuye, avec le réſultat... Il y a quelque choſe à la marge... » Sçachez, Docteur, que les inconſéquences du » cœur mettent tôt ou tard en défaut les conſé- » quences de l'eſprit.

M. TUE.

Ah ! paſſez, paſſez. C'eſt une mauvaiſe réflexion d'un jeune Docteur en Droit. Cela n'eſt-il pas rayé ?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Après.

MARGARITA.

Les mille & une phraſes différentes qui ne demandent que la même choſe.

M. TUE.

Comme il n'y aura que moi qui lui parlerai, ce Chapitre eſt inutile.

MARGARITA.

Les douze maximes ſur les Entremetteurs, comme Maîtres de Muſique, Maîtres de Danſe, Tailleurs, Tailleuſes, Coëffeuſes, Brodeuſes, Marchandes de Modes, Ouvrieres en Robe, Ouvrieres en Linge, Ouvrieres en ... &c.

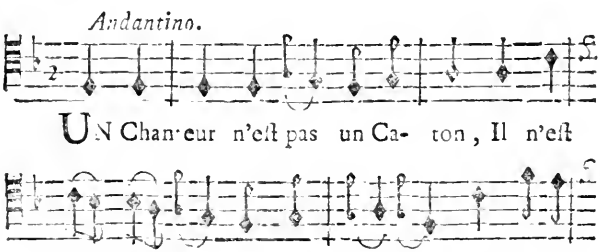
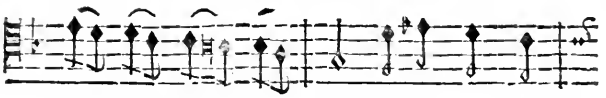
M. TUE.

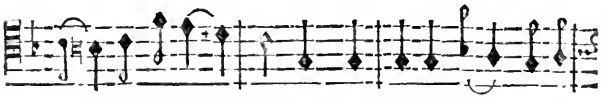
Cela a été mis ſur des airs : dites-moi le premier mot.

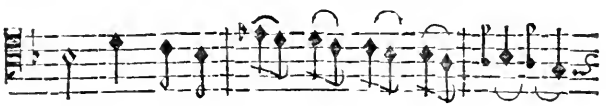
MARGARITA.

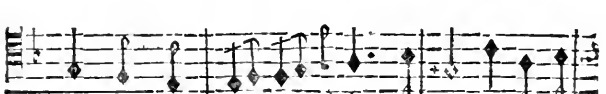
Un Chanteur.

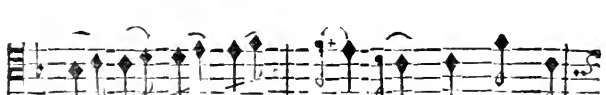
M. TUE.

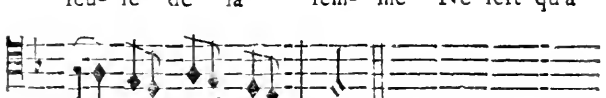
Ah !

lière en- tend le ton, Alors ſa con-



dui- te déton- ne. Pour o- bliger tout favo-

ri, Toute Ouvri- ère our- dit la tra- me



Qui cahe aux yeux l'A-mant ché-ri ; Et la Coëf-

feu- ſe de la fem- me Ne ſert qu'à



coëf- fer le ma- ri.

MARGARITA.

Ah ! Monſieur, Liſe eſt ſi ſimple : à quoi tout cela ſert-il ? . . Liſe eſt d'une ſimplicité. . .

M. TUE.

Ne vous y fiez pas, il faut toujours ſuppoſer aux jeunes filles trois fois plus d'eſprit qu'elles n'en montrent. Donnez-moi cela.

(*M. Tue prend & feuillette le Livre, en ſe ſervant des lunettes de Margarita.*)

MARGARITA.

ARIETTE.

Me prenez-vous pour une buſe ?
Il n'eſt, Monſieur, aucune ruſe
Dont fille ſçache uſer,
Qui puiſſe m'abuſer.
Je ſuis native de Raguſe,
Et j'arrive de Syracuſe.
En vain fillette voudroit eſſayer
D'employer
Adreſſe,
Fineſſe,
Soupleſſe,
Simpleſſe,
Les pleurs,
Les douleurs,
Les humeurs,
Les vapeurs,
Rien ne peut me toucher;
Je ſuis dure comme un rocher.
Je ſuis native de Raguſe,
Et j'arrive de Syracuſe.

SCENE VI.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL.

DORVAL *habillé en captif, une chaîne au bras, une longue barbe blanche, un manteau & une guitarre.*

DORVAL.

VIEILLE abominable ! Écoutons.

M. TUE.

Je vous crois ; mais on ne ſçauroit avoir trop de précautions : allez la chercher avant qu'il y ait plus de monde dans la rue. Qu'eſt-ce que vous faites-là ? Qu'eſt-ce que vous demandez ?

DORVAL.

Mon charitable Gentilhomme.

M. TUE.

Laiſſez-moi.

DORVAL.

Ma bonne Dame, ma vertueuſe Princeſſe.

M. TUE.

Vous lui... vous lui... Je ne ſçais plus ce que je voulois dire : Diable ſoit de l'homme.

MARGARITA.

Laiſſez-nous donc en repos.

M. TUE.

Conduiſez-la au petit Couvent, & vous la ramenerez ſi-tôt après...

TRIO.

M. TUE.

Laiſſez-nous donc en liberté ;
Nous n'avons rien, en vérité.

Enfin pour ne vous rien céler,
Etes-vous là pour écouter.

DORVAL.

Pauvre petite charité,
Un vieillard dans l'adverſité ;
Je ſors de la captivité,
Soulagez donc ma pauvreté :
Mon Gentilhomme, en vérité,
Ma nobleDame,en vérité,
Je languis dans la pauvreté.

MARGARITA.

La liberté, la liberté.
Ah ! ciel, qu'on eſt perſécuté !
En vérité, en vérité,
La liberté.

J'écoute, vous pouvez parler.
Hé ! pourquoi nous perſécuter?

Pauvre petite, &c.

M. TUE.

Donnez-lui donc quelque choſe, & qu'il s'en aille.

MARGARITA.

Tenez, voilà deux liards.

M. TUE.

Il y en a un pour elle, & un pour moi.

DORVAL.

Que la roſée du ciel, & que la graiſſe de la terre....

M. TUE.

Hé ! laiſſez-nous. Ah ! le voilà parti, enfin... Enfin je ne ſçais plus où j'en étois, cet homme m'a tout étourdi. Allez chercher Liſe ; je vais à cette conſultation. Ah !.. (*Il revient ſur ſes pas, & dit :*) Je reviendrai.

DORVAL.

Ah ! noble Dame, ſervez-la Princeſſe.

MARGARITA.

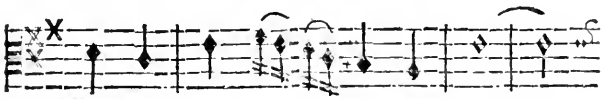
Adieu, bon homme, adieu.

SCENE

SCENE VII.

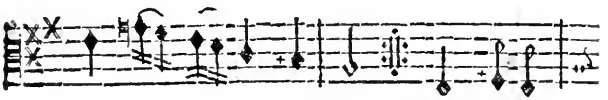
DORVAL, *ſeul.*

Amoroſo.

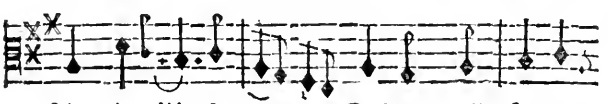
JE vais te voir, charman- te Li- ſe,

Mes yeux vont rencon- trer les tiens;

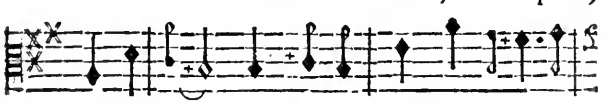
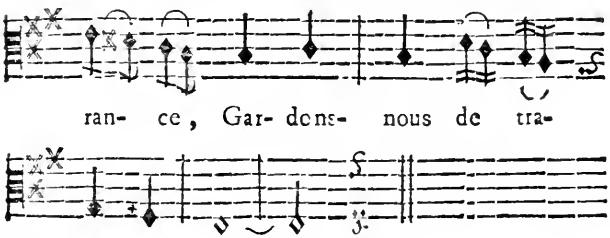
Craignons que leur vive ſur- priſe Ne nuiſe

FIN.



A nos tendres li- ens. Sous u-ne



feinte in- dif- fé- ren-ce Cachons, s'il ſe peut,

nos ar- deurs Trop a- ni- més par l'eſ- pé-

(Il exprime ici, en ſe retirant, tout le plaiſir qu'il a à la voir.)

SCENE VIII.

LISE, MARGARITA, DORVAL.

LISE.

AH ! ma Bonne ! Ah ! que c'eſt beau les rues !

MARGARITA.

Oui, cette rue-ci eſt belle.

LISE.

J'y reſpire un air plus pur, plus frais, plus doux. Ah ! . .

MARGARITA.

Quoi !

LISE.

Ah ! ma Bonne, mes genoux tremblent ſous moi.

MARGARITA.

C'eſt le grand air.

LISE.

Arrêtons-nous ici un inſtant.

MARGARITA.

Je le veux bien, il ne paſſe perſonne.

LISE.

Ma Bonne, pourquoi donc toute cette contrainte ?

MARGARITA.

Votre Tuteur a ſes raiſons.

LISE.

Eſt-ce pour ſe faire aimer ?

MARGARITA.

Non; mais afin qu'on ne vous aime pas.

LISE.

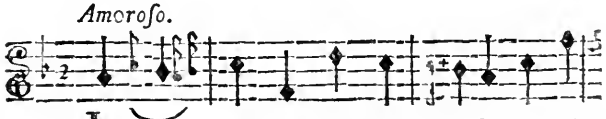
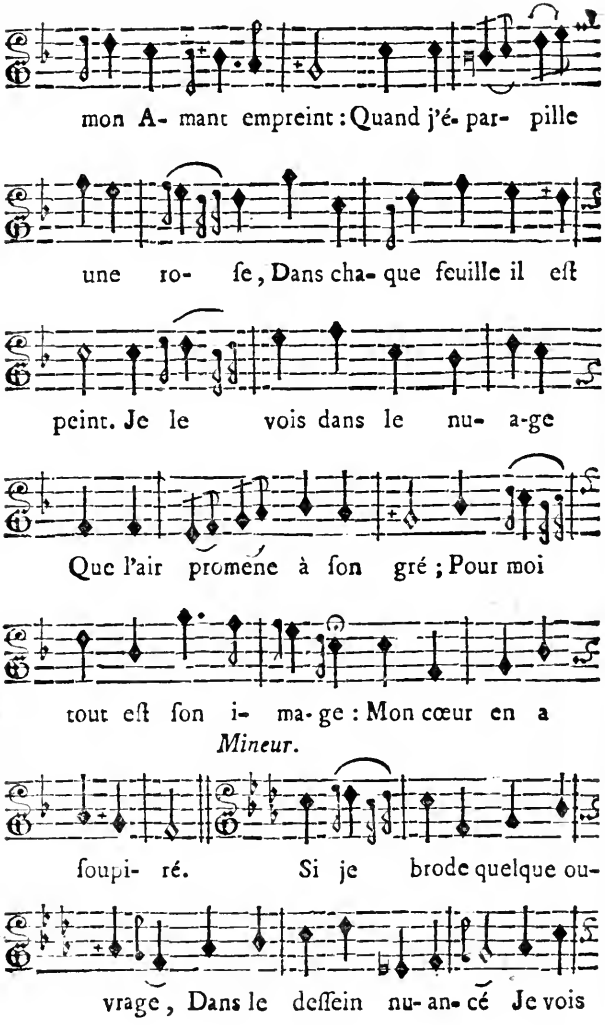
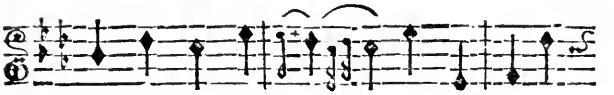
Ah ! ſi on m'aimoit, ſi j'aimois, je ferois comme une Penſionnaire de mon Couvent.

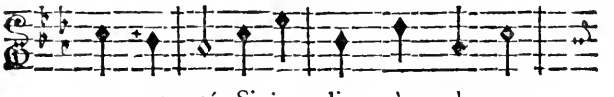
MARGARITA.

Comment faiſoit-elle ?

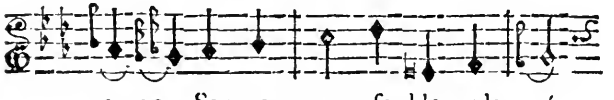
LISE.

Voilà ce qu'elle chantoit.

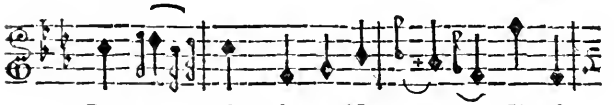
Amoroſo.


mon A- mant empreint : Quand j'é- par- pille
une ro- ſe, Dans cha- que feuille il eſt
peint. Je le vois dans le nu- a-ge
Que l'air promène à ſon gré ; Pour moi
tout eſt ſon i- ma- ge : Mon cœur en a
Mineur.
ſoupi- ré. Si je brode quelque ou-
vrage, Dans le deſſein nu- an- cé Je vois

ſes traits, ſon vi- ſa- ge Sur le canc-



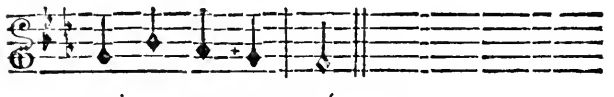
vas tra- cé. Si je lis, à chaque



pa- ge, Son nom me ſemble pla- cé;

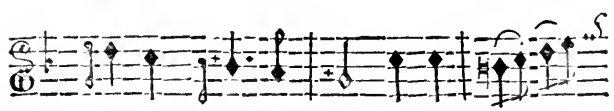
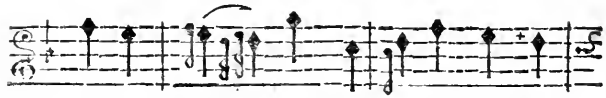
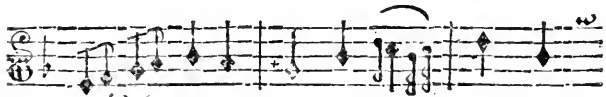
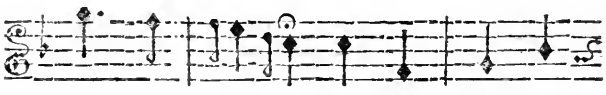


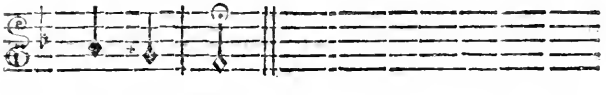
Par l'é- cho du voiſi- na- ge Il eſt



toujours pronon- cé.

Amoroſo.

Qu'un ſon frappe mon o- reil- le, J'écoute..

& dans tous mes ſens Mon a- me qui





MARGARITA.

Vous vous moquez de moi, on n'apprend point de pareilles choſes dans les Couvens.

DORVAL.

Ma noble Dame.

MARGARITA.

Que voulez-vous? Je vous ai donné tantôt.

DORVAL.

Je le ſçais, c'eſt vous qui avez honoré ma profonde miſere des précieux tréſors de votre bienfaiſance.

MARGARITA.

Hé bien ! que demandez-vous ?

DORVAL.

Les ronces de la pauvreté n'ont pas étouffé en moi les reſpectables ſemences de l'honneur.

MARGARITA.

Cela, peut être : après ?

DORVAL.

En tirant votre bourſe, vous avez laiſſé tomber...

MARGARITA.

Moi ! je ne crois pas.

DORVAL.

Voilà ce que j'ai trouvé à cette même place.

MARGARITA.

C'eſt un louis d'or : ah ! oui, c'eſt moi.

LISE.

Ma Bonne, vous devriez lui donner quelque choſe.

MARGARITA.

Vous avez raiſon.

LISE.

Ma Bonne.

MARGARITA.

Quoi ?

LISE.

Voulez-vous me permettre de parler à ce pauvre ?

MARGARITA.

Oui, il ne faut pas les mépriſer.

(*Elle fouille dans ſa poche.*)

LISE.

Pourquoi portez-vous cette chaîne autour de votre bras ?

DORVAL.

J'ai été captif à Maroc... Ah ! Liſe.

LISE.

Ah ! Dorval.

MARGARITA.

Tenez, Monſieur le Captif.

DORVAL.

Me voilà, ma bonne Dame.

MARGARITA.

Voilà quatre ſols que je vous donne, une piéce de dix-huit deniers, un petit ſols, & cinq liards; cela fait bien quatre ſols, car ces petits ſols-là ont valu cinq liards.

DORVAL.

ARIETTE.

Objet divin, femme féconde
En beautés,
Source d'eſprit, ſource profonde
De clartés,
Que la richeſſe Orientale
Sur vos habits
Prodigue tout ce qu'elle étale
De rubis.

LISE.

Ah ! ma Bonne, le beau fouhait !

MARGARITA.

Oui, il eſt beau.

DORVAL.

Quoi ! vous m'avez donné quatre ſols ; car ces petits ſols-là ont valu cinq liards. Ah ! pour vous marquer ma reconnoiſſance, je veux vous dire les chanſons ſublimes du Mamamouchi ſur le... ſtran de Cappadoce : ce qui a fondu ſon cœur comme les neiges du mont Emma, & m'a fait éviter les plus horribles ſupplices.

LISE.

Ah ! ma Bonne, écoutons-le ; j'aime les pauvres, moi.

MARGARITA.

Serez-vous long-temps ?

DORVAL.

Non, Madame.

MARGARITA.

Je veux bien vous donner ce petit divertiſſement.

LISE.

Je vous remercie.

MARGARITA.

Un louis de vingt-quatre livres, & puis dix-huit livres, font quarante-deux livres, quarante-deux livres, dites toujours.

DORVAL *d'un ton d'Opérateur.*

Je fus amené devant le Muphti & le Cady : le Muphti étoit là, là, là, là, & le Cady ici,

oui, ici, bien : j'avois les pieds & les mains liées avec des cordes de fil d'archal, montées ſur des pointes de fer trempées dans de la ciguë ; imaginez ce que c'eſt. Je demandai ma guitarre ; ce n'étoit pas celle-là, c'étoit une autre : on me détacha les pieds, on me détacha les mains ; je m'approchai du Muphti qui étoit ici : vous êtes le Muphti, ma bonne Dame.

MARGARITA.

Oui.

DORVAL.

Je m'inclinai & je dis :

Harſeïnam robek milon ſemur :

Enſuite au Cady qui étoit là :

Harſeïnam robek milon ſemur.

MARGARITA.

Bon homme, qu'eſt-ce que cela veut dire ?

DORVAL.

Que ma divinité ne cotoye que ſa droite. (*bis.*)

LISE.

Ne cotoye que ſa droite ?

DORVAL.

Oui, Madame, ſtyle Oriental fait pour nous. Je préludai.

ARIETTE.

Aladdin,
Fils de Noraddin,
Un jour entra dans ſon jardin,
[*A Margarita.*] Harſeïnam robek milon ſemur,
[*A Liſe.*] En revenant paſſez le long du mur,
[*A Margarita.*] Harſeïnam robek milon ſemur.

Très lentement.

O Ma tant douce colom- bel-le, Réponds, à

la voix qui t'appelle ; Sans toi, je ne

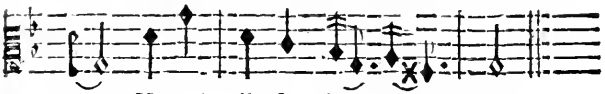
ſçais que gé- mir ; Sans toi je n'ai plus

qu'à mou- rir. Soit que le So- leil ſe

leve, Soit qu'il a- che- ve ſon cours, Mon cœur

n'a ni paix, ni tréve ; Hélas ! hé- las !

il ſe plaint toujours, Hélas ! il ſe plaint tou-



Aladdin,
Fils de Noraddin,
Mit un jour le sabre à la main.

MARGARITA.

Ah! voilà la cloche qui sonne; pourvû que ce ne soit pas le dernier coup. Adieu, bon homme, adieu. Il est honnête homme, quoique vieux.

LISE.

Adieu, adieu, Monsieur le Captif.

DORVAL.

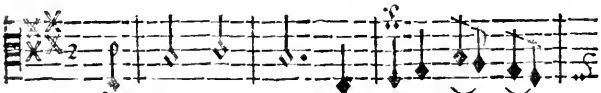
Adieu, ma bonne Dame; adieu, ma chere Demoiselle.

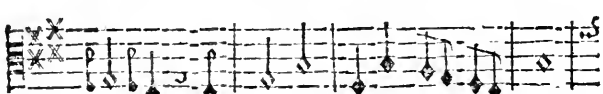
MARGARITA.

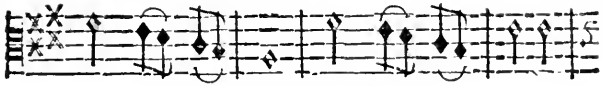
Allez donc vîte à présent.

SCENE IX.

DORVAL, *seul.*

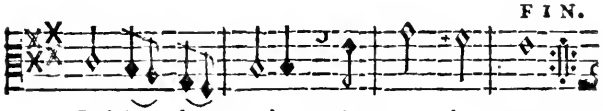




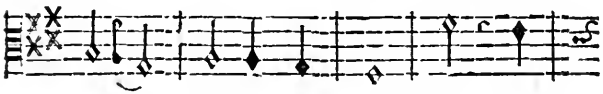


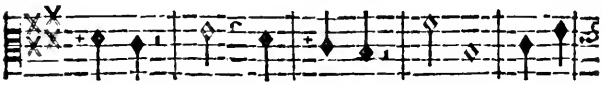
Sur mes ef- forts jette un nu- a-ge

FIN.

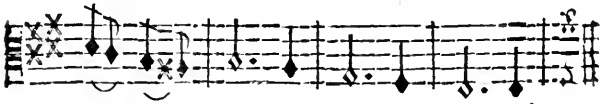


Qui les dé- robe à tous les yeux :

Quoi tou-jours, Quoi ſans ceſſe Ma ten-

dreſſe Auroit ſon cours ! Quoi ſes



charmes, Sans al- larmes, Seroient à moi



pour tou- jours ! A- mour, a- mour acheve.

Ah ! je ſuis perdu, les voilà déjà.

SCENE X.

LISE, MARGARITA.

MARGARITA.

CE bon homme nous a amusées, nous arrivons trop tard : je suis d'une colere... Aussi c'est vous ; je suis trop indulgente, j'ai voulu vous donner un petit divertissement.

LISE.

Ma Bonne, je vous en demande excuse. (*A part.*) Il n'y est plus !

MARGARITA.

Ah ! je vous menerai par un chemin... Faut-il vous le dire mille fois de cotoyer les maisons ? Vous êtes toujours dans le milieu de la rue.

LISE.

Ma Bonne ! (*A part.*) Où est-il ?

MARGARITA.

Pour qu'on prenne garde à vous, apparemment....

LISE.

Ma Bonne, vous avez raison. (*A part.*) Ah ! je ne le vois pas.

MARGARITA.

ARIETTE.

Toute fille honnête
Doit baisser la tête,

Sans lever les yeux,
Un air ſérieux,
La marche poſée,
Toujours diſpoſée
A regler ſes pas
Sur ſa Gouvernante :
On ne marche pas
Comme une imprudente.
Mais, vous... vous vous retournez,
Vous levez le nez,
Et vous regardez,
Et vous minaudez.
S'il paſſe un muguet ;
L'oreille eſt au guet ;
Votre air inquiet
Fait qu'il vous regarde,
Et vous prenez garde
S'il en prend ſouci :
Et vous marchez ainſi.
Toute fille honnête, &c.

LISE.

ARIETTE.

Ah ! ma Bonne,
Que votre bonté me pardonne :
Vous obéir,
Eſt mon deſir,
Eſt mon plaiſir.
Mais, mais, oh ciel ! je ne le vois pas :
Que faire ? Hélas ! hélas !
Oui, ma Bonne, &c.

MARGARITA.

Voilà bien des raiſons ; allons, marchez. Ne voilà-t-il pas encore que vous courez ? Allez le long des maiſons : arrêtez donc.

SCENE XI.

MARGARITA, LISE, DORVAL *en vieille.*

DORVAL *jette par la fenêtre une boëte de poudre ſur Liſe ; & après l'avoir jetté, il dit :*

GARE, gare : gare donc.

MARGARITA.

Ah, Dieux !

LISE.

Ah ! ma Bonne.

MARGARITA.

C'eſt de cette fenêtre-là, c'eſt de cette fenêtre : elle eſt encore ouverte.

LISE.

Oui, ma Bonne, c'eſt de cette fenêtre ; je crois voir quelqu'un.

MARGARITA.

Ah ! comme vous voilà faite !

LISE.

Comme me voilà !

MARGARITA.

Vite, vite, un Commiſſaire.

LISE

LISE.

Ah ! ma Bonne, où vais-je me mettre ? Frappons à la porte

MARGARITA.

On l'ouvre.

DORVAL.

Ah ! grands Dieux ! Ah ! grands Dieux ! Madame, je me jette à vos genoux.

MARGARITA.

Je vais vous faire de belles affaires.

DORVAL.

Ma bonne Dame, ma chere Demoiſelle, (*bis.*) je ſuis au déſeſpoir.

MARGARITA.

Comment, ne pas dire gare ?

DORVAL.

J'ai tort, pardonnez-moi ; je me jette à vos pieds.

LISE.

Pardonnez-lui, ma Bonne ; elle me fait pitié. Levez-vous.

DORVAL *ſe leve en baiſant la main de Liſe.*

Il n'y a qu'à eſſuyer.

MARGARITA.

Vous étalez encore davantage.

DORVAL.

Meſdames, entrez chez moi, je payerez tout. Prêtez-moi les clefs de chez vous.

MARGARITA.

Pouquoi faire mes clefs ?

DORVAL.

Pour chercher d'autres hardes. Oui, vos clefs.

MARGARITA.

Mes clefs ?

DORVAL.

Oui, vos clefs.

LISE.

Ma Bonne, donnez-lui vos clefs.

MARGARITA.

Non : venez, courons.

DORVAL.

Tout le monde dans le marché criera après elle.

LISE.

Tout le monde criera après moi !

MARGARITA.

Tout le monde crieroit après elle : je ſçavois bien qu'il nous arriveroit quelque malheur.

DORVAL.

Entrez toutes les deux chez moi ; je demeure toute ſeule, oui, toute ſeule ; & vous me donnerez vos clefs.

LISE.

Vos clefs.

MARGARITA.

Vous ne ſçavez ſeulement pas où je demeure.

DORVAL.

Vous êtes cette vertueuſe Dame qui demeure par-delà le marché chez cet honnête Médecin.

MARGARITA.

Vous le connoiſſez donc ?

DORVAL.

Il m'a ſauvé trois fois la vie.

MARGARITA.

Mais, ne pas dire gare !

DORVAL.

Hé, vous avez raiſon. Entrez chez moi. Vos clefs.

MARGARITA.

Non, j'y cours.

DORVAL.

Que vous êtes bonne !

MARGARITA.

Reſtez-là vous, baiſſez votre voile ; & vous bonne femme, ne la quittez pas.

DORVAL.

Ah ! de ma vie.

MARGARITA.

Gardez-la bien.

DORVAL.

Comme la prunelle de mes yeux.

MARGARITA.

Ne la laiſſez parler à perſonne.

DORVAL.

Parler à quelqu'un !

LISE.

Allez donc, ma Bonne : vous ſeriez déjà revenue.

DORVAL.

Ah ! Liſe ! (*Ils baiſſent la tête.*)

LISE.

Ah ! Dorval !

MARGARITA.

S'il vient quelqu'un autour de vous, faites-la entrer. Non, reſtez : mais, ne pas dire gare !

DORVAL.

Ah ! vous avez raiſon. Votre Bonne eſt le panthéon des Graces, & le parangon des Vertus.

SCENE XII.

DORVAL, LISE.

DORVAL.

QUITTONS, Liſe, quittons ces lieux ;
Uſons des inſtans précieux
Que la fortune enfin nous laiſſe.

LISE.

Non, Dorval, reſtons dans ces lieux ;
Je crains ces inſtants précieux ;
Je vois trop toute ma foibleſſe.

DORVAL.

Quoi, Liſe, vous héſiteriez ?
Quoi, Liſe, vous réſiſteriez ?

LISE.

Oui, Dorval, je dois héſiter ;
Oui, Dorval, je dois réſiſter.

DORVAL.

Sçavez-vous que rien ne répare
Ce moment-ci ? S'il nous ſépare,
Il nous ſépare pour jamais.

LISE.

Je ſçais bien que rien ne répare
Ce moment-ci, s'il nous ſépare :
Mais, qu'il prépare de regrets !

DORVAL.

Des regrets ? Quand l'hymen dès demain
Vous donne ma main.

LISE.

Ah ! ſi je croyois que l'hymen dès demain
Vous donnât ma main !

DORVAL.

Votre bonheur doit faire ma gloire.

LISE.

C'eſt lui qui doit ſerrer nos nœuds.

DORVAL.

Que je ſerois vil à mes yeux,
Si j'abuſois de la victoire
Que promet cet inſtant heureux !
Votre bonheur, &c.

DUO.

LISE.	DORVAL.
Oui, Dorval, je me fie à vous ; C'eſt à l'hymen que je me livre, C'eſt mon époux que je vais ſuivre.	Tu vas ſuivre Ton époux.
Mon époux doit-il me ſurprendre ? Doit-il apprendre A mon cœur A perdre l'honneur ?	Ton époux peut-il te ſurprendre ? Peut-il apprendre A ton cœur A perdre l'honneur ?

SCENE XIII.

LISE, DORVAL, M. TUE.

DORVAL.

QU'APPERÇOIS-JE, Lise ? O ciel ! voilà le Tuteur. Lise, vous m'aimez, & je suis au desespoir, je ne me connois plus.

LISE.

Ah ! ce qu'il vous plaira.

DORVAL.

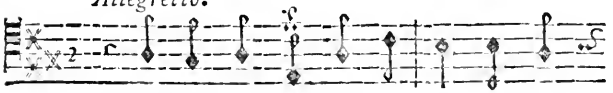
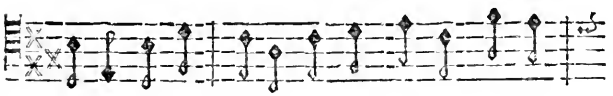
Allons, Mademoiselle, marchez devant moi : jour de ma vie ! je vous apprendrai à sortir sans permission : si je vous quitte d'un instant à présent . . .

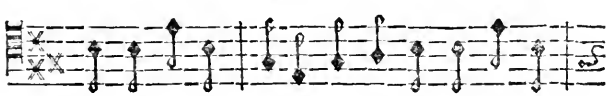
M. TUE.

C'est bien, c'est bien, voilà comme il faut les mener ; elle m'a l'air d'une maîtresse femme, elle aura laissé un instant la porte ouverte : la petite personne étoit déjà dans la rue. Voilà bien les filles.

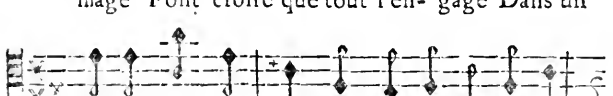
SCENE XIV.

M. TUE, *ſeul.*

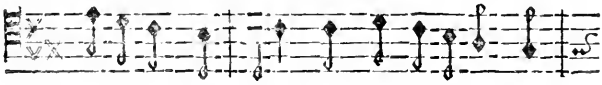
Allegretto.

U-Ne fille eſt un oi-ſeau Qui ſemble

aimer l'eſcla- vage, Et ne chérir que la

cage Qui lui ſer-vit de ber- ceau. Sa gai-

té, ſon badi- nage, Ses ca- reſſes, ſon ra-

mage Font croire que tout l'en- gage Dans un



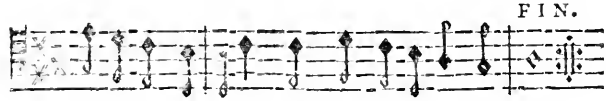
ſéjour plein d'attraits; Mais ouvrez-lui la fe-

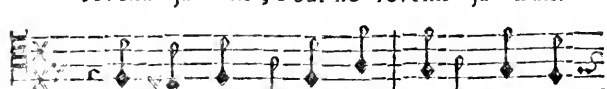
nêtre, Zeſte, on la voit diſpa- roître Pour ne

revenir ja- mais, Pour ne revenir ja-

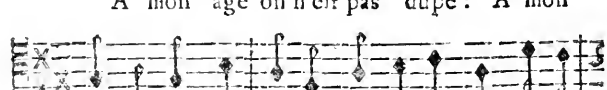
mais ; Mais ouvrez- lui la fe- nêtre, Zeſte, on

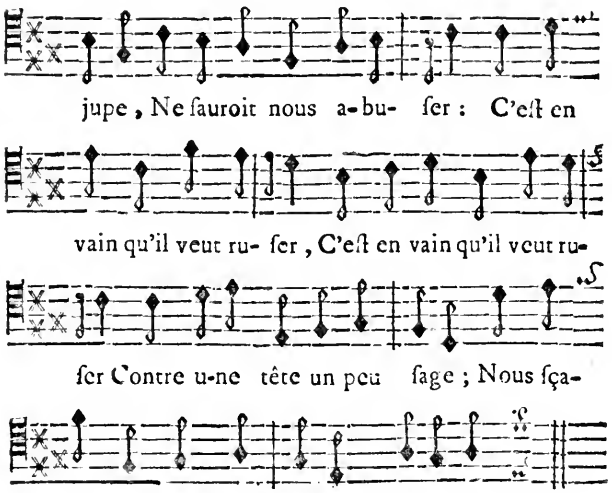
la voit diſpa- roître, Pour ne revenir ja-

mais, Pour ne re- venir ja- mais, Pour ne

FIN.

revenir ja- mais, Pour ne revenir ja- mais.



A mon âge on n'eſt pas dupe : A mon

âge on n'eſt pas dupe : Le ſe-xe qui porte



SCENE XV.

MARGARITA, M. TUE.

MARGARITA.

AH ! Monſieur, vous voilà ? Je ſuis eſſouflée.

M. TUE.

D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Que fait Liſe ?

MARGARITA.

Ah ! Monſieur, il nous eſt arrivé ; je vais vous conter....

M. TUE.

Qu'eſt-ce que vous avez là ?

MARGARITA.

Des hardes.

M. TUE.

Pour qui ?

MARGARITA.

Pour Liſe.

M. TUE.

Pour Liſe ? Où eſt elle ? Où eſt-elle ?

MARGARITA.

Dans cette maiſon.

M. TUE.

Dans cette maiſon, dans cette maiſon ?

MARGARITA.

On nous a jetté....

M. TUE.

Comment ? Ah ! coquine, je vais t'aſſommer.

MARGARITA.

Mais, Monſieur, il n'y a qu'à frapper à la porte.

M. TUE.

Frappe donc, frappe donc ; mais voyez cette miſérable.

DUO.

MARGARITA.

Ouvrez, s'il vous plaît, ouvrez donc,
Madame, la porte :
C'eſt moi qui vous porte
Robes & jupons.
Monſieur, hélas !
Non, ce n'eſt pas.
Oui ; croyez-moi
En bonne foi.

Ouvrez, &c.

M. TUE.

Ouvrez, ouvrez donc.
Au guet : au feu.
Morbleu.
Frappons, frappons.

Maudite ſorciere,
Je veux te payer :
Oui, dans la riviere
De mes mains je veux te noyer.

(*Ici il paroît une Revendeuſe & un Porte-faix qui crient au feu, & forment le Quatuor.*)

SCENE XVI.

LE COMMISSAIRE, MARGARITA, M. TUE.

LE COMMISSAIRE *ſuivi d'un Clerc & d'un Recors.*

M. TUE.

AH ! voilà le Commiſſaire. Ah ! Monſieur le Commiſſaire.

LE COMMISSAIRE.

Hé bien ! de quoi s'agit-il ?

MARGARITA.

Ah ! Monſieur.

M. TUE.

C'eſt affreux, c'eſt abominable : un meurtre, un vol, un rapt.

LE COMMISSAIRE.

Cela paroît ſérieux.

MARGARITA.

Cela crie vengeance.

M. TUE.

A l'inſtant, Monſieur le Commiſſaire.

MARGARITA.

Oui, Monſieur le Commiſſaire.

M. TUE.

Ma pupille, une jeune perſonne....

MARGARITA.

Je paſſois avec elle.

M. TUE.

On l'a enlevée.

MARGARITA.

Une corbeille d'ordures.

M. TUE.

Un ſcélérat, ſans doute.

MARGARITA.

A été jettée ſur elle.

M. TUE.

Dans cette maiſon.

MARGARITA.

Elle en eſt toute abymée.

LE COMMISSAIRE.

Quoi ! cette corbeille.

M. TUE.

Elle n'a que ſeize ans.

LE COMMISSAIRE.

Cette corbeille !

MARGARITA.

La vieille qu'elle eſt, eſt venue en pleurant.

LE COMMISSAIRE.

Je n'entends rien à tout ce que vous dites. Remettez-vous, remettez-vous.

M. TUE.

Hé ! je n'ai pas le temps de me remettre. Pendant ce temps-là, Monſieur le Commiſſaire, pendant ce temps-là.... Ah ! Monſieur .... ah ! maudite coquine ... envoyez toujours chercher le Guet : trois brigades.

LE COMMISSAIRE.

Va vîte chercher la Garde.

M. TUE.

Il n'y a plus ni mœurs, ni loix, ni police : tout eſt bouleverſé dans le Royaume, ſi on ne met pas le feu à la maiſon.

MARGARITA.

Voilà les hardes, Monſieur le Commiſſaire.

LE COMMISSAIRE.

Les hardes volees ?

M. TUE.

Te tairas-tu... vieille... vieille Syracuſe ? Vous me connoiſſez, Monſieur ; j'ai l'honneur d'être connu de vous.

LE COMMISSAIRE.

Oui, vous êtes Monſieur Tue, Docteur en Medecine.

M. TUE.

Je ſuis Tuteur de Liſe, fille de Pimbroch, ce fameux Négociant.

LE COMMISSAIRE.

Je le ſçais.

M. TUE.

Ah ! vous le ſçavez ! Je vous dis donc la vérité. Elle a cinquante mille écus de bon bien.

MARGARITA.

Je vous aſſure, Monſieur Tue, que je l'ai gardée, comme il faut mourir un jour.

M. TUE.

Tais-toi, tais-toi : ſans le reſpect, ſans la préſence....

LE COMMISSAIRE.

Taiſez-vous, ma Borne.

M. TUE.

On l'a enlevée, elle eſt dans cette maiſon. Dis donc, dis donc, dans cette maiſon? Elle ne parlera pas à préſent.

MARGARITA.

Oui, dans celle là.

LE COMMISSAIRE.

Ah! voilà la Garde. (*La Garde arrive.*)

M. TUE.

Arrêtez-moi d'abord cette coquine, il faut qu'elle ſoit pendue... La porte d'abord... Tu ſeras pendue, coquine... Enfoncez, enfoncez.

LE COMMISSAIRE.

Doucement, doucement: frappons. Ouvrez de la part du Roi.

M. TUE.

Hé! ne croyez-vous pas qu'ils ſongent à nous ouvrir? Enfoncez, morbleu, enfoncez.

LE COMMISSAIRE.

Non, il faudroit un Référé devant le Magiſtrat.

M. TUE.

Un Référé, un Référé! pendant qu'on m'aſſaſſine. Je prends tout ſur moi.

LE COMMISSAIRE.

Jettez la porte en dedans.

SCENE XVII.

Les Acteurs précédents, DORVAL.

DORVAL *sort l'épée à la main ; la Garde recule.*

MORBLEU, vous n'entrerez qu'après m'avoir ôté la vie.

M. TUE.

Tuez, tuez.

MARGARITA.

Ah! un homme?

LE COMMISSAIRE.

Quoi! c'eſt M. Dorval!

DORVAL.

Oui, c'eſt moi. Ah! c'eſt vous, Monſieur.

LE COMMISSAIRE.

Ne craignez nulle violence : approchez, expliquez-vous.

M. TUE.

Vous le connoiſſez! c'eſt un ſcélérat.

DORVAL.

C'eſt ſur votre parole... (*Comme la Garde fait un mouvement, il ſe remet en garde.*) N'avancez pas, morbleu : ou je ...

LE COMMISSAIRE *à la Garde.*

Retirez-vous, vous autres.

M. TUE.

Quoi! vous renvoyez la Garde?

LE COMMISSAIRE.

Il n'en eſt pas beſoin.

M. TUE.

Je vais moi....

DORVAL.

Si vous avancez....

M. TUE.

Je reſte, je reſte.

LE COMMISSAIRE.

Que veut dire ceci, Monſieur?

DORVAL.

La pupille de Monſieur eſt dans cette maiſon : nous nous aimons, & rien que la mort ne peut nous ſéparer.

M. TUE.

Je n'entends pas ça. Maudite femme!

MARGARITA.

Hé! mais, Monſieur....

LE COMMISSAIRE.

Il me paroît, Monſieur Dorval, que vous vous y êtes mal pris. Si vous vous étiez nommé, Monſieur a trop de raiſon pour ne pas conſentir à un mariage avantageux.... Amenez la pupille, je vous donne ma parolle d'honneur qu'il ne lui ſera fait nulle eſpèce de violence.

DORVAL.

Si vous me trompiez!

LE COMMISSAIRE.

Ne le craignez pas.

SCENE

SCENE XVIII.

M. TUE, MARGARITA, LE COMMISSAIRE.

M. TUE.

QU'IL me la rende telle qu'elle eſt.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, Monſieur Tue, un peu de réflexion, & je ne doute pas que vous ne conſentiez à ce mariage. Dorval eſt riche, il eſt de famille, il eſt de la plus belle eſpérance, & vous avez connu ſon pere.

M. TUE.

C'eſt vrai : mais qu'eſt-ce que cela me fait ?

LE COMMISSAIRE.

Avez-vous quelque raiſon ?

M. TUE.

Mille.

LE COMMISSAIRE.

Dites m'en une.

M. TUE.

Je ne veux pas.

LE COMMISSAIRE.

Vous ne voudriez peut être pas épouſer cette jeune perſonne ?

MARGARITA.

Je vous aſſure que je ne lui ai pas dit.

M. TUE.

Tais-toi, bavarde ; tais-toi.

LE COMMISSAIRE.

Vous feriez la fable de la ville.

M. TUE.

Qu'importe ?

SCENE XIX *& derniere.*

DORVAL, LISE, M. TUE, LE COMMISSAIRE, MARGARITA.

LE COMMISSAIRE.

LEs voici. Venez, Mademoiſelle. Monſieur votre Tuteur eſt le plus raiſonnable des hommes. Il conſent à vous unir.

QUINQUE.

DORVAL.
La voilà ; mais ne me trompez pas.
Quoi ! vous ne voulez pas ?
Je me mocque de votre aveu.
Morbleu ;
Je veux vous faire voir beau jeu.
Levez-vous, levez-vous.

LISE.
Mon cher Tuteur,
Mon Protecteur,
Je ſuis à vos genoux.
Ah ! qu'il ſoit mon époux.

M. TUE.
Ah ! ah ! je vous tiens-là :
Ah ! vous voilà ?
Je ne veux pas ;
C'eſt inutile.
Un mot en vaut mille.
Je ne veux pas, je ne veux pas.

QUINQUE.

LE COMMISSAIRE.

Meſſieurs, de la douceur; en
conſcience
Vous ne pouvez vous refuſer
A l'alliance
Qu'on vient de propoſer.
Ah ! M. Tue,
Que cette vue....

MARGARITA.

Quoi ! vous héſiteriez,
Vous douteriez,
Vous refuſeriez leurs ami-
tiés ?
Et quoique barbon,
Vous dites non ?
Vous perdez donc le ſens ?
Sans
Nul reſſentiment
Pour le moment,
Je les marierois,
Et j'unirois,
Avec cet Amant
Qui lui plaît tant,
Un Tendron ſi charmant.

DORVAL *prend Liſe par le bras.*

Ah! c'en eſt trop : rentrons.

M. TUE *par l'autre bras.*

Non, non.

LE COMMISSAIRE.

Meſſieurs, point de violence. Monſieur Tue, je vous conſeille d'y conſentir de bonne grace, ou je vais à l'inſtant m'y prendre de façon à l'ôter de vos mains.

M. TUE.

De mes mains, de mes mains ? Moi ſon Tuteur !

LE COMMISSAIRE.

Apprenez que la ſageſſe de Loix a prévu à la violence des Tuteurs, & a pourvu à la défenſe des pupilles.

M. TUE.

Je le ſçais.

LE COMMISSAIRE.

Et ſongez que votre conduite va vous deshonnorer.

MARGARITA.

Sans doute, ſans doute, va vous deshonnorer.

M. TUE.

Ah! maudite coquine : j'enrage. (*A part.*) Faut-il que j'y conſente ? Je ſuis ſur les épines, cela va s'ébruiter. Ah ! je n'en reviens pas.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, décidez-vous.

DORVAL.

Voyez à l'inſtant, ou je vous aſſure....

LISE.

Mon cher Tuteur.

MARGARITA.

Allons, il y conſent : il eſt trop heureux.

M. TUE.

Je le veux bien : mais je veux étrangler cette coquine.

MARGARITA.

N'y venez pas, ou je vais vous arracher les yeux.

M. TUE.

Ah ! ſi je n'avois pas été trahi !

DORVAL.

Non, vous ne l'avez pas été. Reconnoiſſez en moi ce captif qui vous....

M. TUE.

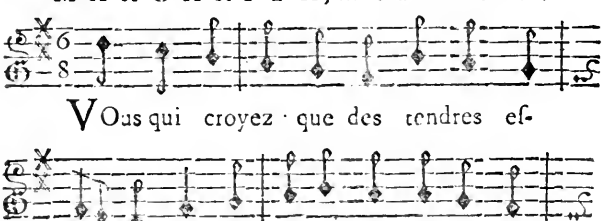
Quoi ! ce....

DORVAL.

Oui.

VAUDEVILLE.

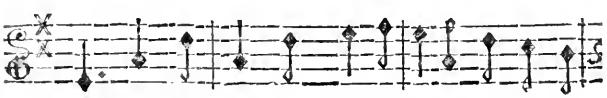
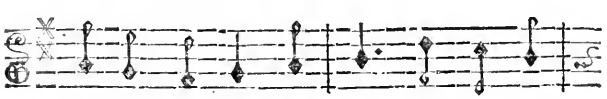
MARGARITA, *en rendant le Recueil.*



cueil, Ah ! croyez- moi, brû-lez votre Re-

cueil ; Et faites en, fai- tes- en des cen- dres.

Contre un ſexe enchanteur Et flat- teur Dont les

charmes, Dont les armes Sont ſûrs de leurs

coups, Vaine- ment on ſubti- liſe : On ne s'a-

vi- ſe ja-mais de tout, On ne s'a-

viſe ja- mais de tout.

LE COMMISSAIRE.

Je ſuis certain que dans notre jeune âge
Des barbons furent dupés par nous :
Leur tour viendra ; laiſſons, en filant doux,
Imiter nos premiers tours de page.
Contre un âge trop vif,
Trop actif,
Dont les charmes, &c.

M. TUE.

Je ne ſçais rien de ſi ſot, de ſi bête,
Que confier ſon honneur à quelqu'un.
Avois-je alors un grain de ſens commun ?
Sans doute j'avois perdu la tête.
Oui, moi ſeul je ſçaurois,
Je pourrois
Par adreſſe,
Par fineſſe,
Vous pouſſer à bout.
C'eſt ſottiſe, c'eſt ſottiſe ;
Ah ! qu'on s'aviſe
Fort bien de tout.

LISE.

Du Dieu d'Amour je bravois les atteintes,
Je craignois de prononcer ſon nom :
Je diſois oui, mais l'Amour diſoit non.
Je vous vois, adieu toutes mes craintes.
Contre un amant flatteur,
Enchanteur,
Dont les charmes, &c.

DORVAL.

Liſe, mon cœur a peu d'expérience ;
Mais apprends ce que dicte mon cœur.
C'eſt mon amour qui fera ton bonheur :
C'eſt le tien qui fait ma confiance.

En faiſant ton bonheur,
Mon honneur
Peut-il craindre,
Et ſe plaindre ?
Le nœud le plus doux
Doit bannir toute ſurpriſe.
Ah ! je m'aviſe
Fort bien de tout.

LE PORTE-FAIX.

Écoutez-moi, je ne ſuis qu'un bon homme;
Mais ſouvent mon grand-pere m'a dit
Qu'homme trop fin perd toujours ſon crédit,
Soit qu'il vive à Paris, même à Rome.
Rafiner, finaſſer,
Tracaſſer,
Sot uſage
Très-peu ſage,
On manque ſon coup :
C'eſt à tort qu'on ſubtiliſe,
On ne s'aviſe
Jamais de tout.

LA REVENDEUSE.

Loin du grand ton qu'affecte le lyrique,
Nous donnons un ſpectacle étranger ;
Mais nos deſirs ont caché le danger
De donner un Opera Comique.
Quand l'objet
Ennoblit le ſujet ;
Quand le zéle
Nous appelle
Et guide le goût,
Quand l'eſprit dans le cœur puiſe ;
Ah ! qu'il s'aviſe
Aiſément de tout.

FIN.

[illegible]